



ÉPHÉMÉRIDES

MILITAIRES,

DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1815.

Les formalités prescrites ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

Pillet

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.

ÉPHÉMÉRIDES
MILITAIRES,

DEPUIS 1792 JUSQU'EN 1815,

OU

ANNIVERSAIRES DE LA VALEUR FRANÇAISE;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Citer les faits, c'est louer les héros.
THOMAS, *Eloges.*

DÉCEMBRE.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.
1820.

ÉPHÉMÉRIDES

MILITAIRES,

OU

ANNIVERSAIRES DE LA VALEUR FRANÇAISE.

MOIS DE DÉCEMBRE.

Le 1er *décembre* 1792. PRISE DE LA CITADELLE DE NAMUR.

LA bataille de Jemmapes (6 novembre) avait conduit les troupes françaises devant Namur. Le général Valence, commandant une division de l'armée aux ordres de Dumouriez, était entré dans cette place dès le 19 novembre, après une canonnade de peu d'importance. Mais les troupes autrichiennes s'étant retirées dans la citadelle, et leur commandant ayant refusé de se rendre, le général français fut contraint d'attendre pour agir l'arrivée d'une artillerie de siége, sans laquelle il ne pouvait rien entreprendre contre la citadelle. Belgique.

Cette artillerie étant arrivée, les travaux du siége furent poussés avec vigueur, et le 29 la tranchée ayant été ouverte, les batteries des assiégeans firent pleuvoir sur la citadelle une

grêle de bombes et de boulets. Dans la nuit du 30, le général Leveneur, qui commandait sous le général Valence, ayant formé le projet de s'emparer, à la faveur de l'obscurité, du fort Villate, qui défendait le château, s'en approcha à la tête de douze cents hommes déterminés. Un déserteur autrichien, qui avait fait connaître que ce fort était miné, afin de faire sauter les assaillans s'ils se présentaient sur ce point, guidait la colonne dans une direction à lui connue, qui conduisait sous deux voûtes par lesquelles on arrivait au fort.

Les Français franchissent les premières palissades en silence et sans obstacles; ils arrivent à la première voûte, qu'ils trouvent déserte. Mais arrivés près de la seconde, les palissades plus hautes leur présentent de plus grandes difficultés. Derrière elles était un poste ennemi. La sentinelle fait feu. Le général Leveneur sentant que le moindre retard va lui devenir funeste, et ne pouvant franchir la palissade, dit à un officier vigoureux qui se trouvait près de lui : *Jettez-moi par-dessus.* L'officier obéit et se précipite après son intrépide général; quelques grenadiers les suivent. Leveneur s'élance sur le commandant du poste, lorsque celui-ci s'avançait pour juger du motif de l'alarme causée par la sentinelle; il le saisit, et lui mettant l'épée sur

la poitrine, lui ordonne de le conduire là où sont les mines. L'Autrichien, qu'une mort imminente intimide, indique les fourneaux; le général Leveneur en arrache lui-même les mêches, et dans le même moment un grand nombre de ses soldats ayant pénétré, il s'empare du fort Villate, dont la garnison met bas les armes.

Pendant que cette audacieuse entreprise était si heureusement exécutée, le général Valence avait fait redoubler le feu de toutes ses batteries. Il fut si meurtrier, et la prise du fort Villate était si funeste aux assiégés, que le commandant autrichien, désespérant de pouvoir résister plus long-tems, demanda à capituler le 1er décembre. La garnison, forte de six mille hommes, fut prisonnière de guerre; et le général Valence envoya à la convention les huit drapeaux ennemis. Ce fut le premier hommage de ce genre que reçut le gouvernement républicain.

Le 1er *décembre* 1794 (11 *frimaire an* 3).

PRISE DE LA REDOUTE DE MERLIN.

Lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse menait battant jusqu'au Rhin l'armée autrichienne, après l'avoir vaincue à Fleurus (26 juin), l'armée du Rhin poussait ses postes jusque sous le canon de Mayence, qu'elle tenait Armée du Rhin.

bloquée sur la rive gauche. Le 1er décembre, le général Gouvion Saint-Cyr, commandant une division de cette armée, attaque la redoute dite de *Merlin*, et s'en empare, après avoir fait éprouver une perte de sept cents hommes aux Autrichiens, qui y laissèrent quatre pièces de canon et deux obusiers.

Le 1er *décembre* 1800 (10 *frimaire an* 9).
COMBAT D'AMPFINGEN.

Armée du Rhin.

Les négociations entre la France et l'Autriche, qui avaient suivi la bataille de Marengo (14 juin), n'ayant pas amené la conclusion de la paix entre ces deux Etats, les hostilités recommencèrent en Italie et en Allemagne vers la fin de novembre suivant.

L'armée du Rhin, sous le commandement du général Moreau, qui était parvenue, lors de la signature de l'armistice, jusque près de l'Inn, après avoir envahi la Bavière, se remit de nouveau en mouvement, et marcha aux Autrichiens. Les 28 et 29 novembre elle fit replier les avant-postes ennemis. Mais le 30, notre avant-garde fut repoussée, et le 1er décembre l'archiduc Jean, commandant l'armée impériale, vint attaquer avec ses forces réunies le centre et la gauche de l'armée française.

Après avoir soutenu, pendant cinq heures,

ce combat inégal avec une grande opiniâtreté, le général Moreau fit replier ses troupes engagées, et commença le mouvement rétrograde qui devait préparer si habilement les brillans succès de la journée de Hohenlinden.



Le 2 décembre 1792. COMBAT ET ÉVACUATION DE FRANCFORT.

Armée du Rhin.

Après avoir perdu Francfort-sur-le-Mein, dont les Français s'étaient emparés le 23 octobre, le roi de Prusse réunit son armée à Marbourg, et résolut de repousser les troupes républicaines sur le Rhin. Le général Custine, commandant l'armée française, n'avait laissé que deux mille cinq cents hommes à la garde de Francfort, nombre bien insuffisant pour défendre une ville dépourvue de toutes fortifications. Le 29 novembre, l'armée prussienne parut et fit aussitôt ses dispositions d'attaque. Le 2 décembre elle assaillit à-la-fois toutes les issues sur la rive gauche du Mein. Pendant deux heures, malgré leur faiblesse numérique, les Français maintinrent l'ennemi hors des murs, mais les portes ayant été enfoncées, la ville devient le théâtre d'un nouveau combat, et chaque rue n'est cédée qu'après une opiniâtre résistance. Enfin, toute l'armée prussienne étant entrée dans Franc-

fort, et le commandant des troupes républicaines Van-Heldem, n'espérant plus être secouru, elles se retirèrent sur la rive droite du Mein, et continuèrent le lendemain leur retraite sur Mayence.

Les Prussiens éprouvèrent des pertes considérables dans cette journée si glorieuse pour les armes françaises. Le prince de Hesse-Philipstadt y fut blessé à mort. La perte des républicains s'éleva à mille prisonniers et trois cents tués ou blessés.

Vers la fin de cette action, dans laquelle la bravoure de nos soldats s'attira l'admiration même de leurs ennemis ; le roi de Prusse remarqua un grenadier d'un bataillon de la Haute-Saône, qui seul se défendait sur un pont. Entouré de cadavres, couvert de blessures, il refusait quartier, et se battait avec furie. Frappé de cet indomptable courage, le roi ordonne d'épargner ce brave, de le prendre sans ajouter à ses blessures, et de le lui amener. « Grenadier, lui dit-il, vous êtes un » brave homme ; c'est dommage que vous ne » vous battiez pas pour une meilleure cause. » Peu intimidé de la présence d'un roi, le grenadier républicain répondit d'un ton ferme : « Citoyen Guillaume, ne parlons pas de ça, » nous ne serions pas d'accord. » Le roi rit de cette franchise républicaine ; et l'expres-

sion, *citoyen Guillaume*, courut les rangs de l'armée prussienne, qui plus d'une fois l'employa en parlant de son souverain.

Le 2 *décembre* 1805 (11 *frimaire an* 14).
BATAILLE D'AUSTERLITZ (1).

Grande armée.

L'Europe était en paix, et respirait enfin de la désastreuse guerre qui pendant dix ans l'avait désolée. Sorti vainqueur de cette terrible lutte, le peuple français ayant successivement traité d'égal à égal avec tous les souverains qui naguère le menaçaient de châtimens, venait de sceller son triomphe en forçant le plus acharné de ses ennemis à reconnaître son indépendance et le gouvernement de son choix. Mais lorsque les événemens qu'avaient amenés les victoires de nos armées contraignaient l'Angleterre à conclure le traité d'Amiens (2) avec le premier consul de la république française, cette puissance, qui ne peut conserver sa prépondérance qu'à la faveur des déchiremens politiques que provoque la guerre, se préparait à reprendre les armes. Sous différens prétextes, elle éluda de remplir toutes les conditions du traité de paix. Une année ne s'était pas écoulée depuis sa conclu-

(1) Rapports français et étrangers. — Notes et mémoires, manuscrits communiqués.

(2) En mars 1802.

sion, que le cabinet de Saint-James refusa formellement de rendre l'île de Malte, demanda que celle de Lampedouse lui fût livrée, que les troupes françaises évacuassent la Hollande ; il fit saisir, sans déclaration préalable, tous nos bâtimens de commerce qui furent rencontrés sur mer, naviguant en sécurité sous la foi publique, et les hostilités recommencèrent lorsqu'à peine les deux nations avaient eu le tems de s'apercevoir qu'elles avaient cessé.

Cependant, quelle que fût l'ardeur du gouvernement anglais à rentrer en lice, aucun indice n'indiquait encore qu'il eût trouvé de nouveaux alliés. Tranquille sur les dispositions des puissances continentales, Napoléon Bonaparte put donc porter toute son attention et toutes les forces de la république vers la guerre maritime. L'Angleterre, vulnérable d'un seul côté sur le continent, y fut d'abord attaquée. Le général Mortier prit possession, presque sans coup férir, du Hanovre, et fit prisonnière de guerre, sans combat, toute l'armée anglaise, dont le chef, le duc de Cambridge, s'échappa seul. Dans le même tems, des préparatifs immenses avaient lieu pour porter à cette éternelle ennemie de la France des coups plus dangereux et probablement aussi certains. De nombreux vaisseaux de

guerre étaient construits dans tous nos ports avec une incroyable activité. D'innombrables bâtimens de transport, fournis par le patriotisme de la nation, se réunissaient sur les côtes de la Manche ; et cent quarante mille hommes, destinés à une descente, campaient depuis Ostende jusqu'à Boulogne, en face de la côte ennemie.

Pendant deux ans, ces troupes se familiarisent avec un élément qu'elles s'attendent à dompter bientôt. Pleines de confiance en leur propre valeur et dans le génie du chef de l'Etat, à qui la nation venait de conférer la dignité impériale (1), elles brûlent de s'élancer sur le sol britannique, pour refouler vers leur source toutes les calamités de la guerre, et conquérir le repos du monde sur les ruines de l'atelier de toutes ses discordes. Déjà tout annonce un embarquement prochain et général ; tous les bâtimens de transport, toutes les escadres qui doivent les protéger, sont réunis à Boulogne, Vimereux et Ambleteuse ; l'armée, serrée en masse sur ces trois points rapprochés, peut en vingt-quatre heures quitter

(1) Ce fut en 1804 que Napoléon, au camp de Boulogne, dans une cérémonie solennelle, le 15 août, jour de sa naissance, distribua à l'armée, pour la première fois, la décoration de la Légion-d'Honneur : ordre qu'il venait d'instituer, et si éminemment national, que, bien que mutilé, il a survécu à l'autorité qui l'avait créé.

la terre et mettre à la voile ; l'aigle française, à peine déployée sur nos bannières, va bientôt planer sur la rive d'Angleterre, lorsque l'Autriche, déclarant la guerre à la France, appelle sur elle la tempête qui grondait sur son alliée ; contrainte d'échanger le théâtre de ses victoires, notre armée quitte les bords de l'Océan et vole en Allemagne.

On n'est pas généralement d'accord sur la réalité des intentions de Napoléon, lorsqu'il menaçait ainsi l'Angleterre. Mais ce doute, que quelques personnes ont partagé, et qui ne peut nécessairement venir que de l'opinion qu'une descente était alors impossible, se détruit facilement, si l'on veut bien réfléchir au prodigieux amas de bâtimens de transport de toutes dimensions entassés dans un étroit espace qui permettait de les faire agir simultanément ; à la courte durée du trajet, qui dans une nuit pouvait être terminé sous la protection de nos vaisseaux de guerre, assez nombreux pour repousser jusqu'au débarquement toutes les croisières anglaises ; à l'excellence et à la multitude des précautions prises pour l'armement, l'équipement de l'expédition, son agilité et sa force, enfin à l'ardeur de nos troupes et à leur adresse dans les manœuvres de mer, contractées par deux ans d'exercice journalier. Nous affirmons donc, et tous les ma-

rins ou militaires instruits, tous les gens qui ont vu nos ports et nos camps sur les côtes de la Manche, partageront notre opinion, qu'une descente en Angleterre était non-seulement possible, mais que son succès était certain. Il y eût eu sans doute de nombreuses victimes avant d'atteindre la côte ennemie; quelle est l'expédition militaire qui n'a pas ses périls? mais toujours est-il que la masse de notre armée eût débarqué. Dès-lors la conquête de la Grande-Bretagne était-elle plus difficile que la conquête de l'Autriche ou de la Prusse?

L'Angleterre ne se fit pas illusion sur l'imminence du danger qui la menaçait; elle reconnut bien vîte que les démonstrations de l'armée française étaient sérieuses. Une diversion continentale pouvait seule la sauver, et ce fut vers ce but que tendirent tous ses efforts, plutôt que vers la défense locale de son territoire, pour laquelle elle reconnaissait l'insuffisance de ses forces. Son or et sa cauteleuse diplomatie préparèrent une nouvelle coalition des puissances européennes contre la France. La Russie, l'Autriche, la Suède, les Deux-Siciles furent les premières à y accéder. La Prusse se décida aussi, mais plus difficilement, à rompre sa neutralité; cependant son traité d'accession n'ayant été conclu

qu'au moment où nos victoires nous avaient déjà ouvert les portes de Vienne (Voyez le 14 octobre, bataille d'Iéna), cette puissance n'osa plus le mettre à exécution, et attendit que la fortune lui offrît une occasion plus favorable. La victoire d'Austerlitz mit fin à ses relations avec nos ennemis, que pour son malheur elle renouvela dix mois plus tard.

Lorsque Napoléon eut connaissance de la rupture prochaine de la paix continentale, il n'épargna rien pour l'empêcher. Il était arrivé au moment de recueillir enfin le fruit de ses longs et gigantesques efforts pour attaquer au cœur cette orgueilleuse Angleterre qui, dans sa position insulaire, s'était crue jusque là inexpugnable; il ne pouvait donc, sans une vive peine, se voir contraint d'ajourner ses projets, et de porter au continent des coups qu'il ne lui avait pas destinés

Ce fut sur-tout vers le cabinet de Vienne, comme le plus important dans la coalition, qu'il dirigea ses offres conciliatrices. Mais elles furent inutiles, l'Angleterre prévalut. Le souvenir encore récent de Marengo et de Hohenlinden, n'arrêta point l'Autriche, et lorsque les vainqueurs demandaient instamment le maintien de la paix, les vaincus voulurent obstinément la guerre.

Le plan de la nouvelle coalition était vaste

et de nature à écraser la France, s'il eût été exécuté avec la même précision qu'on lui avait assignée lors de sa conception. Dès le commencement des hostilités, une armée anglo-russe devait débarquer dans le royaume de Naples, et de concert avec les troupes napolitaines, s'avancer en Italie, pendant que cent vingt mille Autrichiens, sous l'archiduc Charles, forceraient les Français à évacuer la Lombardie, et marcheraient sur le Piémont. Dans le même tems, cent vingt mille Autrichiens et cent mille Russes devaient, à travers la Bavière et le Tirol, se porter sur le Rhin. Un corps de soixante mille Anglais, Russes et Suédois, devait attaquer la Hollande. Le nombre de troupes que l'Autriche avait promis de mettre sur pied, dans le courant de cette guerre, s'élevait à trois cent vingt mille hommes; la Russie devait en fournir cent quatre-vingt mille. Les alliés se flattaient, en outre, d'ajouter bientôt à toutes ces forces les contingens de la Prusse, de la Saxe et de la Hesse, dont ils sollicitaient l'accession à la coalition.

Des projets aussi formidables nécessitaient des négociations trop lentes, des combinaisons trop multipliées, des efforts trop vigoureux, pour que leur exécution fût facile et prompte. De l'ensemble dans les opérations

préparées, de la coopération simultanée de chaque partie contractante, dépendaient uniquement le succès. Mais il importait bien moins à l'Angleterre d'assurer l'avantage de la campagne prochaine à ses alliés, que de hâter l'ouverture de cette campagne. Les angoisses bien légitimes que lui causait le voisinage de l'armée française, lui commandaient impérieusement, avant toute chose, de l'éloigner de ses rivages à quelque prix que ce fût, et quels que pussent être d'ailleurs les résultats des événemens militaires sur le continent. Aussi accéléra-t-elle de tout son pouvoir la déclaration de guerre de l'Autriche, qui imprudemment parut dans l'arène sans être soutenue par l'armée russe, qui devait l'appuyer en Allemagne, avant d'avoir elle-même levé toutes les troupes qui devaient augmenter ses chances de succès.

Dès les premiers jours de septembre 1805, une armée autrichienne, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, commandée par l'archiduc Ferdinand, sous la direction du géneral Mack, passa l'Inn, et somma l'électeur de Bavière de se joindre à la coalition. Sur le refus de ce prince elle envahit ses Etats et s'avançant en Souabe, prit position aux défilés de la forêt Noire, d'où elle n'avait plus que deux ou trois jours de marche pour arriver au Rhin. Dans

le même tems, un corps de trente mille hommes, sous l'archiduc Jean, occupa le Tirol pour appuyer la gauche de l'armée de Bavière, et la droite de celle d'Italie, qui, sous les ordres de l'archiduc Charles, et forte de cent mille hommes, se portait sur l'Adige à la même époque.

Lorsque l'Autriche s'exposait ainsi seule sur le champ de bataille, la première armée Russe avait encore six . maines de marche pour arriver sur l'Inn. Mais le général Mack pensa que l'armée française étant encore sur les bords de l'Océan lorsqu'il entra en Bavière, il pourrait l'arrêter quand elle se présenterait devant les positions qu'il venait de prendre et qu'il faisait fortifier, assez long-tems pour que ses alliés pussent l'y joindre. L'habileté du chef de l'armée française, la rapidité extraordinaire de la marche de cette armée, que n'avait pu soupçonner le flegme méthodique allemand, déjouèrent les calculs du général autrichien, et firent échouer les projets de la coalition, dont tous les développemens n'eurent pas le tems d'éclore.

Parmi les transactions diplomatiques qui furent passées à cette époque entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, on trouve un ordre de marche tracé pour l'armée russe, qui est un argument sans réplique en faveur

de la supériorité d'une armée française dans l'agilité et la rapidité de ses mouvemens.

Cette pièce officielle porte que les troupes russes ayant à parcourir depuis Brody, leur point de réunion, jusqu'à l'Inn, un espace de deux cent quatre-vingts lieues, et partant le 16 août, devaient arriver sur cette rivière le 16 octobre suivant. Ces troupes n'atteignirent effectivement l'Inn que le 17 ou 18 octobre, quoiqu'elles eussent voyagé en toute diligence, souvent en voiture, et qu'aucun obstacle ne les eût arrêtées dans le pays ami qu'elles traversaient. Des côtes de la Manche jusqu'à l'Inn, on compte deux cent soixante-quatorze lieues. L'armée française ne se mit en mouvement que le 26 août, et, cependant, le 17 octobre elle se trouvait aussi sur l'Inn, après avoir parcouru cent lieues d'un pays ennemi, et dispersé l'armée autrichienne, dont elle avait pris ou tué soixante mille hommes. L'histoire des guerres anciennes et modernes n'offre point d'exemple d'une activité si extraordinaire et si brillante.

Aussitôt que l'empereur Napoléon eut perdu l'espoir de conserver la paix continentale, il se hâta de gagner de vitesse la coalition, et de tomber avec la majeure partie de ses forces sur l'armée autrichienne de Bavière, avant que l'armée russe eût effectué sa

jonction avec elle. Le maréchal Massena prit le commandement de soixante mille hommes réunis dans l'Italie septentrionale ; vingt mille Français qui occupaient le royaume de Naples reçurent l'ordre d'évacuer ce pays, et de se joindre aux troupes de Massena, qui put alors tenir tête à l'archiduc Charles. Le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo(1), ne laissant qu'une forte garnison dans la forteresse d'Hameln, quitta le Hanovre et marcha vers Francfort-sur-le-Mein, avec vingt-cinq mille hommes. Le général Marmont, avec un corps gallo-batave de vingt-cinq mille hommes, sortit de la Hollande et se porta sur Mayence. Dans le même tems, l'armée campée près de Boulogne, à l'exception de quelques corps envoyés sur d'autres points, marchait sur le Rhin, et passait ce fleuve de Mayence à Strasbourg. De sorte que Napoléon entrait en Allemagne à la tête d'à peu près cent soixante mille hommes, qui composaient la GRANDE ARMÉE française (2).

Nous avons vu au 17 octobre par quelles savantes manœuvres l'empereur des Français parvint, en peu de jours, à tourner l'armée

(1) Aujourd'hui roi de Suède.

(2) Ce fut à cette époque, et pour la première fois, que Napoléon donna aux troupes qu'il commandait la dénomination de *grande armée ;* nom que conserva depuis l'armée qui fit la guerre en Allemagne, en Russie et en France jusqu'en 1814.

autrichienne, à la morceler, et à faire mettre bas les armes dans Ulm à un corps de trente-trois mille hommes, parmi lesquels était le général Mack lui-même. De ce corps ennemi de quatre-vingt-dix mille hommes, à peine trente mille parvinrent à s'échapper en gagnant la Bohême et l'Inn, où ils se réunirent à la première armée russe qui arrivait sur cette rivière. Napoléon n'était pas homme alors à laisser à son ennemi battu le tems de se reconnaître. Il détacha le maréchal Ney dans le Tirol, laissa en Souabe le maréchal Augereau, qui plus tard occupa le Vorarlberg; et avec le reste de l'armée française il marcha rapidement sur Vienne par les deux rives du Danube, étendant sa droite fort avant dans la Styrie, afin d'empêcher quelques corps de l'armée autrichienne d'Italie de se porter dans le Tirol, et de s'opposer à la jonction de cette armée avec celle qui rétrogradait de l'Inn.

Le corps de troupes que la Russie devait faire agir en Allemagne de concert avec les Autrichiens était divisé en deux armées. La première, forte de cinquante-cinq mille hommes, sous les ordres du général Kutusow, traversant la Gallicie, arrivait, comme nous venons de le dire, sur l'Inn. La seconde, de cinquante mille hommes et commandée par

le général Buxhowden, afin d'éviter un trop long détour pour se porter en Bavière, se présenta aux frontières de la Pologne prussienne, espérant que la Prusse, qui paraissait aussi vouloir entrer dans la coalition, lui prêterait passage à travers ses Etats. Mais cette puissance, encore incertaine sur l'acceptation des propositions des alliés, balança long-tems et ne l'accorda qu'en accédant enfin à la coalition. Mais cette hésitation du cabinet de Berlin causa un retard de près d'un mois dans la marche de la seconde armée russe; de sorte que Kutusow arrivant seul, lorsque déjà les Autrichiens étaient défaits, l'armée austro-russe ne se trouva point assez forte pour arrêter l'offensive des Français, et fut contrainte de se replier jusqu'à ce qu'elle eût opéré sa jonction avec le corps de Buxhowden.

Napoléon la poursuivit à outrance, et plusieurs fois, atteignant son arrière-garde, lui fit éprouver des pertes considérables, sans pouvoir cependant la forcer à un engagement général. Des propositions d'armistice lui furent faites par l'ennemi; mais elles n'étaient qu'insidieuses, seulement pour retarder sa vive poursuite, et laisser arriver la seconde armée russe, qui s'avançait à marches forcées; elles n'eurent d'autre effet qu'une suspension d'armes de vingt-quatre heures. L'armée

française entra à Vienne le 13 novembre, passa le Danube le même jour sur le grand pont, dont le prince Murat eut l'adresse de s'emparer, et suivit l'ennemi, qui se retirait par la Moravie. Le 18 novembre, l'armée de Buxhowden fit sa jonction avec celle de Kutusow dans la petite ville de Vichau. Kutusow prit le commandement en chef de l'armée alliée, et continua son mouvement rétrograde jusqu'à douze lieues de là, à Olmutz, pour prendre position près de cette ville, donner quelques jours de repos à ses troupes, et combiner de nouvelles opérations. Napoléon apprenant la réunion des deux armées russes, établit, le 20 novembre, son quartier-général à Brünn, capitale de la Moravie (1), porta une partie de ses troupes jusqu'à Wischau (six lieues plus loin), poussa ses avant-postes sur la route d'Olmutz, et suspendit sa poursuite, afin de s'assurer des nouveaux projets de l'ennemi.

Il n'y avait pas encore deux mois que l'armée française avait passé le Rhin, et déjà elle avait conquis les plus belles provinces autrichiennes, s'était emparée de la capitale, et était parvenue presqu'à l'extrémité de ce vaste empire, que ses armées n'avaient pu défendre. Mais si ses succès étaient inouis, sa

(1) Trente lieues de Vienne.

position actuelle était des plus critiques, et elle avait besoin de toute la prédilection de la fortune, si libérale alors envers elle, pour sortir heureusement du mauvais pas où l'avait engagée l'ardeur de la victoire.

Plus l'armée française avançait, plus ses combinaisons se multipliaient, et plus elle devait morceler ses forces. Arrivée tout d'une haleine au cœur de la Moravie, elle s'y trouvait à plus de deux cents lieues des frontières de France, sans avoir derrière elle un seul magasin de vivres ou de munitions, une seule place forte capable de lui servir de point d'appui. Sa ligne d'opération, dont la longueur démesurée était si disproportionnée avec sa base, laissait ses flancs à découvert et vulnérables dans un espace de près de cent lieues d'un pays tout ennemi. La Bohême, dont la population s'insurgeait déjà, pouvait par notre gauche couper nos communications. A notre droite, nous avions la Hongrie, encore intacte. A travers ce pays belliqueux, l'archiduc Charles pouvait sans obstacles marcher sur Vienne, et faire une importante diversion en faveur de l'armée austro-russe. Ce prince, après avoir essuyé plusieurs échecs dans le nord de l'Italie, ayant rallié à lui les débris du corps de l'archiduc Jean, battu

dans le Tirol par le maréchal Ney, avait évacué la Carniole, et était entré en Hongrie pour ne point perdre ses communications avec l'armée de Kutusow. N'ayant point été suivi par le maréchal Massena, que l'approche de la flotte anglo-russe retenait en Italie, ne s'étant pas laissé arrêter par le général Marmont, auquel il n'avait pas donné le tems de se fixer à Gratz en Styrie, il n'était plus qu'à cinquante lieues de la capitale de l'Autriche lorsque nous prîmes position près de Wischau. A la même époque, la Prusse accédait enfin secrètement à la coalition; ses troupes même se rassemblaient déjà vers le Mein, et son ministre, M. de Haugwitz (voyez le 14 octobre, bataille de Jéna), apportait à Napoléon l'*ultimatum*, précurseur immédiat de la prochaine et officielle déclaration de guerre de cette puissance. Ainsi, quels qu'eussent été les prodigieux succès de l'armée française depuis le commencement de la campagne, toutes les probabilités de victoire étaient désormais contre elle, et une prompte retraite paraissait être sa seule ressource pour éviter d'être enveloppée par ses nombreux ennemis. Un miracle pouvait seul la rendre victorieuse de tant d'obstacles : la présomption et les fautes de l'ennemi, l'ha-

bileté de Napoléon, qui long-tems par elle sut réparer les écarts de sa prudence, et la valeur de nos soldats l'opérèrent.

La rapidité de sa course, des détachemens considérables, tels que ceux des maréchaux Ney et Augereau, du général Marmont, des troupes laissées à Vienne pour contenir cette grande ville, agitée par une fermentation inquiétante, ses victoires même, avaient sensiblement diminué la force de l'armée française. Lorsqu'elle eut passé le Danube, une partie du corps du maréchal Davout se porta sur Presbourg, et l'autre resta près de Vienne; celui du maréchal Bernadotte et les troupes bavaroises marchèrent sur Iglau, aux frontières de la Bohême, pour contenir dans ce pays l'archiduc Ferdinand, qui y commandait un corps de vingt mille hommes; la garde impériale, la cavalerie du prince Murat, les corps des maréchaux Soult et Lannes, et dix bataillons de grenadiers sous les ordres du maréchal Oudinot, se dirigèrent sur Brünn. Ces derniers corps ne comptaient pas au-delà de cinquante-cinq mille hommes.

Les deux armées russes, réunies à Olmutz, n'étaient déjà plus, à beaucoup près, aussi nombreuses que le portaient les stipulations des traités. Les pertes du champ de bataille, celles occasionnées par des marches conti-

nuelles, longues et précipitées, l'avaient réduite à soixante-quinze mille hommes. Un corps de vingt mille Autrichiens, débris de l'armée de Mack, ou de nouvelle levée, portait à quatre-vingt-quinze mille hommes le total de l'armée alliée, où se trouvaient l'empereur Alexandre, l'empereur François et le grand-duc Constantin, qui commandait en personne la garde impériale russe.

Si aussitôt la réunion au général Buxhowden, et avant que les Français en eussent connaissance, le général Kutusow eût pris la résolution de quitter la défensive et de les attaquer brusquement, comme un général habile n'eût pas manqué de faire, il est hors de doute que cette grande disproportion de forces ne leur eût été funeste (1); mais le général russe, dont le défaut capital était de ne jamais savoir se décider à propos, laissa échapper un tems précieux, et ce ne fut qu'après plusieurs jours perdus dans sa position d'Olmutz, qu'il prit ce parti; mais dès-lors Napoléon

(1) Plusieurs généraux alliés le conseillèrent lors de la jonction à Vichau, dès le 18; mais leur avis ne prévalut pas d'abord, et Kutusow voulut aller à Olmutz pour y réfléchir. On peut, sans injustice, mettre au rang des réputations usurpées celle que ce général s'est acquise dans nos guerres contemporaines. Dix généraux russes, dont la renommée à moins fait retentir le nom, ont prouvé par leurs actions qu'ils lui étaient préférables.

s'était entouré de précautions, avait augmenté ses forces, et se réjouissait d'une attaque, sous laquelle il eût probablement succombé quelques jours plus tôt. Les chances d'un engagement général, lorsque les forces des deux partis étaient à peu près balancées, semblaient être, en effet, ce qui pouvait arriver de plus favorable au général français pour sortir de la dangereuse situation où il se trouvait. Car si le général russe, qui n'avait pas su profiter du moment, eût eu du moins la sagesse de continuer sa retraite pour attirer encore plus loin son ennemi, de se porter soit en Hongrie, pour se joindre au prince Charles, soit en Bohême, pour de là communiquer par la Silésie avec la Prusse, dont l'armée était prête à agir; de temporiser, enfin, jusqu'à la coopération simultanée, qui n'était plus éloignée, de tous les membres de la coalition, qu'eût fait notre armée, dont la retraite sur le Rhin devenait alors impossible? Heureusement Kutusow n'était pas plus capable d'une sage prudence que d'une audacieuse habileté.

Arrivée le 23 novembre devant Olmutz, l'armée austro-russe en repartit le 27 pour prendre l'offensive, et sur cinq colonnes marchant parallèlement, elle se dirigea sur Wischau.

Le général Kutusow avait pris ses dispo-

sitions pour tourner la gauche de l'armée française, en faisant filer la droite de l'armée qu'il commandait par les montagnes ; et pour favoriser ce mouvement, il donna l'ordre à sa gauche de faiblir, au cas où, en rencontrant l'ennemi, celui-ci voudrait résister. Le 28, son avant-garde, commandée par le prince Bagration, fit replier nos avant-postes et s'empara de Wischau, où nous n'avions laissé qu'un faible détachement de cavalerie, dont cent hommes restèrent prisonniers. Partout où l'ennemi se présenta nos troupes se retirèrent précipitamment. Sa confiance en augmenta, et l'opinion générale, au quartier des alliés, fut que les Français ne risqueraient pas le sort d'une bataille devant Brünn. C'était sans doute alors le cas de précipiter la marche pour les forcer à un engagement ; mais, au lieu de cela, le général russe manœuvra lorsqu'il fallait pousser rapidement devant soi pour profiter d'une supériorité numérique qui devait être ici d'un grand poids dans les événemens.

Nous venons de dire que le premier projet de Kutusow était de tourner l'aile gauche des Français, et que toutes ses dispositions tendaient à ce but; après la journée du 28, et sans qu'aucun motif ait paru légitimer un changement si intempestif et si dangereux,

puisqu'il avait lieu sous le canon de l'ennemi, qui pouvait le troubler, ce qui arriva en effet, il prit des dispositions inverses, et voulut, en refusant sa droite, tourner avec sa gauche l'aile droite de l'armée française. D'après ce nouveau plan, il fallut que la plus grande partie de l'infanterie, qui avait été d'abord portée à l'aile droite, refluât sur la gauche. Deux jours suffirent à peine pour exécuter cet inconcevable mouvement, et lorsque l'armée entière parut enfin le 1er décembre au soir, sur les hauteurs en avant d'Austerlitz, en vue des lignes françaises, elle avait, dans trois jours de marche continue, gagné seulement quatre lieues de terrain en avant. Mais tandis que le général russe perdait ainsi du tems si maladroitement, le général français l'utilisait avec une admirable célérité, et dans la mollesse de son ennemi puisait les élémens de sa victoire.

Depuis son arrivée à Brünn, l'empereur Napoléon avait reçu chaque jour, de la part de l'empereur François, de nouvelles propositions d'accommodement. Mais quel que fût son désir de terminer cette guerre, il avait dû les refuser; l'Autriche n'ayant point consenti à donner les gages de sincérité qu'on lui demandait. Ces négociations n'étaient effecti-

vement qu'une ruse diplomatique (1) pour gagner du tems, et il ne s'en occupa pendant son séjour à Brünn que parce que son projet n'étant pas de pousser plus loin, il n'avait dans ce moment rien de mieux à faire. L'empereur Alexandre fit aussi des propositions; mais elles étaient tellement exagérées (2) qu'on ne leur accordât aucune attention. Voyant donc qu'il n'obtiendrait la paix qu'en courant de nouveau les hasards des combats, et bien décidé à recevoir la bataille si le général Kutusow venait à la lui présenter, Napoléon visita minutieusement la configuration du terrain aux environs, et choisit une position sur la droite de Brünn, à deux lieues et un peu en avant de cette ville; mais l'armée ne dut l'occuper qu'au moment où, étant attaquée, elle se replierait, afin d'attirer plus sûrement

(1) Les pièces publiées sur ces événemens, par l'Autriche elle-même, le disent textuellement.

(2) L'envoyé russe offrait la paix à Napoléon, à condition qu'il rendrait la Belgique à l'empereur d'Autriche, qu'il abandonnerait l'Italie à ses anciens souverains, et laisserait la Hollande indépendante. Napoléon indigné lui répondit : « Allez » dire à votre souverain que si la paix n'est possible qu'à ces » conditions, il ne les obtiendrait pas quand bien même son » armée serait campée sur les hauteurs de Montmartre. » Pour son malheur il tint parole, en refusant à dix lieues de Paris, en 1814, ces mêmes conditions que nos revers avaient rendues moins choquantes qu'à Austerlitz.

l'armée ennemie sur le champ de bataille choisi. L'intention de Napoléon, en exécutant une retraite de cinq à six lieues, était de lui persuader que, craignant de se mesurer avec elle, il voulait éviter un engagement sérieux. Toutes ses dispositions tendirent à ce but, et les timides démonstrations de nos troupes, qui se retiraient à l'aspect des austro-russe, l'atteignirent complètement.

Lorsque le 28 novembre Napoléon apprit le mouvement offensif des Russes, il se hâta d'appeler à lui ses corps détachés les plus voisins. Le maréchal Bernadotte ayant laissé les troupes bavaroises sous le général de Wrède à Iglau, pour maintenir aux frontières de la Bohême l'archiduc Ferdinand, accourut avec ses divisions françaises, et joignit l'armée le 1er décembre, ayant fait vingt-deux lieues. Le maréchal Davout se porta aussi de Presbourg et Vienne sur Brünn avec deux de ses divisions d'infanterie et la division de dragons du général Bourcier. Pendant sa marche, il laissa la division Gudin à Nicolsbourg (douze lieues de Brünn) pour couvrir l'extrémité du flanc droit de l'armée contre le corps du général autrichien Meerfeld, qui, par la Hongrie, s'en approchait et n'en était déjà plus qu'à cinq lieues. Avec les divisions Friant et Bourcier, il arriva le 1er décembre au soir près

l'abbaye de Raygern, à la droite de la position occupée par le gros de l'armée. Ces deux divisions firent près de trente lieues en soixante heures. Ces renforts portèrent l'armée française à soixante-quinze mille hommes. La disproportion des forces était sans doute encore grande entre les deux partis ; mais ces vingt mille hommes de plus, et tous anciens et bons soldats, furent néanmoins d'un grand poids dans les événemens qui nous donnèrent la victoire. Ainsi les alliés, par la lenteur de leur offensive, rendirent praticable l'exécution de ce rapide mouvement, qui eut pour eux des suites si funestes, tandis qu'ils pouvaient si facilement le prévenir, et faire tomber sur les Français toute la mauvaise fortune qui les accabla eux-mêmes.

Nous avons dit que le 28 novembre l'armée austro-russe attaqua nos avant-postes et s'empara de Wischau. Le 29, à cinq heures du matin, le corps du maréchal Soult, qui, depuis le 21, était en position à Austerlitz, évacua cette petite ville, qui fut aussitôt occupée par l'ennemi, et les deux empereurs de Russie et d'Autriche y établirent leur quartier-général. Le 1er décembre au soir, toute l'armée française était concentrée sur le terrain choisi à l'avance par Napoléon. Cette position avait cela d'avantageux, qu'elle était

très-resserrée, sans que cependant son peu d'étendue nuisît à la sûreté de ses flancs, que les précautions prises permettaient peu de tourner. Nos troupes, placées dans des plis du terrain, ne pouvaient être aperçues par les alliés. Elles occupaient en outre sur leur front plusieurs défilés faciles à défendre et qui étaient autant de débouchés dans la plaine au-delà, au cas où elles dussent attaquer (1). Le corps du maréchal Lannes, composé des divisions Suchet et Caffarelli, tenait l'aile gauche, qui s'appuyait à la hauteur de Saint-Antoine, position respectable qui avait été fortifiée, et sur laquelle était une batterie de dix-huit pièces de canon que soutenait le 17e régiment d'infanterie légère de la division Suchet. Les divisions Rivaux et Drouet, du corps du maréchal Bernadotte, étaient au centre derrière le village de Girschikowitz. La droite, commandée par le maréchal Soult,

(1) Napoléon avait tellement étudié le terrain sur lequel il voulait attirer l'ennemi, que quelques jours avant la bataille, en le parcourant, il dit aux officiers qui l'accompagnaient : « Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je » me placerais ; mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire. Si, » au contraire, je refuse ma droite en la retirant vers Brünn, » et que les Russes abandonnent ces hauteurs, fussent-ils trois » cent mille hommes, ils sont pris en défaut et perdus sans » ressource. »

était entre Kobelnitz et Sokolnitz, la division Vandamme à gauche, échelonnée derrière celle du général Saint-Hilaire, qui était au centre, et la division Legrand tenant l'extrême droite, en position entre Sokolnitz et Tellnitz, et occupant ces deux villages par de gros détachemens d'infanterie. La cavalerie, sous les ordres du prince Murat, était placée entre la gauche et le centre, sur deux lignes; la cavalerie légère, sous les ordres du général Kellermann, en première ligne, et la grosse cavalerie en seconde. La réserve, composée de dix bataillons de la garde impériale, de dix bataillons de grenadiers réunis du général Oudinot (1), alors sous les ordres du général Duroc, et de quarante pièces d'artillerie de la garde. Ce corps d'élite, fort de quinze mille hommes, était en arrière de Schlapanitz, au centre de l'armée. La division d'infanterie du général Friant, et la division de dragons du général Bourcier, sous les ordres du maréchal Davout, furent placées à deux lieues de l'extrême droite de l'armée, près de l'abbaye de Raygern, pour contenir l'ennemi dans le cas où il déboucherait par la route d'Auspitz.

(1) Le général Oudinot avait été blessé précédemment au combat d'Hollabrunn (16 novembre); mais le jour même de la bataille il reprit le commandement de sa division.

Napoléon avait établi son quartier-général au milieu de sa garde, dans une baraque en paille qu'on lui avait construite à la hâte.

Le 1er décembre se passa en tiraillement et en reconnaissances sur l'armée ennemie, que l'on voyait s'avancer à découvert sur les hauteurs de Ratzen, en avant d'Austerlitz, portant ses principales forces vers notre droite. Napoléon apercevant la manœuvre des alliés pour le déborder, en reconnut tous les vices, et s'écria plusieurs fois dans l'élan de sa joie: « Avant demain soir, cette armée est à moi! » Il resta toute la journée à cheval, et parcourut le front de son armée aux acclamations réitérées des troupes, dont la confiante audace ne respirait que le combat. Le soir, il fit mettre à l'ordre une proclamation où il promettait la victoire à son armée; la motivant sur les fausses manœuvres de l'ennemi, qu'il indiquait; et défendant expressément aux soldats d'enlever aucun blessé du champ de bataille tant que durerait l'action.

La nuit était venue, et l'on n'apercevait que les feux de l'ennemi perçant dans le lointain l'obscurité de l'atmosphère, lorsque tout-à-coup le spectacle le plus surprenant vient enflammer l'horizon. Cent mille flambeaux paraissent et brillent simultanément sur toute l'étendue de la ligne française. L'armée s'était

rappelée que le lendemain était le jour anniversaire du couronnement de son général, et pour le célébrer de la seule manière qui fût peut-être possible dans un tel moment, chaque soldat avait converti la paille de son bivouac en torches de réjouissance, placées au bout de perches devant le front de bandière. Les fanfares de chaque régiment, tout ce que la gaîté et l'enthousiasme français peuvent inspirer d'allégresse accompagnaient cette illumination véritablement extraordinaire. Chacun semblait ainsi préluder aux transports qu'allait provoquer la victoire. Napoléon, sensible à cette galanterie inattendue de son armée, visita à pied toute la ligne, accompagné des maréchaux. A chaque instant il s'arrêtait pour parler aux soldats, les écouter et rire avec eux. « C'est votre fête, disait celui-ci,
» aujourd'hui l'illumination, demain le bou-
» quet. Bataille à sept heures, s'écriait celui
» là, à midi la victoire! » Tous: « Combattons
» les Russes; cette nuit même, menez-nous à la
» gloire! A la baïonnette! » et mille autres propos énergiques qui peignaient la confiance, l'attachement et l'admiration qu'à cette glorieuse époque l'armée avait pour son chef. Un vieux grenadier s'approcha de lui. « Sire, lui
» dit-il, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te
» promets, au nom des grenadiers de l'armée,

» que tu n'auras à combattre que des yeux, et
» que nous t'amènerons demain les drapeaux
» et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer
» l'anniversaire de ton couronnement (1).

La tournée de Napoléon fut fort longue, il rentra à son bivouac à une heure du matin, et les airs retentirent encore long-tems après des cris de *vive l'Empereur ! vive Napoléon ! vive notre invincible général !* Emu d'une scène aussi touchante qu'imprévue, il s'écria en entrant dans sa baraque : « Voilà la plus » belle soirée de ma vie ; mais je pense avec » peine que demain je perdrai bon nombre » de ces braves gens ». A deux heures, il monta à cheval, parcourut les avant-postes et se fit rendre compte par toutes les grand'gardes de ce qu'elles avaient pu découvrir du mouvement des Russes. Il apprit que des patrouilles ennemies s'étaient présentées pendant la nuit sur notre droite aux villages de Telnitz et de Sokolnitz, et que déjà de l'artillerie filait sur ce point. Certain dès-lors que le général russe n'avait pas changé de projet, et qu'il ne pouvait plus réparer ses fautes, il

(1) On sera peu surpris de voir un grenadier tutoyer son général, son empereur, si l'on se rappelle qu'à cette époque il y avait peu de tems que les usages républicains étaient abolis. Beaucoup de militaires ne les avaient point encore désappris. Le maréchal Lannes est le dernier grenadier français qui ait osé tutoyer sur le trône son ancien frère d'armes.

acheva de prendre ses dispositions pour l'action générale qui allait s'engager.

Le jour parut enfin; Napoléon passa devant les troupes. « Soldats, leur dit-il, il faut » finir cette campagne par un coup de ton-» nerre qui écrase nos ennemis. Ne vous at-» tachez pas à tirer beaucoup de coups de » fusils, mais plutôt à tirer juste. Ce soir, » nous aurons vaincu ces peuplades du Nord » qui osent se mesurer avec vous. » Au 28ᵉ de ligne, qui se recrutait dans le département du Calvados, il dit : « J'espère que » les Normands se distingueront aujour-» d'hui ? » Au 57ᵉ : « Souvenez-vous qu'il y a » long-tems que je vous ai surnommé *le Ter-» rible.* » Chaque régiment reçut un propos encourageant, et plus d'une fois il sentit son ardeur s'accroître en se le rappelant au milieu du danger.

Le soleil qui allait éclairer une journée si mémorable se leva radieux, et eut bientôt dissipé le brouillard. Des hauteurs de Schlapanitz on aperçut alors l'ennemi quittant imprudemment les belles hauteurs de Pratzen pour diriger toute sa gauche sur l'extrémité de notre droite, et descendre dans la plaine à travers un terrain coupé et difficultueux. On le laissa s'y engager fortement. Napoléon avait gardé auprès de lui les maréchaux, qui atten-

daient leur dernières instructions. « Combien » vous faut-il de tems, demanda-t-il au maré- » chal Soult, pour couronner les hauteurs de » Pratzen ?—Une heure, répondit le maréchal, » car mes deux divisions de gauche, placées » dans le fond de la vallée, ne peuvent être » aperçues de l'ennemi et n'en éprouveront » pas d'obstacle. — En ce cas, attendons en- » core un quart d'heure. » Quelques instans après arrive un officier, qui annonce que la gauche de l'ennemi paraît devant Telnitz, et que l'attaque va commencer sur la division Legrand. Napoléon donne ses derniers ordres; les maréchaux partent au galop, et l'action s'engage aussitôt sur notre extrême droite.

En changeant au moment de l'exécution son premier plan d'attaque, le général Kutusow n'avait cependant pas changé son ordre de marche. L'armée alliée s'avança le 1er décembre sur les hauteurs d'Austerlitz et de Pratzen, en cinq colonnes. Les trois colonnes de gauche, où se trouvaient la moitié de l'infanterie ennemie et un corps de cavalerie aux ordres du général autrichien Kienmayer, étaient commandées par le général russe Buxhowden, et formaient l'aile gauche, destinée à tourner la droite des Français. Le général Kutusow et les deux empereurs étaient au centre avec la quatrième colonne; la cin-

quième se composait de la cavalerie du prince Jean de Lichtenstein, chargée de soutenir le corps du prince Bagration, qui s'avançait contre notre gauche ; le grand-duc Constantin, avec la réserve composée de dix mille hommes de la garde impériale russe, était en seconde ligne en avant d'Austerlitz. Les quatre premières colonnes s'avançaient sur les hauteurs de Pratzen, à la droite d'Austerlitz, et le reste de l'armée en avant de cette ville et dans la plaine à sa gauche. On voit par cette disposition des troupes, que les plus grandes forces de l'ennemi allaient attaquer notre droite, numériquement très-faible, mais que la configuration du terrain protégeait ; tandis que sa droite, trop affaiblie, allait avoir affaire à la partie la plus nombreuse de l'armée française, dans un terrain où rien ne pouvait compenser le désavantage du nombre. Ce vice seul eût fait perdre la bataille aux alliés.

Si Kutusow eût été sage, occupant une très-belle position sur les hauteurs d'Austerlitz, il se fût bien gardé de la quitter pour aller chercher un ennemi à travers des défilés; mais le général russe était pressé de vaincre une armée qu'il croyait avoir déjà intimidée, et il ne pensait pas pouvoir l'atteindre trop tôt. Une des causes qui l'y portèrent, ce fut la croyance que les Français étaient en posi-

tion deux lieues plus loin qu'ils n'étaient réellement. Il s'était persuadé qu'ils n'avaient fait occuper que par des avant-postes les défilés de Telnitz et Sokolnitz, et qu'alors il lui serait facile de forcer ces passages, par lesquels il voulait tourner la droite de son ennemi. Cette supposition, toute gratuite de Kutusow, est d'autant plus surprenante que se trouvant dans un pays ami, il pouvait, par conséquent, avoir facilement des notions plus exactes de la vérité. Telle était donc l'excellence de la position de l'armée française, que, n'étant presque point aperçue, elle distinguait jusqu'au moindre mouvement de l'armée ennemie, et que seulement à quelques portées de fusil de celle-ci, il la croyait encore à une grande distance.

A sept heures du matin, l'armée alliée se mit en mouvement et quitta les hauteurs de Pratzen pour s'avançer sur ses divers points d'attaque. Le corps d'avant-garde du général autrichien Kienmayer, précédant la première colonne de gauche, se porta par la route d'Aujest sur Telnitz. Ce village était défendu par le 3e régiment de ligne, les tirailleurs corses et ceux du Pô, de la division Legrand. Ces cinq bataillons d'infanterie, profitant habilement de l'avantage du terrain que leur offrait les vignes et les fossés dont ce village est en-

touré, s'y maintinrent long-tems. Le général autrichien Stutterheim parvint un instant à percer jusqu'à Telnitz; mais il en fut chassé. Après une heure de combat, la première colonne étant arrivée, le village fut pris; les Français avacuèrent le défilé et se placèrent au-delà en bataille. A neuf heures, la division Friant accourut du couvent de Raygern, et vint soutenir les troupes engagées à Telnitz. A la faveur d'un brouillard épais qui tout-à-coup obscurcit la vallée, les Français reprirent ce village, le gardèrent quelque tems, et l'abandonnèrent encore une fois, lorsque toutes les forces de la première colonne ennemie s'y portèrent en masse. D'après les instructions reçues, le général Legrand retira totalement ses troupes de Telnitz et les réunit derrière Sokolnitz. Le général Friant abandonna aussi cette position, et porta sa division fort en arrière, et presque perpendiculairement à Sokolnitz, appuyant sa droite à la forêt de Turas. En ne défendant pas plus long-tems le poste de Telnitz, et se plaçant ainsi à peu près en équerre, l'extrême droite de l'armée française avait l'intention d'attirer à elle l'extrême gauche ennemie, qui, si elle eût donnée dans ce piége, eût rendu plus certain le succès de l'attaque des divisions Saint-Hilaire et Vandamne sur son flanc; mais le général Buxhow-

den, qui se trouvait à la première colonne des alliés, l'évita, et se contenta de faire passer le défilé à deux brigades de cavalerie des généraux Maurice de Lichtenstein et Stutterheim, attendant pour avancer avec toutes ses forces que les deuxième et troisième colonnes fussent arrivées à hauteur et en communication de la première.

Pendant le combat de Telnitz, les deuxième et troisième colonnes ennemies, descendant des hauteurs de Pratzen, s'étaient approchées du défilé de Sokolnitz, occupé seulement par deux bataillons de la division Legrand, et avaient engagé la canonnade au lieu de brusquer l'attaque par des masses d'infanterie qui eussent promptement enlevé ce village, défendu si faiblement. Notre artillerie fit éprouver de grandes pertes à ces colonnes, qui ne s'emparèrent du défilé qu'après deux heures de combat. Le général russe Müller Zakomelsky y fut pris.

Lorsque les austro-russes s'étaient ébranlés, l'empereur Napoléon, qui d'une hauteur escarpée, près de Kobelnitz, découvrait tous leurs mouvemens, s'était aperçu que ceux de leur gauche manquaient d'ensemble et de consistance. La première colonne, obligée à un grand circuit, et la distance qu'elle avait à parcourir ayant été mal calculée, trop tard

se rendit maîtresse de Telnitz, et ne pouvait que difficilement communiquer avec la deuxième colonne, trop éloignée. Celle-ci, que commandait le général Langeron, au lieu de tenir la direction qui lui avait été donnée d'attaquer entre Telnitz et Sokolnitz, appuya trop à droite et vint se confusionner et s'encombrer avec la troisième colonne sur ce village, où toutes deux perdirent beaucoup de tems à canonner inutilement. Le général Kutusow avait, en outre, si mal coordonné le mouvement général de ses divers corps, que plus son aile gauche avançait et plus elle s'éloignait de son centre, resté sur les hauteurs de Pratzen on ne sait trop pourquoi. Ce fut vers l'intervalle qui existait entre ces deux parts de l'armée ennemie et contre le centre que le général français lança les masses qu'il tenait réunies, afin de couper cette aile, qui continuait de s'avancer imprudemment pour tourner l'armée française dans une position où elle n'était pas.

Au moment où les trois colonnes austro-russes sont engagées à Telnitz et Sokolnitz, le maréchal Soult se dispose à les déborder. Il redouble l'ardeur de ses troupes par le souvenir de la gloire qu'elles se sont acquise dans la dernière guerre : « Rappelez-vous, dit-il au 10e léger, » que vous avez battu les Russes en Suisse. —

» Aujourd'hui, personne ne l'oubliera, répond » le brave régiment. » A neuf heures et demie, les divisions Saint-Hilaire et Vandamme, en colonnes d'attaque, traversent le village de Kobelnitz par le fond de la vallée, où, jusque là, elles sont restées inaperçues de l'ennemi ; elles se dirigent le long du flanc gauche des hauteurs : arrivées au village de Puntowitz, elles tournent à droite, et là seulement sont découvertes par les troupes qui occupent le village de Pratzen. La division Saint-Hilaire à gauche, la division Vandamme à droite, gravissent rapidement l'escarpement de la hauteur qu'elles attaquent, et marchent sur Pratzen (1).

Le général Kutusow, surpris de cette hardie manœuvre, à laquelle il était loin de s'attendre, croyant attaquer et se voyant attaqué lui-même au milieu de ses combinaisons et de ses mouvemens, se hâta de faire avancer au-devant des Français la quatrième colonne, qui allait suivre le mouvement de la troisième, et appela la cavalerie du prince Jean de Lichtenstein ; mais ce général, trop pressé lui-même sur le point où il se trouvait, ne put envoyer que quatre régimens.

(1) De Kobelnitz à Pratzen par Puntowitz, il y a une lieue et demie. Les divisions Vandamme et Saint-Hilaire parcoururent cette distance en une heure. Ainsi le maréchal Soult tint parole à Napoléon.

Le plateau de Pratzen était dominant, et la clef de la position de l'armée alliée; de sa possession dépendaient le succès de la journée et le sort des différentes colonnes, qui, par leur position embrouillée, ne pouvaient se prêter mutuellement secours, si ce n'est cependant les deuxième et troisième, qui se trouvaient amoncelées sur Sokolnitz, où une seule division les contenaient. Kutusow, sentant tout le danger qui le menaçait, fit tous ses efforts pour conserver son terrain. La cavalerie de la garde russe, qui dans ce moment se portait au secours de l'infanterie de la même garde, attaquée au centre par le maréchal Bernadotte, chargea la brigade de gauche du général Vandamme, et mit en désordre un bataillon du 4e léger, qui perdit son aigle (1); mais ce fut là le seul succès qu'obtint l'ennemi. En vain, pendant deux heures du combat le plus opiniâtre, les alliés disputèrent-ils le terrain pied à pied; en vain la présence des empereurs

(1) Ce bataillon ne reçut une autre aigle qu'un mois après, et seulement lorsqu'il eut prouvé que le porte-aigle ayant été tué au plus fort de la mêlée et au milieu de la fumée, le bataillon qui, dans ce moment, faisait un mouvement à droite, ne s'en aperçut point d'abord, et, que lorsqu'il s'en fut aperçu, il culbuta deux bataillons russes, et s'empara de ses deux drapeaux.

On a assuré que ce fut le grand-duc Constantin lui-même qui enleva l'aigle du 4e léger.

Alexandre et François, qui s'exposaient au feu le plus violent pour rallier ou encourager leurs troupes, prolongea-t-elle la résistance. Vers une heure, les austro-russes durent céder. Ils voulaient se retirer sur Austerlitz pour s'appuyer à leur aile droite ; mais dans ce moment la division Drouet, du corps du maréchal Bernadotte, se montra sur la droite de Pratzen, qu'elle avait déjà débordé. Ainsi coupé de sa droite et de sa gauche, Kutusow n'eut d'autre parti que de se hâter de descendre des hauteurs et de se retirer isolément vers Waschau. Sa retraite fut des plus difficiles; cependant le maréchal Soult ne le poursuivit point hors du plateau dont il venait de s'emparer, mais son artillerie foudroyant des hauteurs les colonnes ennemies qui fuyaient dans le plus grand désordre et dans un terrain défavorable, leur fit éprouver une perte immense. Cette quatrième colonne perdit toute son artillerie, soit qu'elle fût prise de vive force, soit que les pièces restassent enfoncées dans le terrain glaiseux qu'elles étaient contraintes de traverser.

Pendant que le centre des alliés était enfoncé, leur droite n'éprouvait pas un meilleur sort. Vers dix heures, au moment où le maréchal Soult gravissait les hauteurs de Pratzen, les corps des maréchaux Bernadotte et Lannes, la

cavalerie du prince Murat, s'ébranlèrent et marchèrent sur Blassowitz et Krug, dans la direction d'Austerlitz. Dès le commencement de l'action, nos troupes firent replier celles de l'ennemi et gagnèrent du terrain. Le grand-duc Constantin, avec dix mille hommes de la garde russe destinés à faire la réserve de l'aile droite, accourant occuper Blassowitz, se trouva à son arrivée en première ligne, et s'engagea aussitôt avec la division Rivaux et la cavalerie légère du général Kellermann. Le prince de Lichtenstein avec sa cavalerie se présenta alors à la gauche de la réserve russe, en bataille et prêt à charger nos troupes. Les hulans du grand-duc Constantin, qui se trouvaient à la tête de la colonne de cavalerie, impatiens de combattre, n'attendirent pas que le reste de la ligne fut formé, et fondirent, sans être soutenus, sur notre cavalerie légère. Celle-ci, par une adroite et rapide manœuvre, se retira derrière l'infanterie par les intervalles, et attira ainsi la cavalerie ennemie à travers nos bataillons, qui, la plaçant entre deux feux, la fusillèrent à brûle-pourpoint. Ce régiment de hulans fut mis dans le plus grand désordre et presque entièrement détruit. Le lieutenant-général Essen, qui le commandait, fut tué. Plusieurs charges de la cavalerie du prince de Lichtenstein s'exécutèrent encore

sur l'infanterie du maréchal Bernadotte, mais sans succès. Ce général, apprenant alors la retraite de la quatrième colonne, se porta sur Pratzen pour la couvrir, et ne laissa qu'une partie de ses troupes vers Blassowitz.

Cependant ce village fut emporté par le maréchal Bernadotte. Le grand-duc voulut le reprendre et fit reculer nos troupes; mais le maréchal Bessières avec la cavalerie de la garde chargea l'infanterie de la garde russe, l'enfonça et la poussa au loin. Dans le même moment le régiment des gardes à cheval (1), ayant le grand-duc à sa tête, pour dégager l'infanterie, se précipita sur le flanc gauche de notre cavalerie et sur la droite de la division Caffarelli. La mêlée fut terrible, et coûta beaucoup de sang aux deux partis. Le régiment des gardes à cheval ne fut pas mieux traité que les hulans: il fit des pertes énormes, se retira en désordre, et ne put empêcher la retraite de la réserve. Les chevaliers-gardes voulurent tenter encore d'arrêter les succès des Français, et couvrir la retraite de l'infanterie; mais le général Rapp, à la tête des grenadiers à cheval de la garde impériale française, les enfonça, leur fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le prince Repnin, l'un des colonels de ce régi-

(1) Le même qui venait de rompre le 4e léger.

ment (1). Dès-lors la retraite de la réserve russe sur Austerlitz se fit rapidement ; les Français ne la suivirent pas, et prirent position en avant de Blassowitz.

A notre extrême gauche, le maréchal Lannes obtenait de pareils succès. Le prince Bagration, qui lui était opposé, fut d'abord repoussé dans Posoritz, et disputa ensuite le terrain jusqu'à la retraite de la garde impériale russe. Mais alors, craignant d'être totalement tourné par Blassowitz, il se retira en toute hâte sur Austerlitz, découvrant ainsi la ligne d'opération de l'armée alliée sur Waschau et Olmutz. Les troupes du prince Murat et du maréchal Lannes se jetèrent sur cette route, où se trouvaient tous les équipages des ennemis, s'en emparèrent et firent un butin immense.

La défaite du centre des alliés avait décidé de la journée. A une heure après midi, soixante mille hommes battus étaient en pleine retraite. La destruction de l'aile gauche allait compléter la victoire que remportèrent les Français.

Depuis huit heures du matin, les trois colonnes de gauche étaient engagées dans les défilés de Telnitz et de Sokolnitz. Quoique fortes de quarante mille hommes (2), par la

(1) C'est cette action que le célèbre Gérard à placée au premier plan, dans son beau tableau de la bataille d'Austerlitz.

(2) Elles étaient formées de soixante-cinq bataillons russes,

mollesse et l'inhabileté de leurs attaques, elles n'avaient gagné que peu ou point de terrain, et s'étaient laissé tenir en échec par les seules divisions Friant, Legrand et Bourcier, qui formaient à peine un total de douze mille hommes. Les généraux russes se croyant sans doute liés par leurs instructions, s'obstinaient imprudemment à forcer les obstacles qu'ils trouvaient devant eux, dans le même tems qu'ils étaient débordés par le maréchal Soult, et perdaient leurs communications. Le centre et la droite de leur armée étaient enfoncés et en retraite, qu'ils occupaient encore offensivement Telnitz et Sokolnitz. Ils devaient payer cher une telle incurie.

Dès que le maréchal Soult se fut emparé des hauteurs de Pratzen, Napoléon porta sa réserve sur ces mêmes hauteurs, et la plaça à leur extrémité, depuis Pratzen jusqu'à la chapelle au-dessus d'Aujest, dans la direction de la retraite du centre ennemi. Dans le même tems, les divisions Saint-Hilaire et Vandamme rétrogradèrent, et vinrent se placer en bataille, bordant la crête des hauteurs; la première faisant face à la route d'Aujest à Telnitz, par laquelle était arrivée la première colonne, et maintenant son seul point de communica-

et de trente-deux escadrons, dont vingt-deux autrichiens et dix de Cosaques.

tion; la seconde vis-à-vis Sokolnitz, au lieu même par où les deuxième et troisième colonnes étaient descendues des hauteurs sur ce village, de façon que cette aile gauche, attaquée alors de trois côtés à-la-fois, de front, en queue et sur le flanc droit, si elle échappait à un si grand danger, ne pouvait exécuter sa retraite que par une seule route battue par notre artillerie, et que notre infanterie pouvait intercepter d'un moment à l'autre. Ainsi la défaite du centre des alliés avait amené des combinaisons tellement bizarres, que la partie de notre droite qui l'avait enfoncé, et qui pour l'attaquer avait marché ayant Austerlitz devant elle, tournait actuellement le dos à cette ville, et pour combattre l'aile gauche ennemie descendait les mêmes hauteurs d'où le matin celle-ci avait marché sur Sokolnitz et Telnitz, villages dans lesquels elle était si maladroitement restée enfournée.

Vers deux heures après midi, le général Legrand, qui jusque là avait conservé sa position avec tant d'intrépidité, voyant la division Saint-Hilaire arriver sur les derrières des deuxième et troisième colonnes, fit tourner Sokolnitz par le colonel Franceschi. Près d'être enveloppés, les Russes se mettent dans une épouvantable déroute, abandonnent leurs pièces, jettent leurs armes, et fuient vers

Telnitz. Le lieutenant-général Przibischewsky, commandant de la troisième colonne, huit mille hommes et toute l'artillerie de ce corps restèrent au pouvoir des Français. Le général Buxhowden, avec la première colonne, venait d'apprendre la retraite du centre, et commençait la sienne. Pressé vivement par la division du général Friant, qui avait emporté le village de Telnitz, lorsqu'il vit accourir les fuyards échappés de Sokolnitz, il les rallia à lui, et hâta sa marche sur Aujest. A peine la tête de cette colonne y arrivait-elle, que la division Vandamme fondit sur ce village des hauteurs de la chapelle. La fusillade fut vive, mais courte; les Français s'emparèrent d'Aujest, où ils firent cinq à six mille prisonniers, parmi lesquels était le lieutenant-général Langeron (1), comman-

(1) Le comte de Langeron, Français émigré au service de Russie, fut conduit à Napoléon, qui, dans ce moment, était sur la hauteur de la chapelle d'Aujest, et déjeûnait en se promenant, un morceau de pain et de viande froide à la main. « Qui commande l'armée russe, demanda-t-il au général prisonnier.—Sire, c'est l'empereur Alexandre, répondit celui-ci avec une profonde révérence.—Le nom du général en chef. —C'est le général Buxhowden.—A la bonne heure; car l'empereur Alexandre est encore un jeune homme. » Puis, changeant tout-à-coup de propos, Napoléon versa du vin dans un gobelet d'argent et le présentant au général, « Buvez, M. de Langeron, c'est du vin de Bourgogne; cela vous fera du bien. » (M. de Langeron est Bourguignon.)

dant de la seconde colonne, et prirent un grand nombre de canons. Le général Buxhowden, avec seulement quatre ou cinq bataillons, parvint à s'échapper; mais le reste de ses troupes ne pouvant forcer le passage, fut contraint de rétrograder pour chercher une retraite sur un autre point. Le général Dochtorow, qui prit le commandement des débris des trois colonnes, se dirigea vers l'extrémité du lac de Satschan. Là, le terrain était des plus difficiles, et n'offrait pour unique passage qu'une digue étroite, où quelque-hommes seulement pouvaient marcher de front. Le plus épouvantable désordre régnait parmi les Russes. Pour accélérer leur fuite, ils voulurent traverser le lac sur la glace; mais trop faible pour supporter un si énorme poids, elle se rompit, et cinq à six mille hommes, beaucoup de canons et de caissons s'y engloutirent. C'en était fait de tout ce corps, si notre artillerie eût été arrivée dans ce moment. Mais les difficultés du terrain avaient retardé sa marche.

Le maréchal Soult voulant profiter de l'horrible confusion où se trouvait l'ennemi, et l'empêcher de se rallier, ordonna à la division de dragons du général Beaumont (1),

(1) Cette division, qui pendant la campagne avait eu de

la seule cavalerie qui fût alors sur ce point, de le charger et de tâcher de s'emparer de quelques pièces d'artillerie qui lui restait. Mais le général qui la commandait fit une si mauvaise manœuvre, perdit tant de tems pour arriver sur le point qui lui était indiqué, que les Russes commencèrent à se rallier. Le général Dochtorow étant parvenu à établir ses pièces sur une éminence, ouvrit un vigoureux feu de mitraille sur nos troupes, et leur causa un notable dommage. Le maréchal voyant la timidité des mouvemens du général commandant les dragons, lui envoya ses aides-de-camp (1), avec injonction de faire charger la division eux-mêmes s'il hésitait encore. Enfin elle s'ébranla, arriva à la batterie, sabra les canonniers sur leurs pièces; mais fusillée par un feu bien nourri de l'infanterie, placée en seconde ligne, elle fait volte-face, et ne peut emmener l'artillerie ennemie. Napoléon, qui arrivait dans ce moment, envoie le général Gardanne prendre le commandement de la division de dragons. Une nouvelle charge n'a pas un succès plus heureux que la première;

grand succès, était alors commandée par un général de brigade, le général Beaumont étant malade.

(1) MM. Lameth, Auguste Pétiet et Saint-Chamans. Le premier, tué depuis en Portugal; le second, aujourd'hui colonel d'état-major; et le troisième, colonel des dragons de la garde royale.

les Russes gardent toujours leur position et leurs canons. Enfin l'artillerie de la garde impériale arrive, et balaie bien vîte les environs du lac. La division Friant débouche de Telnitz, et marche sur la hauteur qu'occupe encore l'arrière-garde ennemie; le général Gardanne charge encore, et cette fois il enlève lesde rnières pièces des Russes. Dès cet instant la déroute est complète, la bataille est terminée, et jusqu'à la nuit nos troupes ne sont occupées qu'à ramasser les nombreux prisonniers qui n'ont pu s'échapper. Pendant la nuit, les débris de cette aile gauche, qui ne s'élevaient pas alors à plus de dix à douze mille hommes, coupés de l'armée principale, ne purent se réunir d'abord à elle, et par Roschowitz gagnèrent la Hongrie.

Telle fut la mémorable bataille d'Austerlitz, ou *des trois Empereurs*, ainsi que les soldats français l'appelèrent. Toute l'armée alliée avait été engagée. Tous ses divers corps battus, enfoncés et mis en déroute; cent vingt pièces de canon, toutes ayant fait feu, étaient restées sur le champ de bataille, (chose inouie jusqu'alors), et soixante furent prises le lendemain. Elle avait perdu quarante-cinq drapeaux, quarante mille hommes, dont vingt-cinq mille prisonniers, parmi lesquels on comptait quinze généraux, tous

ses bagages et ses parcs de réserve. Elle n'avait eu cependant affaire qu'à soixante mille Français ; car notre réserve ne tira pas un coup de fusil de toute la journée : son artillerie seule fit feu sur le soir, vers quatre heures. Mais telles avaient été les mauvaises dispositions du général ennemi, et les habiles combinaisons du général français, que, quelle que fût la supériorité numérique de l'armée austro-russe, partout où nous l'attaquâmes ce fut avec des corps plus nombreux que ceux attaqués ; faculté que pouvait seule nous donner une ténacité aussi héroïque que celle des divisions Legrand et Friant. Notre perte ne s'éleva pas au-delà de sept mille tués ou blessés.

Jamais, peut-être, les troupes françaises ne portèrent plus haut que dans cette journée la juste confiance qu'elles avaient en elles-mêmes ; aussi la vigueur de leur attaque, le sang-froid et l'intrépidité de leur résistance, ne laissèrent pas un seul instant la victoire douteuse. Le corps du maréchal Soult, qui exécuta avec tant de succès le mouvement qui décida du sort de la bataille, fut celui qui rendit les services les plus éclatans, tant par l'habileté de ses manœuvres et leur heureux résultat, que par la longueur du combat qu'il soutint pendant neuf heures consécutives. Il s'empara à lui seul de cent vingt pièces de

canon et de trente drapeaux. Il est juste de dire que si les Français déployèrent une grande valeur, les alliés se montrèrent également intrépides. Leur aile droite sur-tout, et à la fin de la journée les débris de leur aile gauche, acculés au lac, combattirent vaillamment. Dans la confusion de la déroute, on vit plusieurs sous-officiers russes et polonais qui, pour retarder de quelques instans la honte de rendre le drapeau qu'ils portaient, le détachaient du bois de la lance, le couvraient de leurs vêtemens, le défendaient encore, et ne se le laissaient arracher qu'en lambeaux et teint de leur sang.

L'armée française n'eut à regretter aucun officier de marque. Un seul général de brigade mourut de ses blessures. Ce fut le général Roger Valhubert : ayant eu la cuisse emportée d'un boulet, quatre soldats se présentèrent pour l'enlever : « Souvenez-vous de » l'ordre du jour, leur dit-il d'une voix sé» vère, et serrez vos rangs. Si vous revenez » vainqueurs, vous me relèverez après la ba» taille; si vous êtes vaincus, je n'attache plus » de prix à la vie. » Le colonel Morland, des chasseurs à cheval de la garde impériale, et le colonel Mazas, du 14e de ligne, furent tués. Les généraux Saint-Hilaire, Kellermann; Walter, Thiébaut, Sébastiani, Compan;

Rapp, Marisy et Démont furent blessés. Le général Friant eut quatre chevaux tués sous lui. Les colonels Gérard, aide-de camp du maréchal Bernadotte ; Corbineau du 5e de chasseurs, Lacour du 5e de dragons, Digeon du 26e de chasseurs, Bessières du 11e de chasseurs, Marès adjudant, commandant à l'état-major du maréchal Davout, furent aussi du nombre des blessés. Parmi les troupes qui se distinguèrent le plus, on cita les 14e, 17e, 36e, 40e, 43e et 55e régimens de ligne. « Mais, » disait le bulletin officiel, on n'ose nommer » aucun corps, ce serait une injustice envers » les autres, tous ont fait plus que leur de- » voir ; généraux, officiers, soldats se sont » immortalisés, et les traits de courage sont » si nombreux, qu'il faut toute la puissance » de l'Empereur pour récompenser digne- » ment tant de braves gens. »

Pendant la nuit qui suivit la bataille, l'armée ennemie, quittant sa ligne d'opération par Wischau et Olmutz, se dirigea vers la Hongrie, continua sa retraite le 3 décembre, et le 4 passa la March. L'armée française se mit à sa poursuite. Dès le 4 au matin, le maréchal Davout, qui avait réuni ses trois divisions, débordait l'aile gauche des alliés, que n'avait pu couvrir le faible corps du général autrichien Meerfeld ; et le soir, ce maréchal, ayant

tout-à-fait tourné cette gauche, se trouvait à Josephsdorf, près de Gœding. L'armée austro-russe, prise ainsi de front, de flanc et à revers, était menacée d'une destruction totale, lorsque l'armistice que lui accorda l'empereur Napoléon vint la sauver.

Dans la nuit du 2 au 3, l'empereur François avait envoyé près de Napoléon le prince Jean de Lichtenstein; mais, cette fois, ce n'était plus dans le dessein de gagner du tems que ce plénipotentiaire venait traiter; il était chargé d'obtenir une suspension d'armes à quelque prix que ce fût. La situation des alliés leur paraissait, et était réellement si dangereuse, qu'ils adhéraient à tout pourvu que l'armée française suspendît de quelques instans sa terrible marche. Avant d'accéder à ce qu'on sollicitait de lui avec tant d'instance, Napoléon voulut voir l'empereur d'Autriche. L'entrevue eut effectivement lieu le 4, à deux heures après midi, au pied d'un arbre, près du moulin de Spalenher, non loin du village de Nasedlowitz. Le monarque autrichien arriva en voiture, traversa nos avant-postes, mit pied à terre, et, accompagné de quelques officiers et du prince de Lichtenstein, s'avança vers le feu auquel se chauffait Napoléon, entouré de ses aides-de-camp et de plusieurs maréchaux. Les deux empereurs portèrent ensemble la main

au chapeau et se recouvrirent en même tems. Pendant la conférence, qui dura deux heures, les bases du prochain traité de paix furent posées et un armistice conclu pour les troupes autrichiennes. L'empereur d'Autriche s'engageait à traiter seul et sans la participation de l'Angleterre ; il assurait également que les intentions de l'empereur Alexandre étaient les mêmes que les siennes, et demandait que les troupes russes participassent à la suspension d'armes. L'empereur Napoléon y consentit, à condition que cette armée évacuerait, sans retard, l'Allemagne, la Pologne autrichienne, et retournerait en Russie par journée d'étapes, qui seraient réglées par lui, afin qu'il pût savoir, chaque jour, où elle se trouverait. La conférence terminée, les deux souverains se serrèrent amicalement la main et se séparèrent. Le général Savary, aide-de-camp de Napoléon, envoyé vers l'empereur de Russie, accompagna celui d'Autriche. Il trouva ce prince à Hollitsch, plus inquiet encore que son allié sur sa position, et disposé à toutes les concessions. Il accepta avec empressement les conditions qui lui étaient imposées, et peu de jours après l'armée russe commença sa marche rétrograde selon qu'elle avait été arrêtée.

Les négociations pour la paix avec l'Autri-

che ne furent pas de longue durée. Elle fut conclue à Presbourg, le 26 décembre, et ratifiée le lendemain à Vienne. Les principaux articles portaient : La cession par l'Autriche, à la Bavière, d'une partie du pays de Saltzbourg, du Tirol et du Vorarlberg; au Wurtemberg et à l'électorat de Baden, d'une autre portion considérable de territoire qui avoisinait ces deux Etats; au royaume d'Italie, des possessions de terre-ferme des Etats de Venise, de l'Istrie, de la Dalmatie et des îles vénitiennes. L'empereur d'Autriche reconnaissait, en outre, l'empereur des Français comme roi d'Italie, et l'érection en royaumes de la Bavière et du Wurtemberg. C'est ainsi que fut terminée la campagne de 1805; campagne brillante s'il en fût, par l'habileté des opérations stratégiques du général français et le bonheur de nos armes.

L'empereur Napoléon, voulant récompenser l'armée qui venait de conquérir la paix par de si glorieux travaux, ordonna qu'une somme de cent millions, levée sur les Etats d'Autriche, lui serait distribuée en gratification; que les officiers et soldats blessés dans cette guerre recevraient, en sus, trois mois d'appointemens; il accorda de fortes pensions aux veuves des généraux, officiers et soldats morts à la bataille d'Austerlitz, et adopta tous

leurs enfans, qu'il fit élever dans des écoles spéciales. Le lendemain de la bataille, il annonça à l'armée la victoire qu'elle venait de remporter par la proclamation suivante :

« Soldats !

» Je suis content de vous; vous avez, à la
» journée d'Austerlitz, justifié ce que j'atten-
» dais de votre intrépidité; vous avez décoré
» vos aigles d'une immortelle gloire ; une ar-
» mée de cent mille hommes, commandée
» par les empereurs de Russie et d'Autriche,
» a été, en moins de quatre heures, ou cou-
» pée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre
» fer s'est noyé dans les lacs.

» Quarante drapeaux, les étendards de la
» garde impériale de Russie, cent vingt pièces
» de canon (1), vingt généraux, trente mille
» prisonniers sont le résultat de cette journée
» à jamais célèbre. Cette infanterie, tant van-
» tée et en nombre supérieur, n'a pu résis-
» ter à votre choc, et désormais vous n'a-
» vez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en
» deux mois, cette troisième coalition (2) a

(1) Au moment de la publication de cette proclamation, Napoléon n'avait connaissance que de 120 canons et 40 drapeaux; mais il apprit ensuite que l'ennemi avait réellement perdu 180 pièces d'artillerie et 45 drapeaux.

(2) Depuis 1892 jusqu'en 1814, il a fallu sept coalitions consécutives, pour que l'étranger parvînt à imposer des lois à

» été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus » être éloignée ; mais comme je l'ai promis à » mon peuple avant de passer le Rhin, je ne » ferai qu'une paix qui nous donne des garan- » ties et assure des récompenses à mes alliés.

» Soldats ! lorsque le peuple français plaça » sur ma tête la couronne impériale, je me » confiai à vous pour la maintenir toujours » dans tout ce haut éclat de gloire qui seul » pouvait lui donner du prix à mes yeux ; » mais dans le même moment nos ennemis » pensaient à la détruire et à l'avilir ; et cette » couronne de fer, conquise par le sang de » tant de Français, ils voulaient m'obliger à » la placer sur la tête de nos plus cruels en- » nemis. Projets téméraires et insensés, que le » jour même de l'anniversaire du couronne- » ment de votre empereur vous avez anéantis » et confondus. Vous leur avez appris qu'il » est plus facile de nous braver et de nous » menacer que de nous vaincre.

» Soldats ! lorsque tout ce qui est nécessaire » pour assurer le bonheur et la prospérité de » notre patrie sera accomplie, je vous rame- » nerai en France. Là, vous serez l'objet de » mes plus tendres sollicitudes ; mon peuple » vous recevra avec joie, et il vous suffira de

la France, tant avait été long-tems redoutable à l'ennemi, cette armée dépositaire de l'indépendance nationale.

» dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour » que l'on réponde : voilà un brave! »



Le 3 *décembre* (1800 12 *frimaire an* 9). BATAILLE de HOHENLINDEN (1).

Armée du Rhin.

La bataille de Marengo avait provoqué la convention d'Alexandrie (14 juin) et celle de Parsdorf (15 juillet) entre les armées autrichiennes et les armées françaises d'Italie et d'Allemagne. Ces deux armistices conclus par les puissances belligérantes dans le dessein de négocier un accommodement définitif n'ayant point eu un résultat aussi prompt qu'on l'avait d'abord espéré, ils furent prolongés de quarante-cinq jours, à dater du 30 septembre, et un congrès ouvert à Lunéville pour le rétablissement de la paix. Bonaparte, alors premier consul de la république française, voulait que l'Autriche traitât séparément et sans la participation de l'Angleterre. Le cabinet de Vienne, que les revers essuyés par ses armées dans la dernière campagne avaient intimidé, eût accédé sans peine à cette proposition, si les traités qui la liaient à cette puissance le lui eussent permis; mais il s'était engagé à n'en-

(1) Ouvrages publiées et indiqués précédemment. — Journaux français et étrangers, notes manuscrites.

trer dans aucun arrangement particulier avec la France avant le mois de février 1801, et la crainte de ne point recevoir les subsides considérables qui lui étaient encore dus le retenait dans l'alliance de l'Angleterre, malgré son penchant à s'en détacher. Pour lever cet obstacle, Bonaparte consentit à traiter aussi avec le cabinet de Saint-James, à condition que celui-ci, préalablement et comme gage de sa bonne foi, concluerait *un armistice naval*, ainsi qu'il en existait un sur le continent. Ce n'était pas là le compte de ce cabinet, qui voulait bien paraître ne point s'opposer à la paix générale, mais dont tous les efforts étaient dirigés vers la continuation de la guerre contre la France. Aussi le projet de l'armistice naval ne fut-il pas accepté. Dès-lors le premier consul refusa d'admettre au congrès l'envoyé anglais. L'Autriche ne voulant pas traiter isolément, les négociations furent rompues. L'ordre fut aussitôt expédié aux généraux commandant nos armées d'Allemagne et d'Italie de dénoncer l'armistice et de commencer les hostilités le 26 novembre.

A cette époque, les troupes que la république française avait sur pied s'élevaient à deux cent vingt mille hommes. Le général Brune commandait l'armée d'Italie ; le général Macdonald, avec quinze mille hommes,

pénétrait en Suisse dans le dessein d'entrer dans le Tirol et de couvrir le flanc gauche de l'armée d'Italie et le flanc droit de celle du Rhin. Celle-ci, aux ordres du général Moreau, occupait la Bavière, et était postée entre l'Inn et l'Iser; le général Augereau, avec un corps gallo-batave de seize mille hommes, se portait sur le Mein, afin de couvrir le flanc gauche de l'armée du Rhin.

Les armées autrichiennes comptaient à peu près quarante mille hommes de plus que les armées françaises. Le feld-maréchal de Bellegarde, commandant l'armée d'Italie, occupait le nord de ce pays derrière la ligne du Mincio; vingt-cinq mille hommes, sous le marquis de Chasteller, occupaient le Tirol; la grande armée impériale, commandée par le jeune archiduc Jean, sous les yeux et par les conseils du général Lauer, était la plus nombreuse; elle occupait la rive droite de l'Inn, depuis Kufstein jusqu'à Passau; elle avait fortifié l'étendue de son front et établi plusieurs têtes de pont sur cette rivière encaissée, et dont les bords escarpés sont très-propres à la défense. Un corps de vingt mille hommes, détaché sous les ordres du général Klenau, et grossi par les levées de Bohême, devait agir sur la gauche du Danube, et était opposé à celui du général Sainte-Suzanne,

détaché de la gauche du général Moreau; enfin le général Simbschen, avec sept à huit mille hommes, réunis à quinze mille hommes de milices levées dans le palatinat par le baron d'Albini, observait l'armée gallo-batave et se liait avec le corps de Klenau.

Le 13 novembre, l'armistice fut dénoncé aux avant-postes des deux armées entre l'Inn et l'Iser. Le général Dessolles, qui commandait l'armée française par *intérim* (1), donna les ordres de rassemblement, et le général Moreau, qui arriva à son quartier-général à Ausbourg le 22 novembre, six jours avant la reprise des hostilités, trouva ses divisions en mouvement pour se porter sur la ligne de l'Inn.

Les Autrichiens étant maîtres des passages à cause de la forte domination de la rive droite, depuis Wasserbourg jusqu'à Passau, il était difficile de pénétrer leurs desseins et de juger s'ils prendraient l'offensive, ou se borneraient à défendre le passage. Ce dernier parti était le plus vraisemblable, et le général Dessolles, qui en avait calculé tous les avantages, les exposant au général Moreau au moment de son arrivée, lui fit apercevoir les difficultés qu'il aurait à vaincre si l'ennemi

(1) Le général Moreau avait été en France, pendant l'armistice, passer quelque tems dans sa famille.

s'obstinait à conserver cette ligne de défense en s'appuyant au Tirol.

Le général Moreau, dans l'intention d'obliger le général ennemi à découvrir son dessein et pour connaître quelles forces il avait jetées sur la rive gauche, résolut de porter son armée sur l'Inn. Le 28 novembre, il fit replier sur toutes les routes les avant-postes autrichiens; le 29, il poussa par sa droite et son centre jusque sur les bords de l'Inn, et trouva peu de résistance; le 30, son aile gauche, après un combat très-vif, parvint à déloger du village de Dorfen un corps ennemi qui paraissait vouloir gagner le flanc gauche de l'armée française et se lier avec le corps du général Klenau, qui marchait sur Landshut, menaçant ainsi de lui couper ses communications avec Munich. A la fin de la journée, cette aile gauche prit position sur les hauteurs d'Ampfingen, vis-à-vis Mühldorf, où l'ennemi avait une tête de pont.

L'archiduc Jean, cependant, au lieu de suivre les conseils que lui dictait la prudence, de se maintenir dans la forte position qu'il occupait, et d'y attendre quelqu'occasion favorable d'attaquer avec certitude son ennemi, se laissa éblouir par le faux brillant d'un projet qui souriait à sa jeunesse inexpérimentée, et que ne sut ou ne put lui faire abandonner

son vieux conseiller Lauer. Se fiant à sa supériorité numérique, ce prince se hâta, dès le début de la campagne, de prendre l'offensive. Séduit par les succès de ces grands mouvemens, de ces marches hardies par lesquelles les Français avaient souvent déconcerté les plans de leurs ennemis, il voulait envelopper l'armée du général Moreau, et pendant qu'il l'attaquerait de front entre l'Iser et l'Inn, lui faire couper sa retraite sur Munich par le corps du général Klenau, et sur Augsbourg par celui du général Hiller, débouchant du Tirol par la vallée du Lech. L'archiduc portait d'autant plus d'activité à l'exécution de ce plan gigantesque et trop au-dessus de ses forces, que le conseil aulique le pressait de porter un coup décisif dès l'ouverture de la campagne. S'abandonnant donc témérairement à cette espérance, il fit passer la majeure partie de son armée par les ponts de Mühldorf et de Kraybourg sur la rive gauche de l'Inn, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre.

Le mouvement de l'ennemi, dans la journée du 30 novembre, indiqua clairement au général Moreau que son plan était l'attaque du flanc gauche de l'armée française. Il vit aussitôt quel parti il pouvait tirer de cette manœuvre, et tous ses soins tendirent dès-lors à

achever de détacher l'armée autrichienne du Tirol, auquel elle s'appuyait; à l'attirer sur un terrain coupé, boisé, favorable aux manœuvres qu'il méditait, et sur lequel la supériorité de la cavalerie autrichienne et d'une nombreuse artillerie ne pourrait l'emporter sur celle de l'excellente infanterie française.

Le terrain que choisit le général français, pour livrer bataille à son ennemi, fut la forêt de Hohenlinden, point central entre le cours de l'Inn et celui de l'Iser, à sept lieues de distance de l'une et de l'autre rivières, et à hauteur de Munich. Ce terrain, occupé pendant l'armistice par les troupes françaises, avait été soigneusement reconnu par le général Moreau et son chef d'état-major. Cette forêt a six à sept lieues d'étendue parallèlement aux deux rivières, et une lieue et demie de profondeur. Deux chaussées seulement la traversent; l'une va à Mühldorf et l'autre à Wasserbourg. On ne trouve entre ces deux routes que des chemins vicinaux de communication pour les coupes de bois, et qui sont presque impraticables en hiver. Depuis Mühldorf jusqu'à Hohenlinden, le pays est montueux, tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bouquets de bois, et ce n'est qu'après avoir traversé la forêt et dépassé le hameau de Hohenlinden qu'on entre dans la

belle plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Iser. Cette configuration du terrain forme un long et étroit défilé, dans lequel Moreau espéra engager son présomptueux ennemi.

Le 1er décembre, à la pointe du jour, l'archiduc déploya dans la plaine d'Ampfingen les plus fortes masses de son armée, qui avaient passé l'Inn à Mühldorf, et attaqua impétueusement notre aile gauche, que commandait le général Grenier. Dans le même tems une autre colonne passait cette rivière à Kraybourg, cherchant à couper la gauche du centre. Le général Grenier soutint le combat pendant cinq heures sans être rompu; mais toute l'armée ennemie ayant passé la rivière, et un corps de douze mille hommes qui marchait sans combattre se dirigeant pour tourner notre gauche, le général Moreau fit replier cette aile, et se rapprocha de Hohenlinden.

Le succès de cette journée, qui fut tout entier pour les Autrichiens, leur inspira une grande confiance. Ils crurent à cause de la grande étendue de la ligne de bataille, et de la présence du général en chef, avoir combattu non pas seulement trois divisions, mais toute l'armée française. Cette confiance, qui leur fut si funeste, s'accrut encore le lendemain par la continuation de la retraite des divisions françaises, que Moreau fit rentrer dans les posi-

tions qu'elles occupaient à la rupture de l'armistice; celle-là même où il souhaitait le plus d'engager une affaire générale. Voici comment il disposa ses troupes dans la journée du 2 décembre, pour profiter des fautes de son ennemi.

L'aile gauche, sous le général Grenier, appuyait sa droite à Hohenlinden, sa gauche à Hartoffen, couvrant les débouchés de l'Issen et Munich; position défensive parfaitement masquée, et dont l'abord était partout difficile. Elle eut l'ordre de se borner à s'y maintenir jusqu'au moment où le général en chef lui donnerait lui-même l'ordre d'attaquer; la réserve de cavalerie fut mise à la disposition du général Grenier, et envoya une brigade à Herding, pour éclairer la marche du général Kienmayer, qui avec douze mille hommes débouchait de Dorfen et menaçait Munich. Le corps du général Sainte-Suzanne ayant repassé le Danube, se porta sur Freysingen pour arrêter le corps du général Klenau, qui avait déjà dépassé Landshut. La division du centre, sous les ordres du général Grouchy, appuyait sa gauche à Hohenlinden, et s'étendait en coupant la chaussée le long de la lisière du bois, dans la grande éclaircie qu'on trouve en sortant du défilé. A la droite d'Hohenlinden, près d'Ebersperg, sur la route de Munich à Was-

serbourg, était la division Richepanse. A sa droite, un peu plus en arrière, se trouvait la division Decaen. Le général Lecourbe, commandant l'aile droite, s'était rapproché de la division Decaen, et occupait Helfendorf et Rosenheim.

Le mouvement des principales forces de l'ennemi, décidément dirigé sur Munich par la chaussée de Mühldorf, à travers la forêt de Hohenlinden, et ceux des corps détachés de son aile droite, indiquant l'effort qu'il méditait de faire contre la gauche de l'armée française, le général Moreau donna l'ordre au général Richepanse de se mettre en marche à la pointe du jour, et de se porter à travers la forêt par Saint-Christophe sur Mattenpot, pour tomber sur les derrières de l'armée autrichienne lorsqu'elle serait engagée dans le défilé. Le général Decaen reçut l'ordre de suivre le mouvement du général Richepanse, et le général Lecourbe de venir remplacer le général Decaen, afin d'observer la chaussée de Wasserbourg.

Le 3 décembre, l'armée autrichienne poursuivit sa marche sur trois colonnes, et dans un ordre tel que la plus parfaite sécurité et la certitude de ne rencontrer aucun obstacle sérieux auraient pu le déterminer. La colonne du centre, où se trouvait le gros de l'armée

ennemie et l'archiduc, marchait directement par la grande route sur Hohenlinden, l'infanterie en tête, le grand parc d'artillerie ensuite, sans intervalle, et toute la réserve de cavalerie fermait la marche. La colonne de gauche était dirigée par Saint-Christophe, pour gagner la chaussée de Wasserbourg. La colonne de droite se portait sur Burgrain, vers notre aile gauche. L'archiduc supposait que l'ensemble de ce grand mouvement aurait déjà contraint les Français d'évacuer Munich, et qu'il ne les trouverait que sur la ligne du Lech.

Cette espérance fut promptement déçue. Les colonnes autrichiennes, mises en mouvement deux heures avant le jour, ne rencontrèrent d'abord en entrant dans la forêt aucun autre obstacle que celui des chemins dégradés par le mauvais tems. La neige, tombant à gros flocons, retardait la marche et rendait incertaine la direction des corps qui ne suivaient pas la grande route.

Vers huit heures les avant-postes de la division Granjean, sur la grande route, furent repliés, et bientôt après le corps du général Grouchy fut attaqué sur son front et par son flanc droit, appuyé au bois qui longe parallèlement la plaine. L'archiduc ne croyant avoir affaire qu'à une division d'arrière-garde,

voulut profiter de la supériorité de ses forces sur ce point, pour l'enfoncer du premier choc. Toute son infanterie arrivant, ne pouvant se déployer, se serrait en masse, et ne pouvait presque point agir dans ce long défilé où l'artillerie était déjà engagée, et n'avait sur ses flancs aucune issue.

Le premier effort fut dirigé sur le front du corps du général Grouchy. Le général de brigade Bonnet, avec la 108e demi-brigade, le soutint long-tems avec une inébranlable fermeté; son brave chef Marcognet (1) fut grièvement blessé et prisonnier. Les Autrichiens commençaient cependant à gagner du terrain, lorsque les généraux Grouchy et Grandjean, à la tête d'un bataillon de la 46e, firent une charge si vigoureuse, qu'ils culbutèrent, après une sanglante mêlée, tout ce qui avait débouché du bois, y pénétrèrent et rétablirent le combat. Les rangs étant rompus par les arbres et les inégalités du terrain, on se battit long-tems corps à corps. L'avantage resta aux Français, qui firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Spanochi, conduisant cette attaque.

Dans le même tems, l'aile droite de l'ennemi débouchait en face de notre aile gauche. Le général Grenier la fit aborder de front

(1) Aujourd'hui lieutenant-général en retraite.

par la division du général Ney. L'impulsion fut si vive qu'en un instant plus de mille prisonniers et dix pièces de canon tombèrent entre les mains de cette division.

A sept heures du matin, le général Richepanse avait quitté avec sa division le village d'Ebersperg, et se dirigeait sur Mattenpot pour attaquer sur ses derrières la colonne du centre, engagée dans le défilé où elle était refoulée par le général Grouchy. Il marchait à la tête de ses troupes à travers bois, par des chemins affreux, dont les guides ne pouvaient même reconnaître la direction, parce que la neige, qui tombait comme par nuée, effaçait toutes les traces, et ne permettait pas de démêler les objets à dix pas devant soi. La moitié de la division (les 8e, 48e de ligne et le 1er de chasseurs à cheval) avait dépassé le village de Saint-Christophe, lorsque la colonne autrichienne de gauche, qui marchait pour gagner la chaussée de Wasserbourg, rencontra cette division française, l'attaqua par le flanc et la coupa à peu près par le centre. Le général Drouet, qui commandait la seconde brigade, se trouva séparé de la première, arrêté et forcé de se mettre en bataille ; la fusillade s'engagea vivement. Richepanse, décidé à atteindre avec le peu de forces qui lui restaient le but de l'opération qui lui était con-

fiée, ne s'en laissa pas détourner; et poursuivant sa marche, il ordonna au général Drouet d'occuper fortement l'ennemi jusqu'à ce que le général Decaen, déjà parti d'Ebersperg, arrivât pour le dégager. Belle résolution dans la circonstance la plus difficile! s'écrie le brillant écrivain (1) dont nous avons extrait cette relation. Admirable exemple de fidélité dans l'exécution des ordres du général en chef!

Le général Richepanse arriva enfin au village de Mattenpot, avec sa petite colonne, à peine forte de cinq mille hommes, et six pièces d'artillerie, qu'il n'avait pu faire suivre qu'en surmontant les plus grandes difficultés. En débouchant par l'éclaircie ou petite plaine de Mattenpot, il fut arrêté par huit escadrons de cuirassiers, qui marchant à la suite de l'artillerie autrichienne allaient à leur tour s'engager dans le funeste défilé. La colonne française, reçue vigoureusement par huit pièces d'artillerie, qui, placées sur la route, tiraient à mitraille, ne put débusquer cette cavalerie. Voyant le nombre d'ennemis s'accroître à chaque instant, et dans l'incertitude si le général Drouet avait pu se dégager et le suivre, Richepanse renonça à déboucher sur la route, et se détermina à se jeter en masse

(1) Le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.

dans le défilé, à travers bois, pour porter le désordre sur les derrières de l'ennemi. Cette manœuvre fut exécutée avec la rapidité de la foudre. Le général Walter, avec la 8e demi-brigade, se dirigea vers la forêt de Hohenlinden, contint les huit escadrons, leur faisant tête et combattant en arrière-garde, pendant que le général Richepanse, à la tête de la 48e, pénétra dans la forêt.

Le canon du combat de Mattenpot avait déjà, mais trop tard, attiré l'attention de l'archiduc, qui avec une réserve de grenadiers hongrois marchait à la suite du parc. Il rebroussa chemin pour venir défendre l'entrée de la forêt. Plusieurs décharges à mitraille et la mousqueterie des tirailleurs répandues dans le bois ne firent qu'accélérer le mouvement des Français. Trois bataillons de grenadiers hongrois, réunis en colonne serrée, barrant la chaussée, s'avancèrent au pas de charge. Dans ce moment décisif, Richepanse en se retournant vers les braves qui le suivaient, leur dit : « Grenadiers de la 48e, que dites-vous de ces hommes-là ? — Général, ils sont morts », s'écrient-ils, et croisant la baïonnette, ils se précipitèrent sur l'ennemi. Le choc fut terrible, les Hongrois furent culbutés, et l'impulsion une fois donnée, la co-

lonne française renversa toutes les masses qui lui furent sucessivement opposées.

Ceci se passait au moment même où le général Ney enfonçait, à la sortie du défilé, vers Hohenlinden, les bataillons qui tentaient de s'y maintenir. On vit alors cette énorme colonne, pressée de toutes parts dans le défilé, tourbillonner, rompre ses rangs, et se précipiter en désordre dans la forêt. Les fuyards, poursuivis à travers les sapins, rencontraient partout la mort, et ne trouvaient de salut que dans la générosité du vainqueur. Quatre-vingts pièces d'artillerie furent abandonnées sur la chaussée, couverte de cadavres, de blessés, de chevaux épouvantés, d'armes et de débris de toute espèce. Ce fut au milieu de cette scène de carnage que les troupes des généraux Ney et Richepanse se reconnurent, et annoncèrent par leurs cris de victoire que la réunion était opérée. Richepanse revint aussitôt sur ses pas pour soutenir le général Walter, fortement engagé avec la cavalerie ennemie du côté de Mattenpot : il le rencontra grièvement blessé et porté par ses soldats. La brigade du général Drouet, dégagée par le général Decaen, rejoignit alors la première brigade. Le général Richepanse, après avoir bordé avec son infanterie les deux côtés de la forêt à l'entrée du défilé, déboucha sur la

chaussée avec sa cavalerie, et poursuivit celle de l'ennemi, qui se retira précipitamment sur Mühldorf.

Le général Decaen, après avoir dégagé le général Drouet, laissa le général Knessewitz, commandant la légion polonaise, pour contenir entre Saint-Christophe et Mattenpot la colonne de gauche autrichienne, qui s'avançait vers la chaussée de Wasserbourg, et avec le reste de sa division il marcha à travers bois, se réunit au général Grouchy au fort de la mêlée, et concourut à achever la déroute.

A deux heures après midi, le général Moreau avait gagné la bataille : sa belle manœuvre avait complètement réussi. Le centre de l'armée autrichienne était entièrement en déroute ; mais les ailes combattaient avec acharnement. Elles se trouvaient tellement avancées à plus de deux lieues de distance en deçà et au-delà de la chaussée, et la confusion était si grande, que les généraux qui les commandaient ne pouvant connaître encore, à cause de l'épaisseur de la forêt, l'événement arrivé dans le défilé, s'obstinaient à exécuter les premiers ordres qu'ils avaient reçus : ils se maintenaient dans leurs positions.

Le général Grenier, avec les divisions d'infanterie Legrand et Bastoul, la cavalerie sous le général d'Hautpoul et une brigade de ré-

serve de la division Ney, soutenait l'effort de la colonne de droite ennemie, et du corps de Kienmayer, qui s'étaient réunis. Dès qu'il fut informé de la défaite du centre, il reprit l'offensive. Les positions autrichiennes furent prises et reprises plusieurs fois. Le général Legrand parvint à repousser les troupes qui lui étaient opposées. Le général Bonnet, de la division Bastoul, fit quinze cents prisonniers, et prit six pièces de canon. Enfin une dernière charge de cette division, dans laquelle le général Bastoul fut grièvement blessé, soutenue par les brigades de cavalerie Fauconet et Joba, enfonça l'ennemi, qui abandonna le champ de bataille le plus obstinément disputé.

Dans le même tems, à notre droite, le général Decaen combattait à-la-fois contre les troupes qui cherchaient à gagner la chaussée de Wasserbourg, et contre les débris de la colonne du centre, qui tentaient de se rallier à celles-là. Le général Knessewitz, qu'il avait laissé en position à Saint-Christophe, avait soutenu toute la journée le combat le plus inégal. Il allait être enfin accablé, quand le général Durutte, qui venait de faire mettre bas les armes à neuf cents Autrichiens ralliés, attaqua le corps aux prises avec le général polonais, et décida sa retraite.

Ainsi se termina cette célèbre bataille. Elle fut complètement gagnée, dit le général Mathieu Dumas, par l'exécution la plus vigoureuse et la plus littérale du plan prémédité; exemple rare dans les fastes militaires (1). A quatre heures du soir, onze mille prisonniers, dont cent soixante-dix-neuf officiers, les généraux Deroy et Spanocchi, cent pièces de canon, étaient entre les mains des Français. L'ennemi perdit encore près de six mille hommes restés sur le champ de bataille. Ces résultats eussent encore été plus considérables, si la plus longue nuit d'hiver et la rigueur de la saison n'eussent favorisé la retraite précipitée de tant de corps rompus. Dans la nuit, un grand nombre de soldats autrichiens, égarés et prêts à périr de faim, jetèrent leurs armes et vinrent aux bivouacs des vainqueurs se rendre prisonniers. La perte des Français fut à peu près de deux mille cinq cents tués ou blessés.

L'éclatant succès de cette bataille, qui ne devait rien au hasard, plaça le général Moreau au premier rang des grands généraux du siècle; sa réputation avait commencé à briller en 1796 par la sagesse de sa retraite à travers la

(1) La bataille de Marengo (14 juin) et celle d'Austerlitz (2 décembre), furent également gagnées par une exécution aussi rigoureuse du plan conçu par Napoléon.

forêt Noire ; cette dernière campagne qu'il fit à la tête des armées françaises la consolida et fera long-tems vivre son nom dans la postérité.

Le soir de la bataille, Moreau reçut les félicitations de ses généraux ; il n'y répondit qu'en leur attribuant la plus grande part de la gloire de cette journée. Il les chargea de témoigner sa reconnaissance aux troupes dont la valeur les avait si bien secondés. Il répéta souvent que l'armée devait la victoire à l'intrépidité du général Richepanse, qui le premier la décida en prenant et exécutant deux fois la plus hardie résolution ; aux belles manœuvres du général Grenier ; à l'ardeur des attaques conduites par les généraux Ney, Grouchy, Bonnet, Bastoul, Grandjean, Decaen, et à l'imperturbable constance de la légion polonaise, qui, sous les ordres du général Knessewitz, combattait sous ses yeux pour la première fois. Aussi modeste que généreux, il ne laissa éclater sa joie que par ces paroles : « Mes amis, vous avez conquis » la paix ! oui, c'est la paix, la paix que nous » venons de conclure ! »

Si la paix ne fut pas le résultat immédiat de la journée de Hohenlinden, du moins est-il vrai que ce coup porté à l'Autriche fut décisif. L'archiduc Jean, qui avait manqué d'être

pris dans la déroute du centre de son armée, se hâta de repasser l'Inn à Mühldorf et Kraybourg. Le 12 décembre, toute l'armée française avait passé cette rivière. Le 25, son avant-garde n'était qu'à deux journées de Vienne, lorsque l'empereur François, pour éviter la prise de sa capitale, conclut à Steyer un armistice qui ne fut signé qu'après qu'il eut consenti à traiter de la paix sans la coopération de l'Angleterre. Les négociations entamées à Lunéville furent reprises, et le 9 février suivant la paix fut conclue entre l'Autriche, la France et ses alliés.

Le 3 *décembre* 1800 (12 *frimaire an* 9).

COMBAT DE BURG-EBERACH.

Le même jour que Moreau battait l'archiduc Jean à Hohenlinden, le général Augereau forçait à la retraite le général autrichien Simbschen. Armée gallo-batave.

Après que l'armistice eut été dénoncé, l'armée gallo-batave se mit en mouvement le 24 novembre, et marcha sur Wurtzbourg, dont elle s'empara le 30. Le 3 décembre, le général Augereau voulant chasser de sa position sur la Rednitz le général autrichien, le fait attaquer par la division Duhesme, sur les hauteurs du village de Burg-Eberach. Après un vif combat de quatre heures, l'ennemi fut

enfoncé et se retira en désordre, laissant sur le champ de bataille huit à neuf cents tués, blessés ou prisonniers.

Le 3 *décembre* 1806. PRISE DE GLOGAU.

Grande armée. — Silésie.

Lorsque l'armée française eut battu l'armée prussienne à Iéna, et occupé la Prusse, elle se porta en Pologne. Les troupes des princes alliés de la France entrèrent en Silésie sous le commandement du prince Jérôme, frère de l'empereur Napoléon, pour faire le siége des diverses places fortes de cette province. Le général français Vandamme, avec les troupes wurtembergeoises, bloqua Glogau, et ayant reçu de l'artillerie de siége, le 29 novembre il bombarda cette place, qui se rendit le 2 décembre. Le lendemain, la garnison, forte de deux mille cinq cents hommes, en sortit prisonnière de guerre. On trouva dans la place deux cents pièces d'artillerie et des magasins considérables.

Le 3 *décembre* 1813. COMBAT DE ROVIGO.

Armée d'Italie.

Pendant que la grande armée française, battue à Leipsick (18 octobre), se repliait sur le Rhin, l'armée d'Italie, sous les ordres du prince Eugène, vice-roi, disputait aux Autrichiens le terrain pied à pied. Le 3 décembre, le général Deconchy (1) voulant re-

1) Aujourd'hui inspecteur d'infanterie.

jeter derrière l'Adige les troupes du général Marschall, les attaque dans la direction de Rovigo. Trois bataillons ennemis furent enlevés, la ville de Rovigo prise, et les Autrichiens chassés en désordre de l'autre côté de l'Adige. Leur perte fut de quatre cents hommes hors de combat et de neuf cents prisonniers; celle des Français fut d'une cinquantaine de tués ou blessés.



Le 4 décembre 1793 (14 *frimaire an* 2).

COMBAT DE BERCHEM.

Armée du Rhin.

Le général Pichegru, commandant l'armée du Rhin, manœuvrant de concert avec le général Hoche pour débloquer Landau, voulut savoir quelles étaient les forces qui se trouvaient à l'extrême gauche de l'armée prussienne, postée sur la Lauter. En conséquence, le 2 décembre il fait attaquer le village de Berchem, quartier-général du prince de Condé, qui commandait le corps d'émigrés français. Berchem est d'abord emporté par les républicains; mais les bataillons nobles qui formaient l'infanterie du prince les en chassent, s'y maintiennent, et les forcent à la retraite, après leur avoir pris sept pièces de canon. Le duc de Bourbon, fils du prince de Condé, y fut grièvement blessé.

Le surlendemain, Pichegru attaqua de nouveau le village de Berchem, et s'en rendit définitivement maître. Le prince de Condé ne chercha point à le reprendre, et se mettant en retraite sur Haguenau, il abandonna ses positions sur la Lauter.

Le 4 décembre 1808. PRISE DE MADRID.

Espagne. Vainqueur à Burgos et au Sommo-Sierra (10 et 30 novembre), l'empereur Napoléon, avec le centre de l'armée française, s'avançait sur Madrid, poussant devant lui les troupes espagnoles, qui fuyaient dans le plus grand désordre. Le 2 décembre, dans la matinée, il devança le gros de l'armée, et arriva avec sa cavalerie sur les hauteurs qui avoisinent la capitale de l'Espagne. Les habitans de Madrid n'avaient songé à se défendre que depuis quinze jours, seulement lorsqu'ils apprirent la défaite de l'armée espagnole; et tous leurs efforts se ressentaient de leur précipitation et de leur inexpérience. Ils avaient placé de l'artillerie derrière des coupures et des barricades; élevé des retranchemens avec des balles de laine et de coton; les rues étaient dépavées, et les pavés placés de manière à les faire pleuvoir sur les assaillans. Les maisons, à l'entrée des principales rues, étaient remplies de gens armés, placés aux fenêtres derrière

des matelas. Le Retiro seul avait été fortifié avec quelque soin. C'est un château royal, situé sur une hauteur qui domine la capitale. Un aide-de-camp du maréchal Bessières ayant été sommer la ville d'ouvrir ses portes, manqua d'être mis en pièces par la populace furieuse, et ne dut son salut qu'à la protection des troupes de ligne.

Napoléon employa la soirée du 2 à reconnaître les alentours de Madrid pour disposer l'attaque. La division d'infanterie du corps du maréchal Victor étant arrivée à sept heures du soir, la brigade du général Maison (1), soutenue de quatre pièces d'artillerie de la garde, fut chargée de s'emparer des faubourgs. Les voltigeurs du 16e léger débusquèrent les Espagnols de quelques maisons avancées, et du grand cimetière qu'ils occupèrent. Le général Maison fut blessé dans cette attaque. La nuit fut employée à placer l'artillerie et à faire tous les préparatifs d'une attaque vigoureuse pour le lendemain.

Un officier espagnol pris à Sommo-Sierra, envoyé à minuit pour sommer de nouveau la ville, revint annoncer que les habitans persistaient à se défendre. Le 3, à neuf heures du matin, la canonnade commença.

(1) Aujourd'hui lieutenant-général, pair et gouverneur de la première division militaire.

Trente pièces de canon, sous les ordres du général Sénarmont, battaient en brêche les murs du Retiro, tandis que vingt pièces d'artillerie de la garde et quelques troupes légères faisaient sur un autre point une fausse attaque pour diviser les forces de l'ennemi. Les voltigeurs de la division Villate entrèrent par la brêche dans le jardin du Retiro, suivis en peu d'instans de tout leur bataillon. En moins d'une heure, les quatre mille soldats de ligne espagnols qui défendaient ce point principal furent culbutés. A onze heures, nos troupes occupaient les postes importans de l'observatoire, de la fabrique de porcelaines, de la grande caserne, et de l'hôtel de Médina-Cœli. Maîtres de tout le Retiro, les Français pouvaient en peu d'heures incendier Madrid et l'écraser sous une grêle de boulets et d'obus.

La canonnade cessa alors de se faire entendre. Les progrès des troupes furent arrêtés sur tous les points, et on envoya dans la place un troisième parlementaire. L'empereur voulait ménager la capitale du royaume qu'il destinait à son frère; car on établit bien un camp sur des ruines, mais non pas une cour. La destruction de cette ville eût privé d'ailleurs l'armée de ressources considérables.

A cinq heures après midi, le général Morla,

chef de la junte militaire, et D. B. Yriarte, député de la ville, vinrent au quartier-général français. Ils demandaient une suspension d'armes de vingt-quatre heures pour persuader au peuple de se rendre. Napoléon les traita avec une grande sévérité. Il reprocha amèrement au général Morla la violation de la convention de Baylen (19 juillet) et le massacre des prisonniers français en Andalousie. Il renvoya les deux députés en leur donnant jusqu'au lendemain six heures du matin pour ouvrir les portes, menaçant de passer par les armes toutes les troupes, si Madrid n'était pas rendu à l'heure assignée.

Pendant la nuit, la troupe de ligne et seize pièces d'artillerie sortirent de Madrid, où régnaient la terreur et la plus horrible confusion. Le 4, à six heures du matin, le général Morla et le gouverneur D. F. de la Vera apportèrent les clefs de la ville. A dix heures les Français en occupèrent les portes; le général Belliard (1) en prit le commandement, et un pardon général fut proclamé.

Le 5 décembre 1792 (15 *frimaire an* 1er).

COMBAT DE LA MONTAGNE VERTE.

Armée de la Moselle.

Le général Beurnonville, commandant l'ar-

(1) Aujourd'hui lieutenant-général, comte, pair, et porté sur le tableau de disponibilité.

mée de la Moselle, attaque les Autrichiens en position et retranchés sur la hauteur appelée *la montagne Verte*, vers Luxembourg. Déjà nos troupes, repoussant la première ligne ennemie, arrivaient sur les redoutes, lorsqu'une colonne autrichienne, venant du camp de Luxembourg, menaça de tourner les Français, et força le général Beurnonville à la retraite.

Le 5 *décembre* 1793 (15 *frimaire an* 2).

COMBAT D'ANGERS.

Vendée. L'armée royaliste de l'Ouest avait éprouvé plusieurs défaites depuis que, quittant la Vendée, elle avait passé de l'autre côté de la Loire. Les chefs résolurent d'abandonner un pays qui leur était si funeste, et de reporter la guerre civile sur son premier théâtre. L'armée se dirigea en conséquence vers Angers, dans le dessein de s'emparer de cette ville, afin d'assurer le passage sur l'autre rive du fleuve.

Quatre mille hommes de troupes républicaines, sous les ordres des généraux Danican (1) et Boucret, formaient la garnison de cette ville. A l'approche de l'armée vendéenne, la garde nationale prit les armes,

(1) Ce général passa depuis au parti royaliste, et il est resté en Angleterre jusqu'en 1814, qu'il rentra en France.

décidée à s'ensevelir sous les ruines plutôt que de se rendre.

Le 5 décembre, à onze heures du matin, les royalistes attaquèrent et s'emparèrent des faubourgs, abandonnés par les habitans. Depuis la porte Saint-Aubin jusqu'à la Haute-Chaîne, vingt pièces d'artillerie garnissaient les remparts, qu'on avait relevés avec des sacs remplis de terre. La troupe réglée occupait tous les retranchemens, et les Angevins avaient demandé les postes les plus périlleux. Partageant le danger commun, les femmes mêmes portaient les munitions sous le feu le le plus violent, et secouraient les blessés. Les assiégeans attaquaient vigoureusement; les assiégés résistaient avec constance. Le général républicain Beaupuy, resté blessé dans Angers, se transporte sur les remparts, où il est de nouveau blessé. Plusieurs officiers supérieurs et l'officier municipal Lebreton sont tués sur la muraille.

Le combat dure toute la journée et se renouvelle le lendemain 6 avec la même opiniâtreté. Cependant la longue résistance des républicains ralentit l'ardeur des royalistes, et la nouvelle d'un rassemblement de forces à Châteaubriant, qui doit secourir la place, achève de les décourager. Le brave Laroche-Jacquelein leur représente en vain qu'ils n'ont

plus qu'un effort à faire pour pénétrer dans la ville par une brêche que leur canon vient d'ouvrir; en vain, pour relever leur courage abattu, il y marche lui-même, suivi des principaux chefs, Forestier, Désessarts, Boispréau, etc.; ce dernier est tué, Désessarts est blessé dangereusement; mais les soldats ne secondent point l'audace de leurs officiers, et de toutes parts ils demandent la retraite. Elle est ordonnée enfin, après trente heures d'un combat opiniâtre, et l'armée royaliste, laissant trois canons et trois cents morts sur le champ de bataille, se dirige sur la Flêche, dont elle s'empare en chassant la garnison républicaine qui occupait cette ville.

Le 5 *décembre* 1798 (15 *frimaire an* 7).

COMBAT DE CIVITA-CASTELLANA.

Armée de Rome.

L'armée napolitaine, forte de soixante-dix mille hommes, sous le général autrichien Mack, ayant forcé les troupes françaises d'évacuer Rome, s'était emparée de cette capitale du monde chrétien. Après y être resté quelques jours dans l'inaction, le général ennemi fit marcher quarante mille hommes contre la droite de l'armée républicaine, qui s'appuyait au fort de Civita-Castellana, sur la route de Rome à Florence, et comptait à peine six mille hommes, aux ordres du général

Macdonald. Ces quarante mille hommes attaquèrent le 5 décembre, sur cinq colonnes; mais les habiles dispositions du général français, la vigoureuse intrépidité des troupes, firent échouer les desseins de l'ennemi. Malgré son énorme supériorité numérique, mis en déroute de tous côtés, il prit la fuite dans le plus grand désordre, laissant au pouvoir des Français vingt-quatre pièces de canon; cinq mille tués, blessés ou prisonniers, et plus de dix mille fusils.

Le général de brigade Kellermann (1), commandant l'avant-garde de l'armée républicaine, composée seulement de deux bataillons, trois escadrons de chasseurs, et deux pièces d'artillerie légère, contribua beaucoup au succès de cette journée par ses manœuvres et son audace. Attaqué par la première colonne ennemie, forte de huit mille hommes, il lui en tua trois cents, en fit prisonniers trois mille, lui prit quinze pièces de canon, trente caissons, tous ses bagages, et sa caisse militaire.

Le 5 *décembre* 1799 (14 *frimaire an* 8).

Reddition de Coni.

Armée d'Italie.

La bataille de Genola (4 novembre) avait été livrée par le général Championnet, prin-

(1) Aujourd'hui lieutenant-général en disponibilité.

cipalement pour faire lever le siége de Coni, que le général autrichien Mélas pressait vivement. La perte de cette bataille ayant forcé l'armée française de rentrer en Piémont, cette place, livrée à elle-même, fut attaquée avec une nouvelle vigueur. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 26 au 27 novembre, et deux cents pièces d'artillerie ouvrirent le feu toutes à-la-fois le 2 décembre suivant. Plusieurs redoutes et magasins à poudre sautèrent; l'incendie, sans cesse rallumé par une pluie de bombes et d'obus, détruisit une partie de la ville. Enfin, après neuf jours de tranchée ouverte, le commandant français n'espérant plus être secouru, capitula le 5 décembre. La garnison, forte de deux mille cinq cents hommes, fut prisonnière de guerre.

Le 6 décembre 1793 (16 *frimaire an* 2).

COMBAT DE VILLELONGUE.

Pyrénées orientales.

Le général Ricardos, commandant l'armée espagnole, fait attaquer par le général Courten la gauche de l'armée française, occupant la petite ville de Villelongue et le village de la Roque. Assaillis à l'improviste, les républicains perdent leurs positions et sont contraints à la retraite, qu'ils continuent jusque

entre Elne et Argelès, ayant éprouvé une perte considérable.

Le 6 *décembre* 1806. COMBAT ET PRISE DE THORN.

Après que la bataille d'Iéna (14 octobre) eut soumis la Prusse à l'armée française, celle-ci s'avança en Pologne et marcha sur la Vistule. Le 6 décembre, le colonel Savary, du corps du maréchal Ney, à la tête du 14e régiment d'infanterie, des grenadiers et voltigeurs des 96e de ligne et 6e léger, passa ce fleuve dans des bateaux, malgré le feu des Prussiens, qui occupaient la rive droite. Ayant abordé, il les attaque, entre avec eux dans la ville de Thorn et les en chasse. Les troupes du corps d'armée passent successivement et prennent position en avant de la place. Grande armée. — Pologne.

Le 6 *décembre* 1808. PRISE DE ROSES.

Pendant que les provinces du centre et du nord de l'Espagne se battaient contre les troupes françaises avec plus de courage que d'ensemble, pour le maintien de leur indépendance, la Catalogne les surpassait par le zèle de ses habitans, qui mettaient plus d'énergie et d'ensemble dans leurs attaques. Depuis le mois de juillet, le général Duhesme était blo- Espagne.

qué dans Barcelonne. Le général Gouvion Saint-Cyr, commandant le septième corps de l'armée d'Espagne, dans le dessein de débloquer cette place, mit préalablement le siége devant Roses, place forte sur le bord de la Méditerranée. Le 6 novembre, il la fit investir par la division du général Reille. La garnison fit plusieurs sorties qui eurent d'abord quelque succès; mais bientôt elle fut resserrée de manière à ne pouvoir dépasser les remparts. La tranchée fut ouverte la nuit du 17 au 18 novembre. Le 24, le général Alvarez, à la tête de six mille Catalans, attaqua les postes de la division Souham, qui couvrait le siége; mais il fut repoussé et contraint de repasser la Fluvia. Le 28, la brêche étant jugée praticable, et le gouverneur ayant refusé de répondre à la sommation qui lui fut adressée, nos troupes enlevèrent la ville de vive force, et forcèrent la garnison à se réfugier dans la citadelle. Celle-ci capitula enfin le 5 décembre, et le lendemain le général Reille en prit possession. Six vaisseaux anglais, qui se trouvaient dans la rade, ne pouvant sauver la garnison, prirent le large dès qu'elle eut capitulé. On trouva dans la place soixante-cinq pièces de canon et une quantité considérable de projectiles. Le nombre des prisonniers faits pendant le siége s'éleva à trois mille sept

cents hommes, qui furent envoyés en France.

Maître de Roses, le général Saint-Cyr dirigea son armée sur Barcelonne, et il rétablit les communications avec cette place, le 17, après avoir battu un corps ennemi, comme nous le verrons au 16 décembre.



Le 7 *décembre* 1798 (17 *frimaire an* 7). OCCUPATION DE TURIN ET DU PIÉMONT.

Le roi de Sardaigne, que le général Bonaparte avait contraint à faire la paix avec la république française, lorsqu'il eut battu le général autrichien Beaulieu, à Millesimo (11 avril), n'avait point pris part depuis aux troubles qui agitaient l'Italie; mais ce prince étant mort, son fils Charles-Emmanuel, entouré d'autres conseillers, jugea qu'il ne lui convenait pas de suivre la conduite que son père lui avait tracée. Il prêta l'oreille aux propositions du roi de Naples, qui alors s'avançait sur Rome avec une nombreuse armée, et aux promesses des autres princes ligués contre la France. Dès-lors son éloignement pour les Français ne se déguisa plus : ils furent vexés, maltraités, assassinés dans tout le Piémont; et tout indiquait que ce souverain n'attendait qu'une occasion favorable pour se joindre à la coalition. Le directoire de la république

Armée d'Italie.

française, après plusieurs démarches infructueuses auprès de ce prince, pour l'engager à maintenir l'harmonie qui existait avant lui entre les deux Etats, se décida à lui déclarer la guerre.

Le général Joubert, commandant les troupes françaises dans la Lombardie, fut chargé de la conquête du Piémont. Le 6 décembre, il entra sur le territoire piémontais. Pendant que la division du général Victor et la réserve commandée par le général Dessolles se dirigeaient sur Novarre et Verceil, et que divers détachemens de troupes françaises s'emparaient sans coup férir de Novarre, de Suze, de Coni et d'Alexandrie, la division Montrichard marchait sur Turin. Quelques troupes piémontaises qui se trouvaient de ce côté voulurent d'abord faire résistance, mais du premier feu elles lâchèrent le pied, et se retirèrent sur Turin. Les Français les suivirent et entrèrent en même tems qu'elles dans la capitale du Piémont. Ils furent accueillis avec de grandes démonstrations de joie de la part du peuple; la ville fut illuminée, et la populace, qui dans les momens d'effervescence est la même dans tous les pays, brûla l'effigie du roi sur la place publique, après l'avoir traînée dans toutes les rues.

L'apparition si subite des troupes républi-

caines dans Turin avait frappé de terreur le roi et toute sa cour. Au lieu de fuir, Charles-Emmanuel resta enfermé dans son palais, et consentit sans difficulté à conclure, avec l'adjudant-général Clausel, un acte par lequel il renonçait à tous ses droits sur le Piémont, et ordonnait à l'armée piémontaise de se considérer à l'avenir comme faisant partie de l'armée française en Italie. Il désavouait positivement tous les actes antérieurs de son gouvernement et se soumettait à *recevoir* l'autorisation de se retirer en Sardaigne. Il s'engageait, en outre, à ne jamais donner entrée, dans les ports de cette île, aux vaisseaux des puissances qui seraient en guerre avec la république française.

Le 9 décembre, le général Joubert arriva à Turin et ratifia la convention arrêtée; quelques heures furent accordées au roi pour sortir de sa capitale, et ce prince, vraiment digne de pitié, quitta son palais à dix heures du soir, accompagné de trente voitures, et escorté par des détachemens de dragons français.

Tout le Piémont fut alors occupé paisiblement par les troupes françaises, dont l'expédition avait été favorisée par le parti républicain existant en Piémont, et que le roi avait persécuté de toutes les manières. Le général

Joubert établit un gouvernement provisoire, composé de quinze membres, qui administra ce pays jusqu'au moment où Napoléon le réunit à l'empire français.



Le 8 *décembre* 1795 (17 *frimaire an* 4).
COMBAT DE MESSENHEIM ET LAUTRECK.

Armée de Sambre-et-Meuse.

Le général autrichien Clairfait attaque sur la Glann, le 8 décembre, la division Marceau de l'armée de Sambre-et-Meuse. Après un combat opiniâtre de six heures, les Français sont repoussés et se retirent sur Kirn, ayant perdu sept à huit cents hommes tués, blessés ou prisonniers, et trois pièces de canon.

Le 8 *décembre* 1808. COMBAT DE SANTA-CRUX.

Espagne.

Battue à Tudela (23 novembre), l'armée espagnole fuyait vers l'Andalousie. Le maréchal Bessières la poursuivait l'épée aux reins sans lui donner de relâche. Le 8 décembre, à minuit, il fit attaquer par le général de division Montbrun, à Santa-Crux, un corps qui couvrait la retraite de l'ennemi. Enfoncés et mis en déroute, les Espagnols perdirent mille prisonniers et deux à trois cents morts.

Le 8 *décembre* 1813. COMBAT DE BOARA.

Armée d'Italie.

Depuis que la bataille de Leipsick (18 octobre) avait contraint l'armée française d'Al-

lemagne à se replier sur le Rhin, les Autrichiens poussaient plus vivement notre armée d'Italie. Le prince Eugène, vice-roi, qui la commandait, voulant troubler l'ennemi dans la position qu'il occupait sur le Bas-Adige, envoie sur ce point la division Marcognet. Le 8 décembre, ce général dirigea sa colonne de gauche, que commandait le général Jeannin, sur Condirame. Elle fut la première engagée et d'abord repoussée; mais ayant été soutenue, elle se maintint toute la journée. Pendant ce tems, le général Marcognet au centre et la brigade Deconchy à droite marchèrent sur les deux rives de l'Adigetto, et forcèrent la gauche de l'ennemi à rentrer dans la tête de pont qu'il avait construite à Boara-Polesina; mais vers dix heures du soir, les Autrichiens reçurent des renforts : ils firent alors une vigoureuse sortie, et reprirent en même tems l'offensive à Condirame. Le général Marcognet, craignant d'être coupé, se vit forcé à la retraite. Le 58e de ligne souffrit beaucoup à cette affaire, et son brave colonel Grosbon y fut tué.



Le 9 *décembre* 1800 (18 *frimaire an* 9).

COMBAT DE SCAMPF ET DE ZUTZ.

Le général Bachman, commandant l'avant-garde du corps autrichien d'Auffenberg dans

Armée des Grisons.

l'Engadin, informé que les avant-postes de l'armée française, aux ordres du général Macdonald, se gardaient mal dans les positions de Scampf et de Züitz, à la rive gauche de l'Inn, les fait tourner, pendant la nuit du 8 au 9 décembre, par sept cents Suisses, qui passèrent par le val de Dawos, que le général français avait trop tardé à occuper. Dans le même tems, ceux-ci étaient attaqués de front. Surprises et assaillies par des forces supérieures, les huit compagnies se rendirent prisonnières, après une vive, mais inutile résistance.

Le 9 *décembre* 1809. COMBAT D'ALFARAZ.

Espagne.

Le général espagnol Blacke s'étant porté dans les environs de Tortose, le général Suchet, commandant l'armée française d'Aragon, ordonna au colonel Robert une reconnaissance sur la Noguerra. Cet officier ayant rencontré, sur les hauteurs d'Alfaraz, un corps ennemi de douze cents hommes, auquel s'étaient réunis les habitans d'Almenara, il les attaqua et les mit en fuite après un vif combat dans lequel les Espagnols éprouvèrent une perte considérable.

Le 10 *décembre* 1816. COMBAT D'OKONIN.

Grande Armée. — Pologne.

L'armée française, après avoir conquis la Prusse, était entrée en Pologne, et marchait

sur la Vistule, au-devant de l'armée russe, qui venait, un peu tard, au secours de l'armée prussienne, déjà détruite. La troisième division du corps du maréchal Davout étant entrée à Varsovie, la deuxième brigade de cette division, commandée par le général Gauthier, passa la Vistule, et se porta sur le Bug, derrière lequel étaient postés les Russes.

Le 10 décembre, à cinq heures et demie du matin, le général Gauthier, à la tête des 25e et 85e de ligne, et de quelque cavalerie sous les ordres du général Milhaud, passe le Bug dans des bateaux vis-à-vis le village d'Okonin, à l'embouchure de la Wrka, et établit aussitôt sur cette rive une tête de pont suffisante pour couvrir ses troupes, malgré le feu de l'ennemi, qui fut rejeté de l'autre côté de la Wrka.

Le lendemain, une division russe se présenta pour chasser les Français des ouvrages qu'ils avaient établis, mais ses efforts furent inutiles; le général Gauthier sut se maintenir, et l'ennemi, renonçant à ses projets, se mit en retraite.

Le 10 *décembre* 1809. PRISE DE GIRONNE.

La place de Gironne en Catalogne, bloquée ou assiégée depuis près de cinq mois, se rend le 10 décembre à sept heures du soir Espagne.

au maréchal Augereau, commandant le septième corps de l'armée française en Espagne. La garnison, forte de cinq mille hommes, fut prisonnière de guerre. On trouva dans la place deux cents pièces de canon et huit drapeaux.

Le 10 *décembre* 1813. PREMIER COMBAT SUR LA NIVES.

Armée des Pyrénées.

Depuis près d'un mois, l'armée des Pyrénées, commandée par le maréchal Soult, duc de Dalmatie, occupait une forte position en avant de Bayonne, couvrant cette place, autour de laquelle on élevait des fortifications, que tout annonçait devoir bientôt être menacées par l'ennemi.

Le 9 décembre, le général Wellington mit son armée en mouvement, et passa la Nives sur deux points : aux bains de Cambo, et dans la direction de Larresore. La division Foy, postée au-dessus de Cambo, se retire en disputant le terrain pied à pied, ainsi que les trois bataillons établis devant Larresore. Dans le même tems la division Darmagnac était aussi repoussée ; sur le front d'Espagne, deux de nos brigades étaient contraintes de rentrer dans les ouvrages, et une autre colonne ennemie, venant par le bord de la mer, pénétra dans le village d'Anglet.

Le duc de Dalmatie voulant forcer l'ennemi à repasser la Nives, concentre ses forces, et le lendemain, 10 décembre, il attaque sur tous les points. Le général Clausel culbuta les anglo-espagnols, qui occupaient Arcangues. Le général Reille, avec la division Boyer, repousse deux divisions alliées retranchées dans le bois de Barouillet, et leur fait cinq cents prisonniers. L'attaque du comte d'Erlon, sur notre droite, avait eu peu d'effet, la pluie et les mauvais chemins ayant entravé la marche de ce général. La nuit mit fin au combat. L'ennemi avait perdu dix-huit à dix-neuf cents hommes, dont mille prisonniers, mais il ne put être forcé dans la position qu'il occupait.

Le lendemain nos avant-postes, attaqués de nouveau, après avoir été repoussés, reprirent l'offensive, et firent deux cent cinquante prisonniers à l'ennemi.



Le 11 *décembre* 1798 (21 *frimaire an* 7).

COMBAT DE MAGLIANO.

Après la défaite de Civita-Castellana (5 décembre), le général Mack, commandant l'armée napolitaine, s'était retiré sur Rome, et occupait tous les postes qui pouvaient défendre les approches de cette ville. Le 11

Armée de Rome.

décembre, le général Macdonald, qui tenait la droite de l'armée française, ordonne au général Maurice-Mathieu de débusquer l'ennemi du village de Magliano, sur les bords du Tibre. Ce général s'acquitta de sa mission avec succès. Il battit les Napolitains, leur fit quatre cents prisonniers, s'empara de leur camp tout tendu, et occupa Magliano.



Le 12 *décembre* 1793 (22 *frimaire an* 2).
DÉROUTE DU MANS.

Vendée. Après avoir échoué dans son attaque d'Angers (5 décembre), l'armée vendéenne s'était portée sur la Flèche, dont elle s'empara pour ralentir la marche des troupes républicaines qui la suivaient. Mais craignant d'y être cernée, et n'espérant plus pouvoir passer la Loire, elle se dirigea vers le Mans, qu'elle occupa le 10 décembre, après en avoir chassé une faible garnison qui ne put le défendre.

Cependant l'armée républicaine s'avançait sur plusieurs points à la poursuite des royalistes. Les généraux Westerman et Muller arrivaient par les routes de Tours et d'Angers: une troisième colonne, commandée par le général Tilly, venant de Cherbourg, s'approchait par la route de Mayenne; et la division

mayençaise vint se joindre à l'armée réunie sous les ordres du général Marceau.

Le 12 décembre, après un vif combat livré à quelque distance du Mans, le chef de l'armée vendéenne, Laroche-Jacquelein, renonçant à défendre les dehors de la place contre des forces aussi imposantes, se renferma dans la ville, espérant s'y maintenir avec plus d'avantage. Il disposa son artillerie battant le pont sur la Sarthe, par où arrivaient les républicains, dans les rues qui aboutissent à la grande place, et garnit les maisons de tirailleurs.

Vers les quatre heures du soir, Westerman force le passage du pont, à la tête des grenadiers du régiment d'Armagnac, et arrive sous les murs; mais il est arrêté par le feu à mitraille des royalistes, qui écrase tout ce qui s'approche. Plusieurs tentatives des répubicains sont infructueuses, et ils éprouvent une perte énorme. Enfin, à dix heures du soir, Westerman étant soutenu par de nouvelles troupes, pénètre dans l'intérieur de la ville, où se renouvelle le plus terrible combat. Laroche-Jacquelein anime les siens de ses paroles et de son exemple; il est partout où le danger est le plus grand; deux chevaux sont tués sous lui. Malheureusement il s'éloigne pour donner des ordres sur un autre

point menacé. Son absence devient fatale à ses soldats. N'étant plus soutenus par la confiance que leur inspirait leur vaillant chef, pressés vigoureusementpar les républicains, les Vendéens commencent à céder. Laroche-Jacquelein accourt, mais il est trop tard; les royalistes, enfoncés, fuient en désordre. Perdant alors l'espoir de les rallier dans la ville, il en sort par la route de Laval, la seule issue qui ne fût point occupée par les troupes républicaines.

Quel que fût ce premier succès, les républicains n'étaient point encore entièrement maîtres de la ville. Tous les Vendéens, embusqués dans les maisons, décidés à mourir, continuaient à s'y défendre, et leur feu était des plus meurtriers. Les assiégeans suspendirent à deux heures du matin leur attaque; mais à la pointe du jour ils la recommencèrent avec une nouvelle vigueur. Leur canon bat en brèche sur les maisons encore occupées par les royalistes, les soldats y pénètrent de toutes parts, et le carnage le plus effroyable a lieu sur tous les points. L'âge ni le sexe ne furent point épargnés; et il est pénible de dire que les terribles excès auxquels se portèrent les vainqueurs envers les vaincus ne furent que des représailles : déplorables effets de la fureur des guerres civiles!

Tel fut ce combat, que sa funeste issue a

fait appeler communément *déroute du Mans.* Les royalistes y perdirent dix à douze mille de leurs plus valeureux soldats. Un grand nombre de chefs y périrent. Les républicains éprouvèrent aussi une perte considérable; mais s'ils payèrent cher leur victoire, elle eut pour eux des résultats bien importans. L'armée vendéenne, presque détruite, poursuivie à outrance par le farouche Westerman, ne parvint point à se rallier, et de long-tems ne put rien entreprendre contre la république.

Le 12 *décembre* 1798 (22 *frimaire an* 7).

COMBAT ET PRISE DE CALVI.

Armée de Rome.

Après les combats de Civita-Castellana et de Magliano (5 et 11 décembre), le général Macdonald, commandant la droite de l'armée française, ordonne au général Maurice-Mathieu de marcher sur la petite ville de Calvi, occupée par une division napolitaine. Pendant la nuit du 11 au 12 décembre, ce général se met en marche; au jour il attaque le camp retranché ennemi, s'en empare et pousse sous les remparts de Calvi. Cette ville avait quatre mille hommes de garnison, qui s'augmentèrent des fuyards du camp. Le commandant, sommé de se rendre, répondit par des propositions inacceptables. Sur ces entrefaites le

général Macdonald arriva. « La colonne pri-
» sonnière à discrétion, ou passée au fil de
» l'épée », fit-il dire au général ennemi. Celui-ci, intimidé, se rendit sur-le-champ.

Le 12 *décembre* 1800 (21 *frimaire an* 9).
COMBAT DE SALZBURGHOFFEN.

Armée du Rhin.

Battue à Hohenlinden (3 décembre), l'armée autrichienne, après avoir passé l'Inn, se concentrait vers Salzburg. Le 12 décembre, le général Lecourbe, commandant l'aile droite de l'armée française, attaqua avec les divisions Gudin et Montrichard la réserve de l'ennemi, qui occupait le village de Salzburghoffen. Cette position est enlevée; six cents prisonniers et six pièces de canon restent au pouvoir des Français.



Le 13 *décembre* 1800 (22 *frimaire an* 9).
PASSAGE ET COMBAT DE LA SALZA.

Armée du Rhin.

La perte de la bataille de Hohenlinden (3 décembre) avait contraint l'armée autrichienne à évacuer ses positions de l'Inn et à se retirer derrière la Salza, où elle paraissait vouloir tenir. Le général Moreau, décidé à passer cette rivière entre la petite ville de Salza et celle de Lauffen, fit occuper cette dernière, le 13 décembre, par la division De-

caen. Pendant que ce général prenait ainsi position sur la rive gauche, le général de brigade Durutte, qui remontait la rivière pour chercher un gué, aperçut une barque que l'ennemi avait eu la négligence de ne pas retirer de la rive droite. Trois chasseurs de la 14e légère se jettent à la nage, et amènent la barque à la rive gauche. Saisissant cette heureuse circonstance, le général Decaen ordonne au général Durutte de jeter promptement quatre cents hommes sur le bord opposé, pendant qu'il détournait l'attention de l'ennemi par un feu très-vif au pont de Lauffen. Cette colonne, conduite par le jeune Decaen, aide-de-camp de son frère, et l'adjudant-major Plausonne, passe sans être aperçue. Elle arrive en face de Lauffen, tombe à l'improviste sur les Autrichiens, qui, épouvantés de la vigueur de l'attaque et des cris des assaillans, dont ils ignorent encore le nombre, fuient en désordre, laissant une centaine de prisonniers. Les Français rassemblent à la hâte d'autres barques, accélèrent le passage des troupes, qui protègent alors l'établissement d'un pont volant et la réparation du pont détruit. Le lendemain, le passage continua, et bientôt l'armée française tout entière se trouva sur la rive droite, dont elle déposta l'armée ennemie.

Le 13 *décembre* 1809. COMBAT DES FRÉGATES LA RENOMMÉE ET LA CLORINDE.

Océan.

Les frégates françaises *la Renommée*, capitaine Roquebert, et *la Clorinde*, capitaine Saint-Criq, ont connaissance le 13 décembre, à une heure après midi, par le 17e d. 6 m. de latitude et le 62e 20 de longitude, d'une grande frégate anglaise et d'un brick. Vers cinq heures après midi, les deux escadres se trouvent à portée de canon, et le combat s'engage aussitôt. Le feu de l'ennemi ayant été éteint, les deux frégates françaises abordèrent la frégate ennemie, qui se rendit au moment où leur équipage sautait sur son bord. Cette frégate était *la Junon*. Le brick après avoir tiré une seule volée, avait pris le large, et s'échappa à la faveur de la nuit.

Le 13 *décembre* 1813. DEUXIÈME COMBAT SUR LA NIVES.

Armée des Pyrénées.

Nous avons vu, au 10 décembre, comment lord Wellington, après être resté un mois dans l'inaction, avait franchi la Nives pour attaquer l'armée française dans son camp en avant de Bayonne. L'insuccès de ce combat laissant l'ennemi établi entre la Nives et l'Adour, le maréchal Soult, duc de Dalmatie, voulut faire une nouvelle tentative pour le

forcer dans cette position, où il se retranchait déjà.

Pendant la journée du 12, l'armée alliée fit plusieurs démonstrations qui indiquaient le dessein d'attaquer le lendemain sur le front d'Espagne, où la totalité de nos forces avait été portée. Le maréchal, pour déconcerter ce projet, prévint l'ennemi. Pendant la nuit, il fait rentrer ses troupes dans les ouvrages du camp retranché, ordonne à cinq divisions de repasser par le pont de bateaux sur la rive droite de la Nives, et se dispose à attaquer au point du jour les hauteurs entre Saint-Jean-vieux-Mouguerre et Villefranque, où l'ennemi était établi.

A sept heures du matin, l'action s'engage sur toute la ligne. La division Darmagnac s'empare de la montagne Partouheria, et se porte sur Saint-Jean-vieux-Mouguerre. La division Taupin attaque de front la position en avant de la grande route qui conduit à Saint-Jean-pied-de-Port, et la division Villate se porte à droite pour tourner le contrefort et le prendre à sa naissance. Deux régimens de la division Taupin ayant été repoussés jettent de la confusion dans cette division, qui perd du terrain. La division Villate, qui allait emporter la position par son flanc, cède à ce mouvement et rétrograde. Le maréchal porte

en avant la division Foy (1). Celle-ci n'étant pas suffisante pour arrêter l'ennemi, la division Maransin s'avance pour la soutenir, elle rétablit le combat, et regagne le terrain perdu.

Quels que pussent être les efforts de l'armée française, l'armée alliée, trop nombreuse, ne pouvait être forcée dans sa position, fortifiée par la nature et l'art. Le maréchal, s'apercevant enfin de cette impossibilité par les fortes colonnes que l'ennemi avait engagées, renonça à ce projet, et se contenta d'entretenir le combat sur le même terrain jusqu'à la nuit.

La perte des Français, dans ces combats successifs des 9, 10, 11, 12 et 13 décembre, s'éleva à cinq mille neuf cents tués ou blessés. Parmi ces derniers se trouva le général Maransin (2), officier de distinction, atteint d'un coup de feu à l'aîne gauche. Cette perte était considérable pour la faiblesse numérique de l'armée des Pyrénées. Elle ne se recrutait que difficilement, tandis que l'armée alliée, déjà trois fois plus nombreuse, recevait chaque jour de nouveaux renforts. Aussi elle ne put conserver encore long-tems sa position en avant de Bayonne, et dès le 20 décembre elle commença son mouvement rétrograde.

(1) Aujourd'hui inspecteur d'infanterie, membre de la chambre des députés.

(2) Aujourd'hui lieutenant-général en disponibilité.

Le 14 *décembre* 1800 (23 *frimaire an* 9).

COMBAT DE VORAL.

Armée du Rhin.

Pendant que le centre et la gauche de l'armée française passaient la Salza sur le pont de Lauffen (13 décembre), le général Lecourbe, avec l'aile droite, cherchait à passer cette rivière à gué vers Saltzbourg. Le 14 décembre, après avoir dépassé le village de Voral, il trouve en position, couvrant Saltzbourg, toute la cavalerie autrichienne et un gros corps d'infanterie. Les avant-postes français sont d'abord repoussés, et l'ennemi attaque avec une grande vigueur. Tout ce que nos troupes purent faire fut de se maintenir, malgré l'inégalité du nombre, dans la possession du village de Voral, et le combat dura jusqu'à la nuit sur le même terrain. Les Français, dans cette affaire, laissèrent près de deux mille hommes sur le champ de bataille. Le général Moreau, instruit dans la journée de cette attaque de l'ennemi, fit marcher par la rive droite de la Salza, sur Saltzbourg, la division Decaen, dont l'approche détermina la retraite des Autrichiens, qui l'effectuèrent pendant la nuit. Le lendemain 15, cette division entra dans Saltzbourg, qu'elle trouva évacué, et peu d'instans après le général Lecourbe y arriva par la rive gauche.

L'occupation de Saltzbourg et le passage de la Salza par l'armée française décidaient du sort de l'Autriche. L'armée autrichienne, battue à Hohenlinden (3 décembre), n'ayant pu tenir sur l'Inn ni sur la Salza, ne pouvait trouver de meilleures positions pour se rallier. Aussi précipita-t-elle sa retraite sur Vienne par la route de Lintz, vivement harcelée par les Français; et l'armistice de Steyer, conclu le 25 décembre, sauva seul la capitale de l'Autriche.



Le 15 *décembre* 1792 (25 *frimaire an* 1er).

COMBAT DE WAVREN ET DE HAMM.

Belgique. Le général Beurnonville, commandant l'aile droite de l'armée française aux ordres du général Dumouriez, voulant s'emparer de Trèves, attaque le corps autrichien qui couvrait cette place, retranché sur les hauteurs de Wavren et de Hamm.

La première colonne des troupes françaises, que dirigeait le général Delaage, après deux heures de combat emporte les retranchemens de Wavren, et chasse les Autrichiens de cette position. La seconde colonne, conduite par les généraux Pully et Landremont, se porte sur Hamm et arrive au pied de la montagne. Au moment où l'attaque al-

lait commencer, un Français déserteur du camp ennemi se jette aux pieds du général Pully, lui demande sa grâce, et le conjure de ne point gravir cette position fortifiée et défendue par un corps trois fois plus nombreux que la colonne française. Pully accorda la liberté au déserteur et lui dit : « Suis-moi, » si tu veux la mériter. » En même tems le signal est donné ; à la tête de ses troupes il gravit la montagne, et en un instant elle est franchie ; les canonniers sont tués sur leurs pièces, et trois mille Autrichiens abandonnent leurs retranchemens à douze cents Français.

Le succès de cette brillante action n'eut cependant pas le résultat attendu ; les Autrichiens dépostés se rallièrent à leur armée principale, qui, campée sous Luxembourg, opposa une vive résistance à l'armée française.

Le 15 *décembre* 1798 (25 *frimaire an* 7).

ENTRÉE A ROME.

Armée de Rome.

L'armée napolitaine, battue à Civita-Castellana, à Magliano et à Calvi (5, 11 et 12 décembre), et menacée sur ses flancs par les habiles dispositions du général Championnet, commandant l'armée française, se mit en retraite le 13 décembre, et évacua la ville de

Rome. Les Français rentrèrent dans cette capitale du monde chrétien le 15, après dix-sept jours d'absence, pendant lesquels ils avaient détruit plus de dix-huit mille Napolitains, pris quarante pièces de canon, presque tous les équipages de l'ennemi et vingt drapeaux.

Le 15 *décembre* 1799 (24 *frimaire an* 8).

COMBAT DU MONTE-FACIO.

Armée d'Italie.

La désastreuse campagne de 1799 avait enlevé l'Italie aux Français. Postés depuis quatre mois au pied des Apennins, ce n'était que par des efforts inouis de dévouement et de courage qu'ils étaient parvenus à conserver encore le Piémont. La bataille de Genola (4 novembre) acheva de rendre leur cause désespérée, et bientôt le pays de Gênes leur resta seul de toutes leurs conquêtes au-delà des Alpes. Quelles que soient les défenses naturelles que présente la ligne des Apennins, on ne saurait trop s'étonner que le général Gouvion Saint-Cyr, chargé avec des troupes peu considérables de la défense du territoire de Gênes, ait su s'y maintenir et résister aussi long-tems à tous les efforts de la nombreuse armée autrichienne, commandée par les généraux les plus expérimentés de l'empire d'Autriche.

Aux dangers extérieurs qui menaçaient le général français vinrent s'en joindre d'une autre espèce, qui rendirent sa position plus critique encore. Les maux que la guerre faisait peser sur les Génois avaient aigri les esprits contre les Français. La divergence des opinions soulevant les partis, allait allumer la guerre civile dans la ville de Gênes, et une révolution y paraissait imminente. Pour la diriger, le général Saint-Cyr sut habilement la prévenir, en renversant lui-même le gouvernement, objet de la haine publique. Il créa une commission exécutive, qui remplaça le faible directoire de la république ligurienne, et le calme succéda à la tempête qui grondait déjà.

Pendant que le général Saint-Cyr arrêtait ainsi une révolution qui eût compromis la sûreté de son armée, cette armée opposait un obstacle inattendu aux savantes dispositions de défense de son général. Depuis longtems la misère la plus extrême était le partage de ces braves défenseurs de la patrie. Sans vêtemens, sans souliers, sans pain, ils ne vivaient plus que de ce qu'ils pouvaient arracher aux malheureux habitans, eux-mêmes ruinés par trois ans de guerre. La mer, fermée par les croisières anglaises, ne laissait arriver aucun convoi de grains, et la famine était

prochaine. Le mécontentement des soldats, que provoquaient de telles souffrances, était encore excité par ceux des Génois auxquels la république française était en horreur. L'insurrection des troupes, ainsi fomentée, éclata tout-à-coup : « Nous allons tous périr de faim et de misère, s'écriaient les soldats, que faisons-nous ici? on nous abandonne, on nous sacrifie ; marchons vers la France ; la France ! la France ! » Les drapeaux sont arrachés des mains des officiers, qui les refusent au désespoir des révoltés. Ils les emportent, abandonnent les retranchemens, et se présentent aux portes de Gênes, traînant avec eux quelques pièces de canon. Prévenu de l'insurrection, le général Saint-Cyr accourt, et se présente seul aux mutins : « Où courez-vous, soldats ?—En France ! en France !—Eh bien ! leur dit-il, si votre devoir ne vous retient plus, si la voix de l'honneur n'est plus entendue, malheureux ! écoutez celle de la raison et de votre intérêt ; car votre perte est certaine. Voyez le chemin qu'il vous faut prendre, l'espace que vous avez à parcourir, les périls qui vous attendent. Doutez-vous que l'ennemi qui vous poursuit ne vous atteigne dans le désordre de votre marche ? Oubliez-vous que vous avez fait un désert entre la France et vous ? Qui vous nourrira dans ces

montagnes? quelles ressources trouverez-vous dans ces vallées? ou bien allez-vous, comme des sauvages, dévorer les habitans, les femmes, les enfans, dont vous avez consumé les subsistances? Que les fuyards aillent chercher cette mort honteuse, mais qu'ils ne profanent point leurs drapeaux et les laissent aux mains des braves qui préfèrent de périr avec eux sur le champ de bataille. Non, vous n'avez de salut que dans vos baïonnettes! si vous voulez vivre et revoir la patrie, repoussez l'ennemi loin de ces murailles et du port, où le premier vent favorable va faire aborder nos convois, nos vivres, nos habits, nos munitions, que votre lâcheté livre à l'ennemi. »

Le général Saint-Cyr parlait à des Français égarés et séduits par des traîtres: tous rentrèrent dans le devoir et demandèrent à marcher aux Autrichiens. « Retournez à vos postes, que vos officiers ont gardés, leur dit Saint-Cyr; mais je ne vous rendrai vos drapeaux que lorsque vous aurez réparé votre faute, et que vous l'aurez fait retomber sur l'ennemi. »

Ayant ainsi apaisé par sa fermeté une révolte dont les suites eussent été des plus funestes, le général Saint-Cyr songea à éloigner de Gênes le général Klenau, qui depuis quelques jours pressait sérieusement nos troupes,

et avait pénétré dans la rivière du Levant. Le 10 décembre, ce général autrichien attaqua la division Darnaud, et la poussa jusqu'à Saint-Martin d'Albaro. Dans le même tems le général Kray attaquait les retranchemens de la Bocchetta ; mais, sur ce point, l'ennemi fut vivement repoussé par la division Watrin, par ces mêmes soldats naguère insurgés, et qui, combattant alors pour réparer leur faute et recouvrer leurs drapeaux, déployèrent la plus grande intrépidité. Tranquille sur ce point, le général Saint-Cyr se hâta de repousser le général Klenau hors du territoire de Gênes.

Le 15 décembre une forte colonne autrichienne fila le long du rivage, flanquée par deux vaisseaux de ligne et deux bâtimens légers qui suivaient son mouvement, pendant qu'un autre corps, conduit par Klenau lui-même, marcha par Soutana-Buona, et s'empara du Monte-Facio. Le général Saint-Cyr laissa l'ennemi s'engager fortement en repoussant la division Darnaud. Il dirigea une colonne par les plus hautes sommités sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi, et lorsqu'il jugea que ce corps occupait les postes qui lui avaient été assignés, il attaque de front avec sa réserve les troupes du général Klenau, qui, jusque là, n'avaient eu affaire qu'à la division Darnaud. Les Autrichiens fu-

rent rompus et culbutés du premier choc. Ils se jetèrent en désordre sur le revers du Monte-Facio et dans les gorges de Scoffera, où ayant été atteints par le détachement envoyé pour les tourner, leur arrière-garde fut taillée en pièces.

Le général Klenau, trop maltraité pour reprendre de sitôt l'offensive, mit ses troupes en quartier d'hiver, et les Français respirèrent quelque tems. Le 18 décembre, les convois de vivres si long-tems attendus arrivèrent enfin à Gênes; ils furent reçus par les habitans et par l'armée avec des transports de joie, et comme le prix de leur constance héroïque au milieu de tant de dangers et de souffrances.



Le 16 *décembre* 1800 (25 *frimaire an* 9).

COMBAT D'HERSDORF.

Armée du Rhin.

Battue à Hohenlinden et sur la Salza (3 et 14 décembre), l'armée autrichienne fuyait sur Vienne par la grande route de Lintz. La division Richepanse, formant l'avant-garde de l'armée française, aux ordres du général Moreau, attaqua l'arrière-garde ennemie près d'Hersdorf, à la pointe du jour. Le général de brigade Drouet gravit avec impétuosité des hauteurs où s'appuvait la droite des Au-

trichiens, la culbuta et la chassa de sa position. Toutes les troupes de Richepanse s'engagèrent. Malgré la précipitation de la retraite, le combat fut vif, la poursuite plus vive encore. Mille prisonniers et quelques pièces de canon restèrent au pouvoir des Français.

Le 16 *décembre* 1808. COMBAT DE CARDERON.

Espagne.

Après la prise de Roses (6 décembre), le général Gouvion Saint-Cyr, commandant le septième corps d'armée en Espagne, se porta sur Barcelonne pour dégager le général Duhesme, qui depuis long-tems était bloqué dans cette place par les troupes espagnoles. Pendant sa marche, le septième corps fut continuellement harcelé sur son flanc par des corps de guérillas qui couronnaient toutes les hauteurs. Le 15 décembre, son avant-garde fut attaquée par quatre bataillons conduits par le général Reding, à l'entrée des défilés de Trentopases. L'ennemi fut culbuté et le passage forcé.

Le lendemain, le septième corps trouva quinze mille Espagnols qui venaient de devant Barcelonne, occupant le plateau de Carderon. Ce corps était commandé par le marquis de Vives; il appuyait sa droite à une montagne très-escarpée, sa gauche à un bois, avait

un ravin sur toute l'étendue de son front, et dans cette forte position voulait arrêter les Français.

La division italienne du général Pino attaqua la première le centre et la gauche de l'ennemi. Le général Saint-Cyr la fit soutenir par la division Souham, qui attaqua la droite. En moins d'une heure les Espagnols furent culbutés de toutes leurs positions, mis dans la plus complète déroute, et chargés sans relâche par notre cavalerie, qui en fit un grand carnage. Ne pouvant se rallier sur la route de Barcelonne, l'ennemi se dispersa dans toutes les directions et à travers les montagnes, laissant sur le champ de bataille toute son artillerie, composée de dix canons et deux obusiers, deux drapeaux, quatorze cents prisonniers et douze cents blessés ou tués. Le lendemain 17, le général Saint-Cyr communiqua avec Barcelonne et marcha sur le Lobregat, où le corps de blocus se retirait dans son camp retranché du moulin *del Rey*.



Le 17 *décembre* 1795 (26 *frimaire an* 4).

COMBAT DE SULZBACH.

Le général Marceau, commandant l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, attaqua les Autrichiens à Sulzbach, en même

Armée de Sambre-et-Meuse.

tems qu'une colonne, sous les ordres du général Nalèche, marchait sur Stipshausen, envoyée par le général en chef Jourdan dans le dessein de couper un corps ennemi qui s'était avancé jusqu'à Morbach. Les Autrichiens voulurent vainement opposer de la résistance, Marceau les chassa de Sulzbach, tandis que Nalèche les forçait d'évacuer Scheffweiler. Dans le but de favoriser cette attaque, le général Poncet se porta sur la route de Kirn, et les repoussa aussi au-delà de Bronschied. Dans ces différentes attaques, l'ennemi laissa au pouvoir des Français deux pièces de canon et quatre cents prisonniers. La perte des Français ne s'éleva qu'à cent cinquante tués ou blessés.

Le 17 *décembre* 1812. COMBAT DE DUROCA.

Espagne. Le capitaine Perrot, commandant un détachement du 81e régiment, occupait le château de Duroca. Un corps de cinq mille Espagnols l'investit. Ne pouvant décider la garnison à se rendre, le général ennemi fait pendant deux jours les plus grands efforts pour l'enlever. Le général Severoli, instruit de ce qui se passait à Duroca, accourt avec le 81e régiment, le 1er italien et le 9e de hussards, pour dégager ce château. Le 17 décembre il culbute

les Espagnols, qui veulent s'opposer à sa marche, leur fait deux cents prisonniers, et le lendemain il débloque Duroca. L'ennemi se ralliant à Lumnia, Severoli s'y porte le même jour, et le trouve retranché dans les faubourgs de cette ville. Le combat fut des plus vifs; mais enfin les Espagnols furent encore ici battus, et perdirent cinq cents hommes, dont une centaine de prisonniers.



Le 18 *décembre* 1800 (27 *frimaire an* 9).
COMBAT DE SCHWANSTADT.

Armée du Rhin.

Depuis la bataille de Hohenlinden (3 décembre), l'armée autrichienne, en pleine retraite sur Vienne, avait fait de courageux, mais vains efforts, pour retarder la vive poursuite de l'armée française. Le général Richepanse, l'un des plus habiles et des plus entreprenans qui se soient fait remarquer pendant nos longues guerres de la révolution parmi tant de célèbres guerriers, conduisait l'avant-garde de l'armée du Rhin, que Moreau commandait en chef. Poursuivant l'ennemi à outrance, il ne lui laissait aucun relâche; autant de journées, autant de combats. Le 16 décembre ayant enfoncé son arrière-garde, le 17 il l'avait encore battue à Frankenmarckt.

Le 18 au matin, malgré un feu très-vif d'artillerie qui le prenait à revers, il enfonça son centre et la fit reculer jusqu'à Schwanstadt : ici les Autrichiens tentèrent sérieusement d'arrêter cette terrible avant-garde. Quatre mille hommes de cavalerie étaient en bataille en avant et sur la droite de cette petite ville, ayant devant eux une plaine rase : leurs flancs étaient soutenus par une infanterie nombreuse et bien postée dans des bouquets de bois et derrière des ravins.

Deux bataillons de la 48e demi-brigade, soutenus seulement par le 5e de hussards, étaient en tête de la colonne. Ils débouchaient dans la plaine, et les chefs de brigade Sarret et Marigni, qui les conduisaient n'attendirent pas, pour s'y engager, que le reste de l'infanterie et de la cavalerie fût arrivé. Les deux bataillons se formèrent en colonnes serrées ; l'une suivit rapidement sa première direction par la grande route vers la ville de Schwanstadt ; l'autre marcha droit sur le centre de la ligne de la cavalerie autrichienne. Richepanse accourant avec la sienne, et profitant de la résolution de cette brave infanterie, sans permettre qu'on s'arrêtât pour répondre au feu de l'ennemi, porta résolument ses colonnes jusqu'à trois cents pas de la ligne autrichienne. Celle-ci s'ébranla pour le char-

ger. Le choc fut terrible, mais la hardiesse de l'attaque et la contenance de l'infanterie française jetèrent le désordre et l'épouvante dans cette masse de cavalerie, qui, dans la mêlée, dans le carnage qui la suivit, et dans sa retraite précipitée, perdit mille à douze cents hommes.

L'affaire de Schwanstadt fut la dernière de quelque importance de cette campagne; et jusqu'à l'armistice qui fut signé le 25 décembre, ainsi que nous l'avons vu à la bataille de Hohenlinden, il n'y eut entre les deux armées que de légers engagemens, parce que les Autrichiens n'opposèrent plus de fortes masses à l'avant-garde française.

Le 18 *décembre* 1800 (27 *frimaire an* 9).

BATAILLE DE NUREMBERG.

L'armée gallo-batave, destinée, comme nous l'avons vu au 3 décembre, à couvrir la droite de l'armée du Rhin, se trouvait dans une position difficile, depuis que les succès obtenus par cette armée l'avaient portée dans les Etats héréditaires d'Autriche. Le général Augereau, qui n'avait avec lui que dix mille hommes, en ayant laissé quatre mille devant la forteresse de Marienberg, était trop faible non-seulement pour prendre l'offensive, mais encore pour résister aux corps en- Armée gallo-batave.

nemis restés sur la rive gauche du Danube. Aussi, ne pouvant trop s'aventurer, ce général se borna à choisir des positions défensives sur la rive droite de la Rednitz, occupant un front de douze lieues de Bamberg à Nuremberg. Il jeta quatre cents hommes avec trois bouches à feu dans Bamberg, et concentra ses forces entre Forcheim et Nuremberg. Le général Barbou commandait la droite, établie dans cette dernière ville, le général Duhesme la gauche entre Forcheim et Graffenbourg. Le 18 décembre, les corps autrichiens de Klenau et Simbschen réunis, formant un total de vingt-deux mille hommes, vinrent l'attaquer dans cette position.

Le chef de brigade de cavalerie Wattier (1), commandant l'avant-garde de la division Barbou, était sorti ce jour-là de Nuremberg, et s'était dirigé vers Neumarck pour avoir des nouvelles de l'ennemi. A l'embranchement des deux routes d'Altorf et de Neumarck, il envoya sur celle-ci une partie de ses troupes, et avec l'autre il continua sa route sur la première. A peu de distance il rencontra une colonne autrichienne venant d'Altorf. Le feu s'engagea vivement des deux côtés. Les Français dirigèrent si bien le leur, qu'ils contraignirent l'ennemi à la retraite. Mais l'ar-

(1) Aujourd'hui lieutenant-général en disponibilité.

deur de la victoire les engagea trop loin. Pendant que le colonel Wattier poursuivait son ennemi battu sur Altorf, le détachement qu'il avait envoyé sur la route de Neumarck était attaqué par une autre colonne et ramené sur Nuremberg. Wattier s'en aperçut au bruit du canon qui se rapprochait de cette ville; mais il était trop tard : il était coupé, et il devait s'ouvrir un passage pour ne pas être prisonnier.

Le corps ennemi qui s'avançait ainsi sur Nuremberg était celui de Klenau. Le général autrichien, profitant de cette heureuse circonstance, pressa sa marche et déboucha dans la plaine. Le général Barbou sortit de la ville avec le reste de sa division, pour dégager son avant-garde, engagea successivement la brigade du général Fuzier et celle du général Pacthod. L'une et l'autre soutinrent à cinquante pas le feu de mitraille, chargèrent à la baïonnette, et parvinrent à contenir l'ennemi sur son front. Une seconde attaque sur son flanc droit rejeta sa première ligne sur celle qui barrait la route au colonel Wattier. Ce brave officier, déterminé à se faire jour ou à périr, jeta son infanterie légère dans le bois sur sa droite et sur sa gauche, forma le reste en colonne sur la chaussée, une de ses deux pièces de canon en tête, et l'autre en queue;

et faisant un grand feu de toutes parts, fit battre la charge, et se précipita sur la ligne autrichienne, à la fourche des deux chemins. Le général Barbou s'apercevant que le feu redoublait sur ce point, y réunit ses attaques, fit un dernier effort, contre lequel l'ennemi, forcé de combattre en avant et en arrière ne put tenir long-tems. Wattier, après avoir perdu quarante hommes dans ce rude choc, rejoignit enfin sa division.

Pendant que le général Klenau éprouvait cette vive résistance sous les murs de Nuremberg, le général Simbschen attaquait l'aile gauche de l'armée gallo-batave. Les reconnaissances que le général Duhesme avait envoyées sur Lauff et Rottenberg rencontrèrent deux colonnes qui les firent replier sur Neuhof et Eschenau. Duhesme les fit soutenir par la cavalerie du général Threillard, qui prit position à Neukirchen; il y conduisit lui-même sa réserve d'infanterie, et se maintint dans cette position. Le combat livré sur ce point n'eut aucun résultat marqué; mais l'engagement fut plus sérieux à Graffenberg. Le chef de brigade Dufour soutint ce poste avec opiniâtreté; cependant, à la fin de là journée, presque entouré par des forces trop supérieures, il profita de la nuit pour se retirer sur Emereuth, dans la direction de Forcheim.

Pendant cette action, qu'on appela bataille de Nuremberg, parce que toutes les troupes des deux armées avaient combattu sur divers points, le général Augereau ayant reconnu qu'il était attaqué par de trop fortes masses pour pouvoir espérer de garder une ligne si étendue au-delà de la Rednitz, se décida à prendre une position plus concentrée sur la rive gauche de cette rivière; et trois jours après il exécuta ce mouvement rétrograde.



Le 19 *décembre* 1793 (29 *frimaire an* 2).
SIÉGE ET PRISE DE TOULON.

Nous avons vu au 27 août comment la ville et le port de Toulon furent livrés à la flotte anglaise par le parti royaliste, insurgé contre le gouvernement conventionnel. Dès que l'amiral Hood y fut entré, il s'empressa de les mettre dans un état respectable de défense. Les fortifications furent relevées et réparées, des détachemens de troupes napolitaines, sardes et espagnoles débarquèrent pour former la garnison de la place, qui fut portée à dix mille hommes, sans y comprendre les habitans combattans; les positions environnantes furent armées et fortifiées; enfin toutes les précautions furent prises pour opposer une France.

vigoureuse résistance aux troupes républicaines qui s'approchaient.

Le général Carteau, qui le premier se présenta devant la place, n'ayant avec lui que trois mille hommes, ne put rien entreprendre de sérieux, et se contenta d'occuper les gorges d'Ollioules, dont l'ennemi s'était emparé. Dans les premiers jours de novembre, le général Dugommier, amenant quelques mille hommes de l'armée des Alpes, vint prendre le commandement du siége. Les troupes employées au siége de Lyon, après la prise de cette place, arrivèrent devant Toulon. Les opérations du siége commencèrent alors.

Dugommier partagea son armée en deux corps, pour attaquer sur deux points différens; le premier, dont il se réserva le commandement, embrassait le front des défenses extérieures du côté de l'ouest, depuis le fort Malbousquet jusque sur le promontoire qui forme la petite rade. Le second corps, aux ordres du général Lapoype, s'étendait depuis la montagne de Faron, qui commande la ville au nord, jusqu'au cap Brun et au fort Lamalgue, qui défend l'entrée de la grande rade. L'artillerie fut disposée avantageusement par le chef de bataillon Bonaparte, employé à l'armée de siége.

Le 28 novembre, les assiégeans ouvrirent leur feu par la batterie établie sur la hauteur des Arènes, position par laquelle ils étaient parvenus à détourner une grande partie des eaux de la place. La possession de ce poste important par les républicains était trop préjudiciable aux assiégés pour qu'ils ne tentassent pas de détruire cet ouvrage. Le 30 novembre, à la pointe du jour, six mille hommes de la garnison, presque tous Anglais et commandés par le général O'Hara, traversent la rivière du Las sous le fort Saint-Antoine, et se séparent en deux pour attaquer, d'un côté, la montagne des Arènes, et, de l'autre, les différens postes qui occupaient le vallon de Pietaillas. L'ennemi, arrivé à l'improviste, surprend les avant-postes, parvient sur la hauteur des Arènes, repousse les républicains, s'empare de la batterie nouvellement construite, encloue les canons, et poussant devant lui menace de s'emparer de la route d'Ollioules.

Cependant le général Dugommier, accouru sur le point attaqué, parvient à rallier les bataillons épars et rompus ; il les ramène au combat ; quelques troupes envoyées des postes voisins les soutiennent, et bientôt l'ennemi est à son tour repoussé ; pressé, assailli de toutes parts, il fuit et abandonne tout le terrain qu'il avait envahi. Les républicains pour-

suivirent les Anglais avec une telle ardeur, que déjà ils pénétraient avec eux dans le chemin couvert de Malbousquet, lorsqu'ils furent arrêtés par le feu qui partit de cet ouvrage. Ils firent dans cette occasion un bon nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le général O'Hara. Le général Dugommier reçut deux coups de feu, au genou et au bras.

Quelque heureux que fût le succès obtenu, il n'était point décisif, et les assiégés continuaient de fortifier les positions qu'ils occupaient à l'extérieur de la place. Un poste était sur-tout formidable : c'était une redoute élevée par les Anglais vis-à-vis le village de la Seyne, armée de trente-six bouches à feu, et défendue par quinze cents hommes. Son escarpement, plusieurs rangs de fortifications, ses nombreuses palissades, ses fossés profonds, lui avaient fait donner le nom de *Petit-Gibraltar*. Un conseil de guerre, assemblé par le général Dugommier, arrêta qu'il serait fait une attaque générale sur tous ces ouvrages, sur-tout sur la redoute anglaise, dont la possession pouvait seule amener la reddition de Toulon.

Le 17 décembre, à une heure du matin, l'attaque commença. La colonne principale, commandée par les généraux Labarre et Vic-

tor (1), se porta sur la grande redoute, tandis que d'autres troupes contenaient les sorties qu'auraient pu faire les forts Saint-Antoine et Malbousquet, et que toute l'artillerie redoublait son feu pour dominer celui de l'ennemi. Les troupes républicaines gravissent la hauteur escarpée sur laquelle est assise la redoute. Un orage épouvantable éclatait en ce moment, et ajoutait encore aux difficultés du terrain. Cependant elles gravissent au pied de la redoute; là, un épaulement de dix-huit pieds d'élévation, défendu par des feux croisés et continus, semblait présenter un obstacle insurmontable. Des pièces, plongeant dans les embrasures, foudroyaient les premiers rangs, tandis que d'autres plus élevées atteignaient l'extrémité de la colonne d'attaque. Des pierriers lançaient incessamment une grêle de grenades qui écrasaient les assaillans. Les commissaires conventionnels parcouraient les rangs, animaient les soldats, et leur imprimaient une vive et dernière impulsion. Les républicains, montés les uns sur les autres, s'élèvent à la hauteur des embrasures, et pénètrent dans l'intérieur au moment où les pièces, par leur mouvement ordinaire, reculent après avoir tiré. Le combat s'engage alors corps à corps dans la redoute; les Anglais, favorisés

(1) Aujourd'hui maréchal de France.

par des traverses disposées dans l'intérieur, se défendent avec intrépidité. Le feu imprévu, qui part de cette seconde enceinte, oblige les assaillans à se retirer par les embrasures qui leur ont servi d'entrée; ils remontent une seconde fois, une seconde fois ils sont repoussés; enfin, un troisième effort est couronné d'un plein succès : les républicains s'établissent dans la redoute. Toutes les traverses sont forcées, les canonniers sont tués sur leurs pièces, et la garnison est passée au fil de l'épée.

Pendant que ceci se passait à la redoute anglaise, les autres attaques avaient le même succès. Au jour, les républicains étaient maîtres des forts Faron, Pomet, Saint-Antoine, et des redoutes de Malbousquet, de Saint-André et de Saint-Elme. Cette action, si hardie et si heureuse, ne coûta guère aux assiégeans qu'environ douze cents tués ou blessés; la perte de l'ennemi fut évaluée à plus de deux mille hommes.

Le général Victor fut grièvement blessé. Le chef de bataillon Bonaparte rendit de tels services durant le siége et à cette dernière affaire, par l'habileté avec laquelle il dirigea l'artillerie, qu'il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille (1).

(1) On rapporte qu'à l'attaque du fort Faron un commissaire conventionnel blâmant la position d'une batterie que

Cependant la confusion et la terreur régnaient dans Toulon. Maîtres de toutes les hauteurs, les républicains dirigent leurs batteries vers la ville. Décidés à abandonner une ville qui ne peut tarder à succomber, les Anglais détruisent tout ce qu'ils ne peuvent emporter; ils mettent le feu à l'arsenal et dans les magasins de la marine; ils incendient les vaisseaux français qu'ils ne peuvent emmener. A la vue des flammes, un cri d'indignation s'élève dans l'armée républicaine; tous les soldats demandent l'assaut pour exterminer ces féroces Anglais, qui vouent ainsi à la destruction une ville infortunée dont ils ont eux-mêmes causé tous les malheurs; mais il est trop tard! déjà en sûreté sur leurs vaisseaux, ils s'éloignent du port, et nos boulets ne peuvent atteindre que leurs dernières embarcations.

venait d'établir Bonaparte, celui-ci lui dit fièrement: « Citoyen, faites votre métier de député, et laissez-moi faire le mien d'artilleur. La batterie restera là, et je réponds du succès. » Réponse hardie à cette funeste époque, où un moindre sujet conduisait souvent à l'échafaud.

Ce fut au siége de Toulon que Bonaparte gagna l'affection cutanée qui long-tems l'a incommodé. Un boulet ennemi tua deux canonniers dans une batterie où le jeune commandant d'artillerie se trouvait; il saisit aussitôt le refouloir des mains d'un mourant qui avait la galle, et servit la pièce. Peu de tems après cette maladie se développa, et ce n'a été que dans les derniers tems qu'il est parvenu à s'en débarrasser.

Le 19 décembre, la ville ayant ouvert ses portes, l'armée républicaine entra dans Toulon pour y être témoin du spectacle le plus douloureux : un grand nombre d'habitans, effrayés du terrible châtiment dont la convention les avait menacés, avaient voulu fuir. Ces infortunés, entassés sur le port, élevant leurs mains suppliantes vers leurs barbares protecteurs, n'avaient pu les attendrir. Pourquoi faut-il ajouter qu'ils ne trouvèrent pas plus de pitié dans les proconsuls chargés de la vengeance de la convention. Ce fut en vain que le général Dugommier intercéda pour ces malheureux Français, personne ne se croyait assez puissant pour arrêter ou atténuer les ordres du gouvernement sanguinaire qui régissait alors la France.

Disons-le, à la honte éternelle de cette nation qui se targue si orgueilleusement de tant de philantropie : ici comme à Quiberon, les Anglais refusèrent de recevoir à leurs bords les victimes qu'ils venaient de faire; leurs boulets même, lorsqu'ils s'éloignaient du rivage, coulèrent bas plusieurs embarcations chargées de familles fugitives ; et cependant ces religieux observateurs des traités avaient pris possession de la ville comme amis, et au nom du roi de France (1). Malgré cette

(1) Une nouvelle preuve de la déloyauté que les Anglais

atroce inhumanité dont on ne trouve d'exemple que dans l'histoire de la nation anglaise, plus de huit mille habitans parvinrent à se soustraire à la mort qui leur était réservée, en recevant un asile sur les vaisseaux espagnols et napolitains, moins inhospitaliers que ceux de l'Angleterre.

Quelle qu'eût été l'activité des Anglais dans leurs projets de destruction, elle n'eut point toutefois le succès qu'ils en attendaient. Dès qu'ils ne pesèrent plus sur le sol français, les forçats brisèrent leurs chaînes, et ces hommes dégradés, moins barbares cependant que les Anglais, loin de profiter des malheurs publics à la faveur du trouble et de la confusion, se jetèrent dans l'arsenal, parvinrent à éteindre une partie des mèches enflammées qui y étaient attachées, et à arrêter les progrès du feu. De prompts secours prévinrent de plus grands dégâts, et le dommage fut moins grand qu'il eût pu le devenir. De quarante-un vaisseaux ou frégates qui se trouvaient dans le port et dans la rade, lors de l'occupation de

portent communément dans leurs habitudes politiques est celle-ci. L'amiral Hood avait pris possession de Toulon au nom et pour le Roi de France. Lorsque les habitans lui proposèrent de leur laisser inviter le comte de Provence (Louis XVIII), nommé régent du royaume, à venir établir le siége du gouvernement dans la place, l'amiral anglais s'y refusa, et déclara qu'il ne le recevrait point.

Toulon par les ennemis, douze seulement furent brûlés, huit emmenés, et vingt-un furent conservés. Le magasin de la mâture et quelques autres devinrent la proie des flammes; mais le grand hangar, le magasin aux câbles, la corderie, les magasins à poudre, furent préservés au moment d'être atteints par l'incendie.

Le 19 *décembre* 1800 (28 *frimaire an* 9).

COMBAT DE LAMBACH ET PASSAGE DE LA TRAUN.

Armée du Rhin.

Depuis la bataille de Hohenlinden (3 décembre) l'armée autrichienne, en retraite sur Vienne, était poussée, la baïonnette aux reins, par l'armée française aux ordres du général Moreau. L'infatigable et habile général Richepanse, commandant l'avant-garde de celle-ci, chaque jour atteignait l'arrière-garde ennemie, et lui faisait éprouver des pertes considérables.

Le lendemain de la brillante affaire de Schwanstadt, l'arrière-garde autrichienne fut encore maltraitée par le général Richepanse à Lambach; le général Meceri et le prince de Lichtenstein, colonel de hulans, y furent enveloppés et pris avec douze cents hommes. Mais la vive résistance de ces troupes donna le tems au reste de l'armée, qui

encombrait la ville, de s'écouler par la route de Wels et en passant la Traün. L'incendie du pont fasciné et goudronné n'arrêta pas les soldats de l'avant-garde française ; ils s'y précipitèrent sous le feu à mitraille de la rive opposée, et parvinrent à éteindre et à conserver le pont. Du 19 au 20 décembre toute l'armée du Rhin passa la Traün.



Le 20 *décembre* 1800 (29 *frimaire an* 9).

COMBAT DE KREMSMUNSTER.

Pendant que l'aile gauche et le centre de l'armée française sous le général Moreau marchaient sur Vienne par la grande route, le général Lecourbe avec l'aile droite se dirigeait sur cette capitale par les hautes montagnes de l'Inviertel. Le jour où le gros de l'armée passa la Traün (19 décembre) à Lambach, il passait aussi cette rivière plus près de sa source, vers Gmünden. Le lendemain, 21 décembre, il atteignit à Kremsmunster le gros de l'arrière-garde autrichienne et des réserves sous les ordres du prince de Schwartzenberg. Après un combat très-vif, les troupes de Lecourbe s'emparèrent de la ville basse et firent douze cents prisonniers. Armée du Rhin.



Le 21 *décembre* 1800 (30 *frimaire an* 9).

COMBAT DE NEUKIRCHEN.

Armée gallo-batave.

Nous avons vu à la bataille de Nuremberg (18 décembre) que le général Augereau, commandant l'armée gallo-batave, ayant reconnu qu'il était attaqué par des forces doubles des siennes, résolut de prendre une position plus concentrée sur la rive gauche de la Rednitz ; l'aile droite commença ce mouvement rétrograde. Le 21 décembre, lorsque l'aile gauche, sous les ordres du général Duhesme, allait suivre, elle fut attaquée par les Autrichiens dans la position de Neukirchen. Ce village fut pris et repris à la baïonnette ; mais les Français furent dépostés et continuèrent en bon ordre leur retraite derrière la Rednitz.

Le 21 *décembre* 1808. BATAILLE DU LOBREGAT.

Espagne.

Lorsque par sa victoire de Carderon (16 décembre) le général Gouvion Saint-Cyr, commandant le septième corps d'armée en Espagne, eut débloqué Barcelonne, il s'avança sur le Lobregat, derrière lequel s'était repliée l'armée espagnole dans une forte position. Le 20 décembre, le général Saint-Cyr reconnut la ligne ennemie et ordonna l'attaque pour le lendemain.

Le 21, au jour, la division Souham passa le gué à Saint-Jean; la division Pino, à gauche et à droite de Saint-Felin, avec ordre de flanquer la gauche du général Souham; la division Chabran au moulin *del Rey*, chargée d'une fausse attaque. Cette division reçut l'ordre de simuler seulement son passage au gué de Paleiga, et de tomber sur la droite de l'ennemi, lorsqu'elle quitterait les hauteurs qu'elle occupait.

Tous les mouvemens ordonnés furent exécutés avec précision, et l'attaque des plus vives. Les Espagnols, mis en déroute, perdirent toute leur artillerie, consistant en vingt-cinq pièces de gros calibre, attelées, et des magasins considérables de munitions. Dans le désordre le plus complet, ils furent poursuivis dans la direction de Villa-Franca, de Marterel, et laissèrent sur le champ de bataille six à sept cents tués, et neuf cents prisonniers. La perte des Français fut peu considérable, et ne s'éleva pas à une centaine de tués ou blessés.

Le 22 *décembre* 1793 (2 *nivôse an* 2). DÉROUTE DE SAVENAY.

Après le funeste combat du Mans (12 décembre), les débris de l'armée vendéenne Vendée.

s'étaient ralliés, et sous les ordres de l'intrépide Laroche-Jacquelein, à travers des périls sans cesse renaissans, ils étaient parvenus encore une fois sur les bords de la Loire, aux environs d'Ancenis; mais les moyens de passage étaient rares, et l'on ne put trouver que deux barques. Les royalistes cherchent alors à construire des radeaux qui puissent les conduire à l'autre rive, objet de tous leurs vœux, de toutes leurs espérances. Ils n'avaient pas un instant à perdre : déjà les premiers éclaireurs de l'armée républicaine se montraient, et les malheureux royalistes allaient se trouver pressés entre un large fleuve et leurs ennemis. Laroche-Jacquelein, Stofflet, Baugé-Langerie et une vingtaine de soldats se jettent dans les deux barques; quelques radeaux sont mis à flots, mais personne ne veut s'exposer sur ces frêles embarcations. Privée de son général, l'armée vendéenne perd toute son énergie, et il suffit de la présence de Westerman, à la tête de l'avant-garde ennemie, pour la chasser d'Ancenis.

Cette armée, qui deux mois auparavant, quittant si nombreuse le sol natal, passa la Loire pour entrer en Bretagne, était alors réduite à sept mille hommes. Les chefs Lyrot de la Patouillère, Marigny, Donnisan, en prennent le commandement et la conduisent

à Savenay, dont la position leur permettait d'opposer quelque résistance à l'ardente poursuite de leurs adversaires. Arrivés à Savenay le 21 décembre, les royalistes se hâtent de se retrancher ; mais déjà ils n'en ont plus le tems. Les républicains, commandés par Kleber, Marceau, Westerman, se présentent le 22 au matin devant cette ville ; le combat s'engage vivement. Le désespoir rend tout leur courage aux Vendéens ; ils voient qu'ils ne peuvent plus échapper à la mort, mais du moins ils veulent vendre chèrement leurs derniers momens. Long-tems ils soutiennent l'effort des républicains, dont les nombreuses colonnes augmentent à chaque instant ; mais enfin ils sont écrasés de toutes parts, la moitié des leurs a succombé, le reste cherche son salut dans la fuite. Ces tristes débris d'une armée si infortunée sont encore harcelés, et peu de royalistes parviennent à se soustraire au sabre des républicains.

Le 22 décembre 1793 (2 *nivôse an* 2).

COMBAT DE FRESCHWEILLER.

Le général Hoche fait attaquer le corps prussien du général Hotze, retranché sur les hauteurs de Freschweiller. Pendant qu'il marche de front avec une partie de ses troupes, il fait tourner la droite de la position par l'au- Armée de la Moselle.

tre. A la vue des obstacles qu'il faut franchir, et du triple rang de batteries de l'ennemi, les soldats témoignant de l'hésitation, Hoche les ranime par une de ces saillies heureuses qui lui étaient familières : *Camarades*, s'écrie-t-il, *à* 600 *livres pièce les canons prussiens.* — *Adjugé!* répondent en riant les soldats, et ils se précipitent à la baïonnette sur l'ennemi. Celui-ci, malgré son opiniâtre résistance, est chassé de ses hauteurs, et se met en retraite dans le plus grand désordre. La cavalerie française le poursuit vivement, l'atteint encore près de Werdts, et le culbute une seconde fois. Trente pièces d'artillerie, douze cents prisonniers furent le résultat de cette journée. Les canons amenés devant le général Hoche furent payés aux soldats qui s'en étaient emparés, au prix fixé par leur général au commencement de l'action.

Le 22 *décembre* 1809. COMBAT DE SOTTO.

Espagne. Le général Loison ayant eu connaissance qu'un corps considérable d'insurgés espagnols s'était rassemblé aux environs de Sotto, siége de la junte d'insurrection de la province de Navarre, marche à eux avec sa division. Le 22 décembre, à six heures du soir, il arrive devant cette ville, culbute les premières troupes qu'il rencontre, y entre au pas du charge

et met en fuite le corps entier. Le général Digeon avec sa cavalerie tailla en pièces les fuyards, qu'il poursuivit jusqu'à Munilla.

Le résultat de cette affaire fut la dispersion totale des corps insurgés du Marquisetto, d'Ecouvillas, de Mina et de Constantin, et la tranquillité rétablie dans la province.



Le 23 *décembre* 1793 (3 *nivôse an* 2). REDDITION DE COLLIOURE, PORT-VENDRE ET DU FORT SAINT-ELME.

L'armée espagnole ayant attaqué, le 20 décembre, la gauche de l'armée française, que commandait le général Doppet, la contraint à la retraite. Le général espagnol la Cuesta s'empare, le 21, du fort Saint-Elme; le lendemain, de Port-Vendre, et le 23, de la place de Collioure. Pyrénées orientales.

Le 23 *décembre* 1800 (2 *nivôse an* 9). COMBATS DU TONAL ET DE ZERNETZ.

Pendant que l'armée du Rhin s'avançait sur Vienne, l'armée des Grisons, sous le général Macdonald, tentait, à travers les âpres montagnes du Tirol, de se porter sur le flanc droit ou les derrières de l'armée autrichienne d'I- Armée des Grisons.

talie. Voulant descendre dans la vallée de l'Adige par le val de Camonica, le général Macdonald fit masquer son mouvement par l'attaque du passage du mont Tonal, défendu par un corps autrichien retranché sur cette montagne escarpée et couverte de neige; la division Vandamme fut chargée de l'opération. Le 23 décembre, le général Veaux, commandant la première brigade de cette division, se mit en marche dans la nuit, et au jour arrive aux ouvrages ennemis. Il franchit les premiers retranchemens, mais les palissades qu'il rencontre l'empêchent d'avancer. Vainement les braves grenadiers des 1re et 17e légère et 104e de ligne cherchent à les arracher sous une grêle de mitraille; fixées dans un terrain gelé très-profondément, elles sont inébranlables. Le général Veaux, reconnaissant l'impossibilité de surmonter un pareil obstacle, ordonne la retraite, qui se fit en bon ordre et sans être inquiétée.

Malgré l'insuccès de cette attaque, le but du général Macdonald était rempli : il avait exécuté, sans être harcelé, son mouvement par le val de Camonica, après que la brigade du général Devrigny eut emporté les retranchemens que les Autrichiens avaient élevés à Zernetz.

Le 23 *décembre* 1806. COMBATS DE CZARNOWO ET DE BIEZUN.

Grande armée. — Pologne.

Après avoir envahi la Prusse, l'armée française sous les ordres de Napoléon s'avança en Pologne et passa la Vistule, sans avoir eu d'engagement sérieux avec les Russes, qui venaient soutenir l'armée prussienne, dont il ne restait que des débris. Nous avons vu, au combat d'Ockonin (10 décembre), que le maréchal Davout fut le premier à se mesurer avec ces nouveaux ennemis au passage du Bog. La troisième division de ce maréchal s'était établie sur ce point, et y avait élevé une tête de pont et un camp retranché capable de contenir un corps considérable.

L'armée russe était concentrée aux environs de Pultusk ; un corps de quinze mille hommes, qui n'avait pu empêcher le passage du maréchal Davout, avait pris position dans un triangle formé par le confluent du Bog et de la Wrka, sur une colline escarpée qui domine toute la plaine comprise entre la rive droite de la première et la rive gauche de la seconde de ces rivières. L'ennemi avait élevé plusieurs ouvrages sur cette position, défendue par vingt pièces de canon ; ses flancs étaient parfaitement appuyés aux deux rivières ; ses avant-postes bordaient la rive droite du Bog,

depuis Czarnowo jusqu'à la rive gauche de la Wrka, en face du village de Pomichowo, sur la rive droite, qu'occupaient nos troupes. Cette position paraissait inexpugnable, et cependant il fallait l'enlever pour forcer ensuite l'armée russe à une affaire générale.

L'empereur Napoléon, instruit que l'armée ennemie s'apprêtait à agir offensivement, voulut la prévenir, et partit de Varsovie pour les avant-postes.

Le 23 décembre, après avoir reconnu la position des Russes (1), il ordonna que la première division du corps du maréchal Davout, aux ordres du général Morand (2), passerait la Wrka à l'entrée de la nuit, et se porterait sur Czarnowo pour attaquer la gauche du camp des ennemis, tandis que le général de brigade Petit, de la division Gudin, passant sur le même point la même rivière, remonterait la rive gauche et viendrait s'emparer des retranchemens construits sur la droite, vis-à-vis Pomichowo. Cette attaque devait être soutenue par le feu de nombreuses batteries, et par les divisions de cavalerie Latour-

(1) Napoléon, ne pouvant apercevoir assez distinctement la position des Russes, monta sur le toit d'une maison à l'aide d'une échelle; pendant qu'il l'examinait, on lui tira quelques coups de fusil. Il en descendit, et aussitôt après ordonna l'attaque.

(2) Condamné à mort en 1816, et acquitté en 1819.

Maubourg (1) et Marulaz, qui devaient déboucher après l'infanterie. Le général d'artillerie Hanique fut chargé de jeter un pont avec les bateaux préparés sur la Wrka, près du confluent de cette rivière dans le Bog. Pour attirer l'attention de l'ennemi sur le point opposé où devait s'exécuter le passage, Napoléon donna l'ordre qu'on allumât un feu de paille mouillée près de Pomichowo, sur une étendue de quatre cents toises, le long du rivage, afin de faire craindre aux Russes un passage de ce côté.

Une île, déjà occupée par nos troupes, divisait la Wrka en deux bras près de son confluent; elle avait été choisie pour le passage. A six heures du soir, la division Morand passa le premier bras sur le pont jeté par les soins du général Hanique, et s'avança vers le second bras. Lorsque les trois colonnes d'attaque furent formées, leurs tirailleurs parurent sur le rivage, et firent un feu très-vif sur les sentinelles et postes qui se trouvaient sur l'autre rive. Quelques compagnies arrivent sur le bord opposé, dans un bac et cinq ou six barques, qu'amènent les marins de la garde impériale. En un instant un pont est établi par les officiers du génie, et l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, destinées à l'expédition, passent sur le rivage ennemi.

(1) Aujourd'hui ministre de la guerre.

Le général Morand avec sa division marche sur Czarnowo, dont il doit s'emparer, et le général Petit, avec quatre cents hommes du 12e de ligne, se porte sur les retranchemens du camp ennemi; l'attaque et la résistance furent des plus violentes. L'obscurité de la nuit sur un terrain inconnu rendant incertains les mouvemens de nos troupes, leurs premiers progrès furent peu sensibles; cependant elles parvinrent à s'emparer du village, et successivement de toutes les positions de l'ennemi. Les Russes revinrent pour les reprendre jusqu'à quatre fois; mais ce fut toujours en vain, la division Morand conserva sa conquête. Enfin, à deux heures du matin, fatigués de tant d'efforts infructueux, les Russes se mirent en retraite, et furent poursuivis par notre cavalerie sur la route de Nasielsk.

L'attaque du général Petit avait eu un résultat aussi heureux que celle du général Morand : après un vif combat, il s'était emparé de tous les retranchemens en face de Pomichowo.

Dans ce vigoureux combat de nuit, les Russes perdirent six pièces de canon, une centaine de prisonniers et sept à huit cents tués ou blessés. Notre perte fut au moins égale; mais l'avantage d'avoir emporté ces

rudes positions derrière lesquelles l'armée russe se tenait comme dans une forteresse, était immense, et désormais l'armée française pouvait se développer et manœuvrer librement.

Le même jour du combat de Czarnowo, à l'extrémité gauche de notre ligne d'opération, le maréchal Ney culbutait les restes de l'armée prussienne, et les jetait dans les bois de Lauterbourg. Le maréchal Bessières avait aussi une brillante affaire de cavalerie près de Biezun. Le général Grouchy, commandant une division de cavalerie de son corps d'armée, par une charge aussi heureuse que brillante, enfonça un corps ennemi de six mille hommes, fit cinq cents prisonniers, prit cinq pièces de canon et deux étendards. Les généraux de brigade Rouget et Roussel, le chef d'escadron Rénié, du 6e de dragons, et le capitaine Bourrau, aide-de-camp du maréchal Bessières, furent cités pour s'être distingués dans cette action. Les deux étendards furent pris par le dragon Plet, du 6e, et par le fourrier Jeuffroy, du 3e de dragons.

Le 24 décembre 1798 (4 *nivôse an* 7). PRISE DE PESCARA.

L'armée française, après avoir chassé les Armée de Rome.

Napolitains de Rome (15 décembre), s'avança sur leur propre territoire. Le général Duhesme, commandant une division de l'aile gauche, s'approche de Pescara, place forte sur le bord de la mer, en bon état, bien approvisionnée, et défendue par deux mille hommes. Il en fait sommer le gouverneur; et celui-ci, brigadier napolitain, capitule le 24 décembre, sans brûler une amorce. On trouva dans la place quatre-vingts pièces de canon, treize cents quintaux de poudre, et de grands magasins de vivres.

Le 24 décembre 1806. COMBAT DE NASIELSK.

Grande armée. — Pologne.

Le lendemain du combat de Czarnowo, le maréchal Davout avec la division du général Friant se porta à la poursuite des Russes sur Nasielsk, tandis que les première et troisième divisions se reposaient de leurs travaux de la nuit précédente. La réserve de cavalerie de l'armée précédait l'infanterie; son avant-garde était commandée par le général Rapp.

Les Russes occupaient la ville de Nasielsk; ils y furent brusquement attaqués et rejetés dans les bois. Les compagnies de voltigeurs de la division Friant, réunis sous les ordres du chef de bataillon Toulouse, firent une heureuse diversion au mouvement de la division pour déposter l'ennemi. Le général Lemarois

ayant fait un grand circuit pour tourner les Russes, ceux-ci, qui dans le même moment étaient vivement pressés sur tout leur front, se mirent en retraite à l'entrée de la nuit, laissant sur le champ de bataille plusieurs pièces de canon et douze cents tués, blessés ou prisonniers.

Le même jour, le général Nansouty, avec la division Klein et une brigade de cavalerie légère, culbutait, en avant de Kursomb, les Cosaques et la cavalerie ennemie qui avaient passé l'Wrka sur ce point, et traversaient là cette rivière.

Le 24 décembre, le maréchal Augereau effectuait aussi son passage de l'Wrka à Kursomb, sous le feu des troupes qui s'y opposaient. Le 14e régiment se distingua dans cette occasion par l'audace avec laquelle il franchit, sous la mitraille, le pont établi.

Le 24 décembre 1813. COMBAT DE CASTAGNARO.

Pendant que l'armée française d'Allemagne était contrainte de se replier sur le Rhin par suite de la perte de la bataille de Leipsick, l'armée d'Italie, sous le prince Eugène, vice-roi, opposait une vigoureuse résistance à l'armée autrichienne. Le 24 décembre, trois mille Autrichiens attaquent le général De- Armée d'Italie.

conchy à Castagnaro. Ce général n'avait avec lui que deux bataillons du 106e de ligne et un du 36e léger; il sut cependant repousser l'ennemi, et lui fit éprouver une perte de quatre cents hommes hors de combat.

Le 24 *décembre* 1814. COMBAT DE SAINTE-CROIX.

France.

La perte de la bataille de Leipsick (18 octobre) avait contraint l'armée française à se replier sur le Rhin. Derrière ce fleuve elle se hâtait de réparer ses pertes, lorsque l'armée alliée, violant la neutralité de la Suisse, pénètre en France par le pont de Bâle, et force nos troupes à se retirer pour une concentration générale.

Le général Milhaud, qui se trouvait à Colmar avec le cinquième corps de cavalerie française sous ses ordres, instruit qu'une avant-garde ennemie de mille chevaux était établie au bourg de Sainte-Croix, se porta à sa rencontre le 24 décembre avec la division de dragons du général Collaërt. La brigade Montélégier (1) attaqua de front Sainte-Croix, tandis que deux escadrons tournèrent la position. Les 2e, 6e et 11e de dragons culbutèrent l'ennemi, le poursuivirent l'épée aux reins jus-

(1) Aujourd'hui aide-de-camp du duc de Berry, commandant une brigade de la garde royale.

qu'à deux lieues, et lui firent éprouver une perte de deux cents hommes tués ou blessés et de cinquante prisonniers.

Le 31 suivant, l'ennemi tenta de surprendre à la faveur du brouillard la division Pirée, qui occupait Sainte-Croix. Il replia les avant-postes et parvint jusque dans le bourg; mais il fut si bien reçu par la division, qu'il ne s'attendait pas à trouver sous les armes, qu'il échoua, et se retira en désordre, ayant eu une centaine d'hommes hors de combat.



Le 25 *décembre* 1800 (4 *nivôse an* 9). BATAILLE DE POZZOLO ET PASSAGE DU MINCIO.

Nous avons dit, au 3 décembre (Hohenlinden), que les négociations entamées à Lunéville entre les plénipotentiaires de la république française et de l'Autriche, n'ayant pu amener un accommodement entre ces deux puissances, le premier consul Bonaparte dirigea deux armées principales contre les armées autrichiennes : celle d'Allemagne sous le général Moreau, et celle d'Italie sous le général Brune. Nous avons vu comment la première, ayant battu les troupes ennemies qui lui étaient opposées, s'avança jusqu'aux portes de Vienne. Voici quelles furent les Armée d'Italie.

opérations de la seconde dans le nord de l'Italie.

Quoique l'armistice eût été dénoncé en Italie vers la fin de novembre, ainsi qu'il l'avait été en Allemagne à la même époque, la reprise des hostilités n'y fut point aussi prompte. Les deux généraux ennemis attendaient respectivement que leurs flancs fussent mis à couvert par la marche des troupes qui, à cet effet, s'avançaient de part et d'autre vers l'intérieur du Tirol, et ce ne fut qu'au milieu de décembre que les deux armées s'ébranlèrent.

L'armée autrichienne, commandée par le feld-maréchal comte de Bellegarde, occupait la ligne du Mincio sur la rive gauche de cette rivière. Elle avait fortifié les points principaux de cette position, naturellement très-formidable; un corps de vingt mille hommes était répandu sur la rive droite de Desenzano sur le lac de Garda, à Borgoforte, et tenait les meilleurs postes. L'armée française était en position sur la rive droite; le général Moncey commandait l'aile gauche, le général Suchet le centre, et le général Dupont la droite; l'avant-garde était aux ordres du général Delmas.

Le 17 décembre, le général autrichien, pour persuader au général français qu'il voulait agir offensivement par son aile gauche,

fit faire une forte reconnaissance sur toute la ligne, et déploya plusieurs bataillons, soutenus par un grand feu d'artillerie, à l'extrémité droite de sa ligne, et parut concentrer ses forces pour une attaque prochaine.

Le général Brune, sans attendre le développement des projets de l'ennemi, résolut de le prévenir en se portant lui-même en avant et passant le Mincio par son aile gauche à Mozambano, vers le point où le comte de Bellegarde faisait ses démonstrations. Le 21, le général Delmas commença l'attaque sur Ponti et Peschiera, et l'action s'engagea de la gauche à la droite, depuis le lac de Garda jusqu'à Goïto, vers Mantoue; l'attaque eut un plein succès, et tous les avant-postes autrichiens furent repliés derrière le Mincio.

Les mouvemens et les attaques simultanées du centre et de l'aile droite jusqu'aux portes de Mantoue avaient divisé et même entraîné l'attention du général autrichien; le général Brune en profita avec célérité pour rapprocher de sa gauche les corps du centre et de l'aile droite, et sut dérober son mouvement à l'ennemi par une marche de nuit. Le 24 au soir, le général Dupont quitta Goïto et porta à Volta tout son corps d'armée, destiné à exécuter une fausse attaque en jetant un pont à Molino della Volta, en face de Pozzolo,

pendant que le grand passage s'exécuterait, le même jour 25 décembre, à Monzambano. Le général Suchet quitta Volta, remonta le fleuve et se réunit à l'aile gauche, à l'avant-garde et à la réserve, vis-à-vis Monzambano; mais ce mouvement général ne put s'exécuter avec autant de précision qu'il eût été nécessaire dans cette importante occasion : les difficultés du terrain empêchèrent les troupes destinées au véritable passage de se trouver réunies et en mesure d'agir à l'heure indiquée, et le général Brune remit l'opération au lendemain 26; mais il ne donna pas de contre-ordre pour la fausse attaque, parce qu'il jugea que la diversion qu'elle devait opérer serait plus forte et plus utile, étant exécutée la veille du grand passage, que si elle n'avait lieu que simultanément.

Ainsi que le portaient ses instructions, le général Dupont se trouva le 25 décembre, à la pointe du jour, au bord du Mincio, vis-à-vis Pozzolo. Le chef de brigade Macon, sous la protection de quelques pièces d'artillerie, se jeta dans les premières barques lancées à l'eau, et avec les tirailleurs prit pied sur la rive gauche. Malgré le feu de douze cents Autrichiens qui les attaquèrent vigoureusement, ils ne purent être dépostés. Le pont s'acheva rapidement, le général Musnier le franchit

avec une demi-brigade, poussa l'ennemi jusqu'à Pozzolo; la division Watrin passa tout entière et gagna du terrain malgré les renforts dont à chaque instant se grossissaient les Autrichiens.

Le général Dupont attendait, pour profiter de ce premier avantage, la seconde division, commandée par le général Monnier, qui n'était pas encore arrivée, lorsqu'il reçut du général Brune l'ordre de ne point « engager » d'action importante sur la rive gauche, et » de se borner à protéger par le feu de ses » batteries le pont qu'il avait fait jeter. » C'était trop tard : l'affaire était fortement engagée; il fallait livrer ou recevoir la bataille, et la moindre hésitation entraînait la perte totale de tout ce qui avait passé le pont.

Le général Bellegarde, incertain du point sur lequel les Français porteraient leurs plus fortes masses, avait réuni dans une position centrale, à deux heures de marche de Pozzolo, un corps de trente-cinq mille hommes. Informé de l'attaque sur ce village, il ne douta pas que le projet du général Brune ne fût pleinement démasqué, et marcha lui-même sur ce point avec toutes ses forces disponibles, dans l'espérance de jeter dans le Mincio ce corps d'avant-garde, d'interrompre le passage et de détruire le pont. De nombreuses

et fortes colonnes débouchèrent donc sur Pozzolo.

Le général Suchet arriva sur ces entrefaites, chargé d'arrêter le mouvement de l'aile droite. Mais, comme le général Dupont, il jugea de l'impossibilité d'exécuter littéralement les ordres du général en chef, et des conséquences funestes d'un mouvement rétrograde. Convaincu que le salut de l'aile droite exigeait qu'elle soutînt cette lutte, qui de moment en moment devenait plus inégale, il s'offrit généreusement d'y concourir de tous ses moyens. Le colonel Ricard (1), officier d'état-major, fut cependant dépêché au quartier-général pour rendre compte de ce qui se passait à Pozzolo et prendre de nouveaux ordres. Le général Dupont faisait observer au général Brune qu'il ne s'agissait plus d'une diversion sur ce point; que puisque le gros de l'ennemi s'y trouvait il fallait profiter d'un passage si heureusement exécuté, et regarder comme une forte tête de pont le village de Pozzolo, où il espérait se maintenir, et qu'alors le reste de l'armée pourrait y déboucher sur la rive gauche, et remporterait une victoire qui terminerait la campagne.

Le général Dupont continua cependant de faire tête à l'ennemi. La division Monnier étant

(1) Aujourd'hui lieutenant-général et pair.

arrivée, passa le pont et occupa Pozzolo. La division Watrin s'appuya à gauche, le long de la digue, jusqu'aux moulins de la Volta. Le général Suchet, laissant la division Loison en observation devant Borghetto, porta celle du général Gazan et toute l'artillerie du corps du centre sur le plateau qui domine la rive gauche, pour imposer à l'ennemi, encourager les troupes du général Dupont, et protéger leur retraite si elle devenait indispensable; bientôt après les divisions engagées étant vivement pressées, cette division passa aussi le pont et alla soutenir la droite, presque accablée dans Pozzolo.

Le général Bellegarde tenta d'abord de forcer la digue derrière laquelle était naturellement retranchée la division Watrin; mais il ne put y réussir. Il concentra alors ses attaques sur Pozzolo, et parvint à s'en emparer. Le pont se trouva à découvert, et une colonne autrichienne, longeant le Mincio, n'en était pas éloignée de plus de cent toises. Dans cette situation presque désespérée, le général Dupont, ralliant la division Monnier, que celle de Gazan accourait soutenir, et saisissant un moment d'hésitation de l'ennemi, ordonna une charge générale sur toute la ligne. Elle fut exécutée avec tant d'ensemble et d'impétuosité, si bien secondée par le feu de l'artil-

lerie de la rive droite, que les Autrichiens perdirent en un instant tout le terrain qu'ils avaient gagné. Le général Watrin leur enleva près de mille prisonniers, un drapeau et cinq pièces de canon. Le général Gazan attaqua et reprit à la baïonnette le village de Pozzolo.

Les Autrichiens en désordre, poursuivis au loin dans la plaine, se rallient derrière de nouvelles masses de troupes fraîches. Le général Bellegarde les ramène en bon ordre, les fait soutenir par une réserve de six bataillons de grenadiers hongrois, et emporte de nouveau le village, malgré la résistance la plus opiniâtre. Le capitaine Mathieu, de la 8e légère, ne pouvant se résoudre à une seconde retraite, s'enferma avec trente hommes dans une maison, et s'y défendit obstinément.

Le général Suchet, voyant que le général Dupont n'avait plus de réserve et que l'affaire était perdue si l'ennemi restait maître de Pozzolo, envoya encore les 43e et 106e demi-brigade de la division Loison, sous les ordres du général Colli, sur la rive gauche. Dans le même tems le général Davout (1), commandant en chef la cavalerie de l'armée, accourut au bruit du canon avec quelques régimens de dragons, saisit le moment de prendre part à l'action, franchit le pont, et appuya la troi-

(1) Aujourd'hui maréchal, prince d'Eckmühl et pair.

sième et dernière attaque de Pozzolo. Le général Colli, avec sa brigade pleine d'ardeur et non encore fatiguée, contribua puissamment à décider cette lutte sanglante. Ayant formé ses deux régimens en deux colonnes d'attaque, il fondit sur les Autrichiens au débouché du village, les mit en désordre, les en chassa et dégagea l'intrépide capitaine Mathieu, qui se défendait encore dans la maison où il s'était barricadé.

Une forte colonne de grenadiers hongrois résistait seule encore à ce dernier effort; elle fut culbutée par les dragons, à la tête desquels le général Rivaud exécuta une charge vigoureuse. Les Autrichiens cédèrent enfin le champ de bataille, si disputé et si glorieusement conservé par les Français, malgré l'inégalité des forces. La nuit survint, et le combat paraissait terminé, lorsque les Autrichiens, avec un renfort de quelques bataillons, vinrent tout-à-coup fondre sur la division Watrin, mais ils furent si bien reçus qu'ils ne tentèrent point une seconde attaque. Vers huit heures, ils firent également une tentative sur Pozzolo avec aussi peu de succès, et le feu ne cessa totalement qu'à neuf heures.

Les Autrichiens eurent dans cette journée plus de quatre mille hommes hors de combat, deux mille prisonniers et neuf pièces de ca-

non tombèrent au pouvoir des Français, qui firent aussi des pertes très-sensibles, quoique dans une moindre proportion, eu égard à leur infériorité numérique; ils eurent de mille à douze cents blessés.

Quel qu'eût été le succès du passage et de la journée de Pozzolo, le général Brune ne changea rien au plan qu'il avait adopté pour le passage de l'avant-garde, de l'aile gauche et du centre à Monzambano. En conséquence, il prescrivit au général Dupont de se tenir sur la défensive jusqu'au lendemain dix heures du matin, pour manœuvrer ensuite sur la rive gauche, selon le succès du passage et l'engagement de l'armée. Il ordonna en même tems au général Suchet de faire repasser le Mincio pendant la nuit à ses trois brigades qui avaient été engagées, et de se rapprocher de Monzambano.

Le 26, dès cinq heures du matin, le général Marmont fit mettre en batterie, sur la rive droite, quarante bouches à feu pour protéger l'établissement des ponts. Six compagnies de carabiniers, commandées par le chef de bataillon Devilliers, de la 25e légère, passèrent le Mincio en bateau, et sous la mitraille, prirent poste pour couvrir les travailleurs. A neuf heures, un des ponts étant terminé, le général Delmas passa avec l'avant-garde et

traversa l'espace qui le séparait de la ligne ennemie sans répondre au feu des redoutes qui couronnaient les hauteurs de Salionzo, où s'appuyait la droite des Autrichiens.

Le comte de Bellegarde, persuadé que les Français avaient continué le passage à Pozzolo pendant la nuit, et que le lendemain il serait attaqué par toutes leurs forces réunies, était resté en position près de ce village, et avait appelé à lui toutes ses réserves, se préparant à combattre dans les plaines de Villa-Franca avec tout l'avantage d'une nombreuse cavalerie. Il prit d'abord pour une fausse attaque le canon de Monzambano, et ne s'aperçut que fort tard, à cause du brouillard qui les lui dérobait, des mouvemens du corps de Suchet et du véritable dessein du général Brune. Alors il porta la majeure partie de ses forces pour soutenir le corps du général Hohenzollern.

Avant que ces dispositions tardives fussent exécutées, le corps d'avant-garde de l'armée française avait, par sa marche audacieuse, forcé le centre des Autrichiens, et s'était jeté entre les deux points forts, Vallegio et Salionzo, qui lui servaient d'appui. A la faveur de cette hardie manœuvre le passage se continuait sans obstacle avec la plus grande célérité.

Arrivée sous les redoutes de Salionzo, l'a-

vant-garde s'était divisée en deux corps. Le premier contenait dans ses redoutes les troupes qui les occupaient, et le second suivait dans sa retraite le général Hohenzollern, qui se retirait sur les réserves que lui envoyaient le comte de Bellegarde. Celui-ci avait pris position sur les hauteurs du côté de Vallegio, et s'y maintenait; mais bientôt attaqué par trois divisions de grenadiers hongrois, il allait céder à leur choc réitéré, lorsque le général Moncey, à la tête de la division Boudet, longeant la rive gauche, atteignit les hauteurs et rétablit le combat. Le général Oudinot, qui s'était porté sur la ligne avec les officiers de l'état-major et quelques chasseurs d'ordonnance sur le front de la ligne d'avant-garde, voyant que l'ennemi rallié et battant la charge se précipitait sur les brigades du général Moncey, commandées par les généraux Bisson et Cassagne, chargea avec cette poignée de braves, les conduisit où la résistance était la plus opiniâtre, et se jeta le premier dans la mêlée; renversant tout ce qui se trouva sur leur passage, ils enlevèrent une pièce de canon, et, par ce vif engagement, ils donnèrent à la colonne le tems d'arriver à leur hauteur.

Cette impulsion fut promptement suivie. Toutes les colonnes s'élançèrent à-la-fois au pas de charge. Les Autrichiens, enfoncés de

toutes parts, se retirèrent en désordre sur Vallegio et Castelnovo. Le village fut vaillamment défendu par les Hongrois, pris et repris trois fois : le château ne se rendit au général Bisson que la nuit suivante.

Presque toute l'armée française se trouvait le 26 décembre sur la rive gauche; une brigade du corps du général Suchet, commandée par le général Lesuire, était restée sur la rive droite, vis-à-vis Borghetto. Lorsque le canon de Vallegio, vers les deux heures, se fit entendre, ce général attaqua la tête de pont établie sur ce point, mais ne put l'emporter. Il se préparait à renouveler son attaque pendant la nuit, lorsque le commandant autrichien se voyant isolé par la retraite de l'armée, et n'ayant aucun moyen de retraite, demanda à capituler et se rendit avec mille hommes et neuf pièces d'artillerie.

Le comte de Bellegarde voyant qu'il ne pouvait plus occuper la position de Vallegio sans s'exposer à être enveloppé, ordonna la retraite sur l'Adige, et l'exécuta pendant la nuit par Villafranca. Le général autrichien Rousseau, qui occupait la position retranchée de Salionzo, reçut l'ordre de se retirer avec son corps, de quatre à cinq mille hommes, sur Rivoli et la Corona. Mais le général Delmas ne lui donna pas le tems d'achever l'évacua-

tion des redoutes. Elles furent cernées le 27, et tout ce qui s'y trouvait encore, mille prisonniers, deux drapeaux et quatorze pièces de canon tombèrent en son pouvoir.

Le passage du Mincio coûta à l'armée ennemie près de douze mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Les pertes de l'armée française ne s'élevèrent pas au-delà de trois mille hommes hors de combat. Le général Brune ne voulant pas donner aux Autrichiens le tems de se reconnaître, marcha sur l'Adige, qu'il passa le 1er janvier à peu près par le même stratagême employé pour le passage du Mincio.

Le 25 *décembre* 1806. COMBAT DE LOPACKZIN.

Grande armée. — Pologne.

Le prince Murat, commandant la cavalerie, venant de Varsovie, où il était resté malade, pour joindre l'armée qui prenait l'offensive à Czarnowo (23 décembre), rencontre au pont de Lopackzin un régiment de hussards russe qui le gardait. Le prince n'avait avec lui que deux escadrons de chasseurs à cheval de la garde; il n'en fait pas moins charger l'ennemi, qui est enfoncé et se met en retraite. Informé quelque tems après qu'une autre colonne russe passait plus haut la Sonna, il y envoie le colonel Dalman avec les mêmes escadrons,

qui la met en déroute, et lui prend trois pièces de canon et une centaine de prisonniers.



Le 26 *décembre* 1793 (6 *nivôse an* 2). DÉBLOCUS DE LANDAU ET REPRISE DES LIGNES DE WEISSEMBOURG.

Depuis le 13 octobre que les armées coalisées, après en avoir chassé les Français, occupaient les lignes de Weissembourg, la place de Landau se trouvait complètement investie ; vainement les Français firent-ils plusieurs tentatives pour la dégager, elles furent toutes infructueuses. Le prince royal de Prusse, qui commandait les troupes chargées du blocus, voulant intimider la garnison de cette ville par un bombardement, fit ouvrir une partie de tranchée, destinée à couvrir six batteries de mortiers. Le 27 octobre, cette artillerie fut démasquée, et commença à jouer sur la ville. Deux mille bombes furent lancées ; le feu dura deux jours. Le 29, l'arsenal fut incendié ; le magasin à poudre sauta, fit ébouler une partie de la courtine, et endommagea une quantité considérable de maisons. Les Prussiens envoyèrent une nouvelle sommation au général Laubadère, qui refusa toutes les propositions qui lui furent faites. Armée du Rhin et de la Moselle.

L'ennemi cessa dès-lors un bombardement dont les funestes effets ne pesaient que sur les malheureux habitans, et le blocus fut continué. Mais il devint si rigoureux, que bientôt la famine, plus puissante que les bombes, allait déterminer la reddition de Landau, lorsque le général Hoche vint le débloquer.

Ce général, dont les premiers essais comme commandant en chef l'armée de la Moselle n'avaient pas été heureux, venait cependant d'être nommé général en chef des armées réunies du Rhin et de la Moselle. Ce fut le lendemain du combat de Freschweiller (22 décembre) qu'il reçut sa nomination; deux jours après il donna l'ordre d'attaquer, sur toute la ligne, l'ennemi qui se disposait lui-même à une attaque générale. Trente-cinq mille hommes furent réunis au centre, vis-à-vis de Weissembourg et de la position de Geisberg, tandis que trois divisions menaçaient la droite des alliés par les gorges des Vosges, et que deux divisions se portaient sur leur gauche vers Lauterbourg.

Le 26 décembre, lorsque l'armée française allait se porter en avant, on reçut la nouvelle de la prise de Toulon (19 décembre). « Puis» que nos camarades ont été à Toulon, s'é» crièrent les soldats en l'apprenant, nous » saurons bien parvenir jusqu'à Landau; » et

ils se mirent en marche, poussant des cris de joie et d'espérance.

Le centre de l'armée autrichienne était retranché dans un camp placé sur les hauteurs en arrière du château de Geisberg, sur le front de la plaine de Weissembourg. Hoche fait d'abord attaquer le château. Après une vive résistance il est enlevé, et les troupes républicaines s'approchent du camp ennemi. Il était défendu par des abattis d'arbres, des fossés palissadés au-dessus desquels étaient élevées des batteries nombreuses. Les Français abordent ces ouvrages au pas de charge, sous le feu le plus meurtrier. Ils sautent dans les fossés, franchissent les parapets et abordent les Autrichiens corps à corps dans leurs redoutes. Ceux-ci, surpris d'une attaque aussi brusque et si audacieuse, se défendent mollement. Ils veulent prendre une position en arrière, mais l'impulsion est donnée; nos troupes, dont un premier succès redouble l'ardeur, les poussent la baïonnette aux reins. L'ennemi ne peut se rallier; bientôt il est en désordre, et la déroute la plus complète détermine sa retraite, qu'il opère dans la plus grande confusion, abandonnant ses canons et ses équipages.

La fuite des Autrichiens était tellement désordonnée, que les Français seraient entrés en même tems qu'eux à Weissembourg, si le

duc de Brunswick, à la tête d'une division prussienne et de huit bataillons de réserve autrichiens, ne les eût arrêtés assez de tems pour terminer l'évacuation de cette ville. Le corps du prince de Condé, après une résistance honorable, se replia sur Lauterbourg. Les Autrichiens se retirèrent sur Frecken-feld, et les Prussiens sur Bergzabern.

Le lendemain, l'armée républicaine fit son entrée dans Landau, et poursuivit l'armée alliée, qui se retirait en toute hâte sur le Rhin. Le 29, toutes les places jusqu'à ce fleuve, y compris Spire, étaient occupées par les Français, qui y trouvèrent des magasins considérables de munitions, de vivres et d'habillemens. Le butin immense qu'ils firent fut transporté en partie à Landau par l'ordre du général Hoche, qui le consacra au soulagement des habitans qui avaient le plus souffert pendant le siége.

Le déblocus de Landau et la reprise des lignes de Weissembourg répandirent la joie dans toute la France, et terminèrent toutes les inquiétudes qu'avaient inspirées les progrès des alliés en Alsace et l'occupation de cette position. La convention décerna des récompenses nationales à tous ceux qui s'étaient distingués dans cette brillante affaire, et accorda des indemnités à tous les habitans

de Landau, qui avaient éprouvé quelque perte.

Quelques jours avant cette action générale, le général Hoche avait voulu faire baraquer son armée pour attendre l'instant favorable aux opérations qu'il méditait. Les soldats, qui dans cette saison rigoureuse s'attendaient à entrer bientôt en quartier d'hiver, murmurèrent de l'ordre qui leur présageait de nouvelles souffrances, et refusèrent de construire les baraques. Hoche fit mettre à l'ordre de l'armée, « que le régiment qui, le premier, avait exprimé son mécontentement, n'aurait pas l'honneur de marcher au premier combat. » Vivement affligés d'une punition qu'ils regardaient comme infamante, les soldats du régiment désigné vinrent, pénétrés de repentir, supplier leur général de révoquer son ordre, demandant comme une grâce d'être placés à l'avant-garde. Hoche se laissa désarmer, et peu de jours après ces braves réparèrent un moment d'erreur par des services éclatans.

Dans les différentes affaires qui précédèrent et suivirent la reprise des lignes de Weissembourg, le capitaine de cavalerie Druge rendit de grands services, soit en enlevant, à la tête d'un corps de partisans qu'il commandait, des postes ennemis, soit en éclairant l'armée. Cet officier, que sa rare intrépidité avait fait passer de simple chasseur

à cheval au 8e, au grade de capitaine, était le plus adroit et le plus infatigable tirailleur de notre cavalerie légère. Dans une seule affaire, il se mesura huit fois corps à corps avec les cavaliers ennemis, et chaque fois tua son adversaire. Dans la même journée, il délivra à diverses reprises plusieurs soldats français, déjà faits prisonniers.

Le 26 *décembre* 1806. COMBATS DE PULTUSK ET DE GOLYMIN.

Grande armée. — Pologne.

L'armée russe ayant perdu ses belles positions de Czarnowo (23 décembre) sur le Bog et l'Wrka, se mit en retraite sur deux colonnes. Le corps du général Benigsen sur Pultusk et celui du général Buxhowden sur Golymin. L'armée française les suivit sur ces deux points.

Le 26 décembre au matin, le maréchal Lannes, avec les divisions Suchet et Gazan, et la division Gudin du troisième corps, commandée alors par le général Daultanne, arriva devant Pultusk. Le combat s'engagea à dix heures. Pendant toute la journée on se battit de part et d'autre avec une égale opiniâtreté. Le 17e léger, les 34e et 85e de ligne se distinguèrent par la vigueur de leurs attaques et de leur résistance. Le maréchal Lannes,

les généraux Vedel (1), Claparède (2), Boussard, le colonel Barthelemy du 15e de dragons, furent blessés. L'obscurité de la nuit fit cesser le feu des deux côtés ; et les deux partis n'obtinrent d'autre avantage que de conserver leur position respective, après avoir l'un et l'autre fait des pertes considérables. Cependant l'ennemi profita de la nuit pour faire sa retraite, menacé qu'il était d'être tourné par Makow, par où s'avançait le maréchal Soult.

Pendant que le maréchal Lannes attaquait le général Benigsen à Pultusk, le général Buxhowden était aux prises avec le corps du maréchal Augereau, celui du maréchal Davout, et la cavalerie du prince Murat.

Le maréchal Davout, qui suivait l'ennemi par la route de Nasielsk, l'atteignit près des bois de Golymin. La division Morand, qui marchait en tête de la colonne, s'engagea vers trois heures et demie, et soutenue seulement par la division de dragons du général Rapp, elle soutint jusqu'à la nuit, sans artillerie (retardée par les mauvais chemins), l'effort d'un corps de vingt mille hommes, protégé par douze à quinze pièces de canon. Le général Rapp, en chargeant les Russes, fut grièvement blessé. Le général Marulaz, com-

(1) Aujourd'hui lieutenant-général en disponibilité.

(2) Aujourd'hui lieutenant-général, inspecteur d'infanterie.

mandant la cavalerie légère d'avant-garde du maréchal Davout, s'était emparé dans la journée de vingt-six pièces de canon et de quatre-vingts caissons, que l'ennemi avait abandonné dans sa marche rétrograde.

Dans le même tems le maréchal Augereau prenait l'ennemi en flanc. Le général Lapisse, avec le 16e léger, enleva à la baïonnette un village qui servait d'appui aux Russes. A trois heures, le feu était des plus violens. Le prince Murat fit exécuter avec succès plusieurs charges, dans lesquelles la division de dragons Klein se distingua. Jusqu'à onze heures du soir, le combat continua avec ténacité. Les Russes se maintinrent, comme à Pultusk, à la faveur du bois. Mais pendant la nuit Buxhowden fit également sa retraite par le même motif qui avait décidé celle de Benigsen, et porta ses colonnes sur Ostrolenka. Le général Fenerolle, commandant une brigade de dragons, fut tué, le colonel Sémélé, du 24e de ligne, fut blessé.

Cette retraite de l'armée russe derrière la Narew la sauva d'une défaite complète que lui préparaient les manœuvres de l'empereur Napoléon. Elle n'y eût point échappé, si les communications n'eussent pas été détruites par un dégel affreux qui rendait impraticables les chemins les mieux entretenus. Le sol marécageux de cette partie de la Pologne, dé-

layé à une grande profondeur, n'offrait pas de fond sur lequel les canons, les chevaux et même les hommes pussent trouver un point d'appui. Il fallait trois heures à l'infanterie pour faire une lieue; et l'artillerie, quand elle ne restait pas ensevelie dans la boue, mettait deux jours à parcourir le court espace de trois lieues. Plusieurs hommes et des chevaux disparurent, engloutis dans les meilleurs chemins, devenus une mer de boue.

L'armée russe, depuis le combat de Czarnowo, avait perdu douze mille hommes, tués, blessés ou prisonniers; sa perte fut immense en bagages et en artillerie que dans sa retraite elle fut contrainte d'abandonner; elle s'éleva à quatre-vingts pièces de canon, tous ses caissons, et près de douze cents voitures de bagages.

Après le combat de Pultusk et de Golymin, l'empereur Napoléon renonçant à poursuivre les Russes dans un pays si sauvage, se contenta de les faire observer, mit l'armée en cantonnement, et de sa personne s'établit à Varsovie.

Le 26 *décembre* 1806. COMBAT DE SOLDAU ET DE MLAWA.

Grande armée. — Pologne.

Pendant qu'une partie de l'armée française combattait, comme nous venons de le dire,

à Pultusk et Golymin, le maréchal Ney, ayant rencontré le corps prussien du général Lestocq, tenant la droite de l'armée russe, concentré à Soldau et Mlawa, le culbuta dans la première de ces deux villes, tandis que la division Marchand le dépostait de la seconde, et le contraignit à la retraite après lui avoir pris six pièces de canon, deux drapeaux et bon nombre de prisonniers.

Le 26 *décembre* 1811. PASSAGE DU GUADALAVIAR.

Espagne. Le maréchal Suchet voulant compléter l'investissement de Valence dans le royaume de ce nom, résolut de chasser les troupes espagnoles de leur camp retranché de Manisses et de Quarte, sur la rive droite du Guadalaviar. Le 26 décembre au matin, les divisions d'infanterie Musnier et Palombini passent cette rivière à gué, repoussent l'ennemi, se maintiennent sur la rive droite jusqu'à ce que le pont soit achevé; et le général Robert arrivant alors avec le 117e régiment de ligne et le 1er de la Vistule, décide du succès de la journée. Le camp retranché est forcé, les canons, les bagages pris, et l'armée ennemie fuit en désordre et se renferme dans Valence, laissant libres les dehors de la place.



Le 27 décembre 1794 (7 *nivôse an* 3). PRISE DE L'ÎLE DE BOMEL.

La victoire de Fleurus (26 juin) avait porté l'armée de Sambre-et-Meuse sur le Rhin, et celle du nord à l'extrémité de la Belgique, sur le Wahal et la Meuse. Le général Pichegru, mettant à profit les froids rigoureux qui, à cette époque, firent geler les rivières et les canaux de la Hollande, prélude à la conquête de ce pays par la prise de l'île de Bomel. Le 27 décembre, les brigades des généraux Daendels et Orten passent la Meuse sur la glace, et attaquent à l'improviste les troupes hollandaises qui défendaient l'île. Toutes les redoutes sont emportées par les républicains; les Hollandais prennent la fuite, abandonnant soixante pièces de canon en batterie, qui n'eurent pas le tems de tirer, tant l'attaque fut brusque; seize cents prisonniers, un parc de réserve et des magasins considérables de vivres et de munitions.

Armée du Nord.
—
Hollande.

Le 27 décembre 1800 (6 *nivôse an* 9). COMBAT DE CASANOVA.

Le général Guillaume, commandant une brigade de l'armée sous les ordres du général Macdonald, qui dans le Tirol couvrait le flanc droit de l'armée d'Allemagne et le flanc

Armée des Grisons.

gauche de celle d'Italie, attaqua le 27 décembre les retranchemens de Casanova, que défendaient les Autrichiens dans la basse Engadine. A la seconde attaque, la position ayant été tournée, l'ennemi s'enfuit en désordre, et fut poursuivi même pendant la nuit jusqu'à Remus, où seulement il put se rallier.



Le 28 *décembre* 1794 (8 *nivôse an* 3). **PRISE DE BREDA ET DU FORT DE GRAVE.**

Armée du Nord. — Hollande.

Le général Pichegru, commandant l'armée du Nord depuis qu'il était arrivé aux frontières de la Hollande, méditait la conquête de ce pays. Le froid rigoureux qui fit geler tous les canaux et rivières vint favoriser ses projets. La ville de Breda, attaquée par les républicains le jour même qu'ils s'emparèrent de l'île de Bomel en passant la Meuse sur la glace, fut aussi prise par eux le lendemain, 28 décembre.

Le même jour, le général Pichegru reçut la nouvelle que le fort de Grave, assiégé par le général Salm, commandant une brigade de l'armée du Nord, venait de capituler, et que sa garnison, forte de quinze cents hommes, était prisonnière de guerre.

Le 28 *décembre* 1798 (8 *nivôse an* 7). COMBAT DE CEPRANO.

Battue à Civita-Castellana, à Magliano et Calvi (5, 11, 12), chassée de Rome (15 décembre), l'armée napolitaine, commandée par le général autrichien Mack, fuyait dans toutes les directions sur Naples, poursuivie l'épée aux reins par l'armée française aux ordres du général Championnet. Le 27 décembre, le général de brigade Maurice Mathieu atteint l'arrière-garde ennemie à Ceprano, la culbute dans la ville et la jette sur l'autre rive du Garigliano. Le lendemain 28, il renouvelle son attaque, passe la rivière, la met encore en déroute, la poursuit toute la journée, lui fait un grand nombre de prisonniers et prend plusieurs pièces de canon. Armée de Rome.

Le 29 *décembre* 1808. COMBAT DE BENAVENTE.

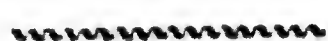
L'empereur Napoléon occupait Madrid depuis le 4 décembre, lorsqu'il apprit l'approche de l'armée anglaise, débarquée à la Corogne. Il dirigea ses troupes vers le point menacé, et partit lui-même pour se porter à la rencontre de ces nouveaux ennemis. Espagne.

Le 29 décembre au matin, son avant-garde, composée de trois escadrons de chasseurs à cheval de la garde impériale, commandés par le général Lefebvre-Desnouettes, se présenta devant Benavente, où était l'armée anglaise. Trouvant le pont sur l'Esla coupé, elle passa cette rivière à gué, et poussa jusqu'aux portes de la ville les avant-postes ennemis. Entraîné par l'ardeur de la poursuite, le général Lefebvre se trouve bientôt aux prises avec toute la cavalerie ennemie. Il est fait prisonnier avec soixante chasseurs, et le reste de l'avant-garde est rejeté derrière l'Esla.

Le 29 *décembre* 1811. COMBAT DE LA ROCCA.

Espagne. Le capitaine Neveu du 88e régiment, sorti de Merida avec trois compagnies pour opérer une reconnaissance sur la Rocca, par où s'approchait le corps anglais du général Hill, rencontre l'avant-garde ennemie le 29 décembre. Il est aussitôt attaqué par huit cents cavaliers et quatre pièces de canon. Mais quelle que fût l'inégalité du nombre, le brave Neveu ne s'effraie point, formant sa troupe en carré, il reçoit sans s'ébranler cinq charges consécutives, et son feu tiré à bout portant jonche le terrain d'ennemis. Il se met ensuite en retraite, et toujours combattant, sans être entamé, il arrive près de Merida, où

il s'appuie au général Dombrowski, qui avec quelques troupes était accouru au bruit du canon. Les Anglais s'arrêtèrent alors, et le capitaine Neveu rentra dans Merida avec ses intrépides soldats, aux acclamations de la garnison.



Le 30 *décembre* 1806. COMBAT D'OHLAU.

Pendant que la principale armée française, sous les ordres de Napoléon, se mesurait avec les Russes en Pologne, le prince Jérôme, avec un corps de troupes alliées, faisait le siége des places fortes de Silésie. Le prince de Pless, général prussien, ayant réuni un corps de dix mille hommes, s'avança vers Breslau, pour en faire lever le siége. Le général Montbrun l'attaqua le 29 décembre, près de la petite ville d'Ohlau, lui prit sept cents hommes et quatre pièces de canon. Le lendemain 30, le général ennemi vint attaquer près du petit village de Grietern, deux bataillons d'infanterie; ceux-ci tinrent bon, et les généraux Montbrun et Minucci tournant les Prussiens, les contraignirent à une retraite précipitée, dans laquelle ils perdirent encore huit cents prisonniers.

Grande armée. — Silésie.

Le 30 *décembre* 1808. COMBAT DE MANCILLA.

L'armée française, après l'occupation de Madrid (4 décembre), se porta au-devant

Espagne.

de l'armée anglaise, qui, réunie aux débris des armées espagnoles déjà battues, marchait de la Corogne sur la capitale de l'Espagne. Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, arriva le 30 décembre à Mancilla, dans le royaume de Léon. Cette ville était occupée par le marquis de la Romana, tenant avec les Espagnols la gauche de l'armée alliée. Le maréchal attaqua aussitôt. Le général Franceschi, avec notre cavalerie, les culbuta d'une seule charge, leur tua beaucoup de monde, prit deux drapeaux et fit quinze cents prisonniers. Le lendemain, le maréchal Soult entra dans Léon.



Le 31 *décembre* 1800 (10 *niv. an* 9). DEUXIÈME COMBAT DU MONT TONAL.

Pendant que le général Moreau avec l'armée du Rhin s'avançait jusqu'aux portes de Vienne, et que le général Brune avec l'armée d'Italie passait le Mincio et rejetait les Autrichiens sur l'Adige, le général Macdonald, sur les plus hautes sommités du Tirol, se frayait un chemin pour descendre dans la vallée de la Brenta, et tomber sur les derrières ou le flanc de l'armée autrichienne d'Italie. Déjà il s'était ouvert un passage par le val de Camonica; mais voulant achever son mouvement sans être inquiété par un

corps autrichien qui, retranché sur le mont Tonal, défendait le passage du val *di Sole*, par où l'ennemi supposait que les Français voulaient descendre des montagnes, il ordonna au général Vandamme de faire de nouvelles démonstrations sur ce point. Comme l'attaque du 23 décembre, celle-ci fut confiée au général de brigade Veaux, qui, ayant sous ses ordres le chef de brigade Vedel (1), les chefs de bataillon Lambert et Launay, et quatre-cent cinquante hommes d'élite des 1re et 17e légères, marcha le 31 décembre, mais cette fois en plein jour, sur les ouvrages du mont Tonal. Les Autrichiens furent attaqués si vivement dans les deux redoutes dont le feu se croisait sur le sentier par où s'approchaient les Français, qu'un bataillon du régiment de Kray, qui les défendait, après avoir perdu deux cents hommes, eut à peine le tems de se jeter dans le second retranchement, et fut poursuivi jusqu'aux palissades. Le général Veaux, ayant rempli son but, ne poussa pas plus loin son attaque, et se retira sans être poursuivi. Le général Macdonald, ne craignant plus d'être inquiété, continua son mouvement vers le Trentin.

Le 31 *décembre* 1811. ASSAUT DE TARIFFA.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, com- Espagne.

(1) Aujourd'hui lieutenant-général, en disponibilité.

mandant l'armée française du midi en Espagne, voulant se mettre en possession de la place de Tarrifa sur le bord de la mer, défendue par trois mille Anglais ou Espagnols, ordonna au général Leval d'en former le siége avec un corps de huit mille hommes. Le 20 décembre, elle fut investie du côté de la terre. Le 25, la tranchée fut ouverte, et le 29 les assiégeans firent jouer leurs batteries. La brèche ayant été reconnue praticable, l'assaut fut décidé pour le 31.

Malgré la vivacité du feu des assiégés, les Français s'avancèrent jusqu'au pied de la brèche. Un fossé profond, et de nouveaux retranchemens jusque là inaperçus, annulèrent tous leurs efforts. Ils ne purent franchir ces obstacles, et furent contraints de se retirer.

Les assiégeans continuèrent de battre en brèche jusqu'au 4 janvier suivant; mais voyant que les fortifications de la place, en très-bon état, faisaient traîner le siége en longueur, et les troupes qui y étaient employées étant plus nécessaires au siége de Cadix, le général Leval cessa son feu, et se retira dans la nuit du 4 au 5 janvier.

FIN DES ÉPHÉMÉRIDES DU MOIS DE DÉCEMBRE.

ERRATA DU MOIS DE NOVEMBRE.

Page 2, seconde note, *aujourd'hui lieutenant-général*, etc., lisez, *colonel des chasseurs de la Corrèze.*

Page 2, ligne 10, après le *capitaine Forestier*, ajoutez, *aujourd'hui maréchal-de-camp.*

Page 5, ligne 19, *le général Bison*, lisez *Bisson.*

Page 168, ligne 25, *le général Bachelet*, lisez *Bachelu.*

Page 179, ligne 12, 19 *novembre*, lisez, 19 *octobre.*

Page 183, ligne 25, 5 *octobre*, lisez, 5 *novembre.*

Page 183, ligne 26, 6 *octobre*, lisez, 6 *novembre.*

Page 201, ligne 15, *dut céder nombre*, lisez, *dut céder au nombre.*

TABLE DES MATIÈRES

DU MOIS DE DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

CONTENUS DANS CE VOLUME (1).

(1) L'astérisque désigne les noms étrangers.

Régimens de cavalerie.



